

Les canons de Navarone

MacLean, Alistair

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Alistair MacLean

LES CANONS DE NAVARONE



PLON

ALISTAIR MACLEAN

**LES CANONS
DE NAVARONE**

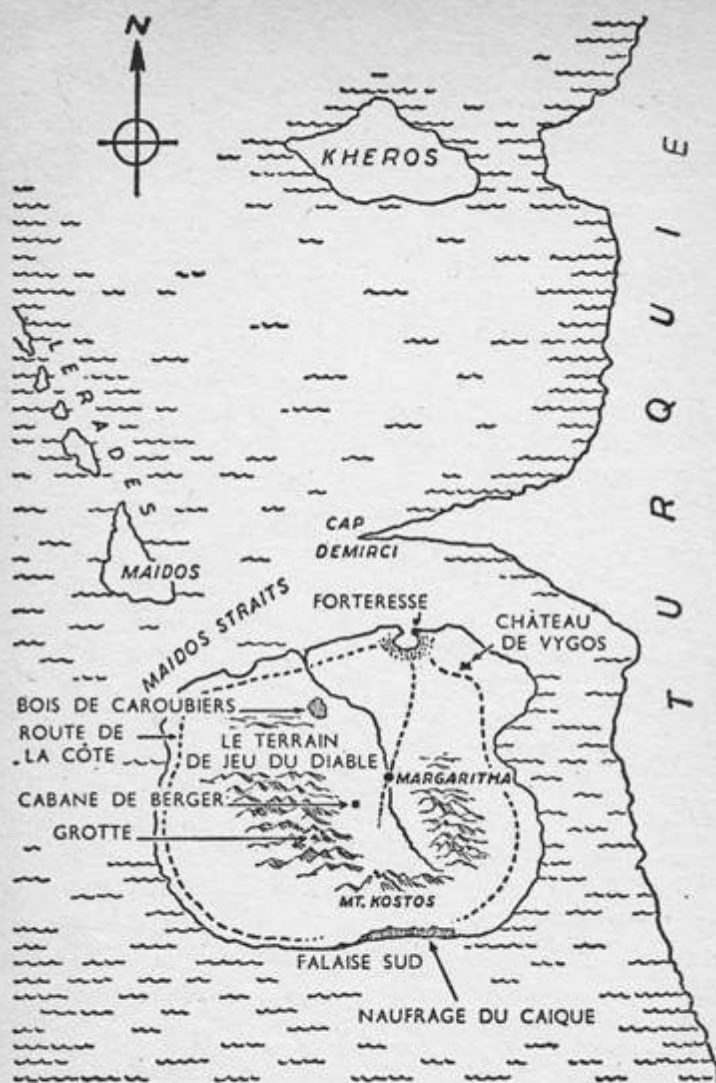
Traduit de l'anglais par
Hélène Claireau

Titre original :
The guns of Navarone

PLON

Note de la traductrice :

*Je dois une vive reconnaissance
au commandant Jouan qui a bien
voulu m'apporter son aide
précieuse pour la traduction
des termes techniques de ce livre.
Hélène Claireau.*



LES CANONS DE NAVARONE

I

PRÉLUDE : DIMANCHE

1 h – 9 h

L'allumette gratta bruyamment le métal rouillé de la baraque en tôle ondulée, grésilla, puis projeta un petit cercle de lumière vacillante, clarté soudaine et bruit également surprenants dans le silence et l'obscurité de la nuit. Machinalement, les yeux de Mallory suivirent le mouvement de l'allumette enflammée jusqu'à la cigarette qui saillait sous la moustache en brosse à dents du général de brigade : il vit la lumière s'arrêter à quelques centimètres d'un visage brusquement immobile, il vit le regard fixe de l'homme absorbé par le soin d'écouter. Puis, l'allumette disparut, écrasée dans le sable du terrain d'aviation.

« Je les entends, dit doucement le général. Je les entends qui arrivent. Dans cinq minutes, pas plus. Pas de vent, ce soir ; ils atterriront au N° 2. Allons les accueillir dans la salle des interrogatoires. »

Il s'arrêta, jeta sur Mallory un coup d'œil railleur et parut sourire. Mais ce devait être un jeu d'ombre trompeur, car il n'y avait aucune gaieté dans sa voix.

« Maîtrisez votre impatience, jeune homme, rien qu'un bref moment encore. Cela n'a pas trop bien marché, cette nuit. Vous recevrez toutes les réponses que vous attendez, et je crains que ce ne soit que trop tôt. »

Brusquement, il sortit en direction des bâtiments trapus qui se détachaient vaguement sur les pâles ténèbres de l'horizon.

Mallory haussa les épaules puis le suivit, d'un pas plus lent, avec le troisième membre du groupe, une large silhouette courtaude au dandinement très prononcé. Mallory se demanda avec aigreur combien Jensen avait dû s'exercer pour acquérir cette démarche de marin. Trente ans suffisaient à l'expliquer, mais là n'était pas la question. En sa qualité de chef du 3^e bureau des « Opérations subversives » (S. O. E.) au Caire, le capitaine de vaisseau James Jensen avait brillamment réussi et mérité la médaille des Services distingués de la Marine royale ; l'intrigue, la tromperie, l'imitation et le déguisement étaient toute sa vie : il avait, en tant qu'agitateur levantin, d'Alexandrette à Alexandrie, gagné le respect craintif des dockers ; comme chamelier, il avait triomphalement concurrencé les Bédouins les plus experts ; et aucun mendiant pathétique n'avait

jamais exhibé de plaies plus convaincantes dans les bazars et les marchés de l'Orient. Ce soir, cependant, il n'était qu'un marin simple et bourru. Vêtu tout de blanc depuis la coiffe de casquette jusqu'aux souliers de toile, la lueur des étoiles scintillait sur le galon doré de ses pattes d'épaule et de sa visière.

Leurs pas foulèrent le sable à l'unisson avant de retentir sur le ciment de la voie de départ. Ils avaient déjà presque perdu de vue le général. Soudain, Mallory se tourna vers Jensen.

« Dites-moi, commandant, qu'est-ce que tout cela signifie au juste ? Pourquoi ce mystère, ce secret ? Et pourquoi y suis-je mêlé ? Bon Dieu ! ce n'est qu'hier qu'on m'a fait quitter la Crète, avec huit heures de préavis. J'avais un mois de permission, m'a-t-on dit, et voilà ce qui se passe !

— Eh bien, murmura Jensen. qu'est il arrivé ?

— Pas de permission, dit Mallory avec amertume. Pas même une nuit de sommeil. Rien que des heures et des heures dans le bureau de l'état-major à répondre à un tas d'ineptes questions au sujet d'ascensions dans les Alpes méridionales. Puis, tiré de mon lit à minuit avec l'ordre de vous rejoindre ; après quoi, des heures à travers ce satané désert dans une voiture conduite par un Écossais fou qui a chanté des chansons d'ivrogne et m'a posé des centaines de questions encore plus idiotes !

— L'un de mes déguisements les plus réussis, dit Jensen avec suffisance. Personnellement, j'ai trouvé ce voyage très amusant !

— L'un de vos... »

Mallory ne put achever, épouvanté au souvenir de ce qu'il avait dit au vieux capitaine écossais moustachu qui avait conduit le véhicule.

« Je... je vous demande infiniment pardon, commandant. Je ne me doutais pas...

— Bien sûr ; vous n'étiez pas censé le savoir, dit Jensen en l'interrompant. Je voulais simplement voir si vous étiez l'homme indiqué pour cette tâche. Je suis sûr que vous l'êtes ; j'en étais assez sûr avant de vous faire partir de Crète. Mais je ne sais pas d'où vous est venue l'idée que vous alliez en permission. On a souvent contesté le bon sens du S. O. E., mais nous n'allons quand même pas jusqu'à mobiliser un hydravion uniquement pour permettre à des officiers subalternes de passer un mois à faire bombance au Caire !

— Je ne sais toujours pas...

— Patience, mon gars, patience, comme vient de vous le recommander notre estimable général. Le temps est sans fin. Attendre

et toujours attendre, c'est la vie de l'Orient.

— Ne totaliser que quatre heures de sommeil en trois jours n'y ressemble pas, dit Mallory avec chaleur... Ah ! les voici ! »

Les deux hommes plissèrent instinctivement les yeux devant l'éblouissante lumière des projecteurs d'atterrissage. En moins d'une minute, le premier bombardier s'arrêta lourdement, maladroitement, juste à côté d'eux. La peinture grise du fuselage d'arrière et de l'empennage était criblée de balles et d'obus, un aileron était déchiqueté et le moteur extérieur de gauche ne fonctionnait plus, saturé d'huile. Le plexiglas de la cabine était brisé en une douzaine d'endroits.

Pendant longtemps, Jensen regarda fixement les trous et les cicatrices de l'appareil endommagé, puis il secoua la tête et détourna les yeux.

« Quatre heures de sommeil, capitaine Mallory, dit-il doucement, je commence à penser que vous pouvez vous tenir pour un veinard d'avoir dormi, même ce temps-là. »

La pièce où avaient lieu les interrogatoires, vivement éclairée par deux puissantes ampoules nues, était inconfortable et mal aérée. Le mobilier se composait de quelques cartes murales délabrées, d'une vingtaine de chaises également usagées et d'une table de bois blanc. Le général, flanqué de Jensen et de Mallory, était assis derrière cette table lorsque la porte s'ouvrit et que les premiers aviateurs entrèrent en clignant rapidement des yeux sous l'éclatante lumière. Ils étaient conduits par un pilote aux cheveux noirs, à la forte carrure, qui tenait de la main gauche son casque et sa combinaison. Il portait, aplati sur le derrière de sa tête, le couvre-chef des Anzac et le mot « Australie » était inscrit en lettres blanches en haut de chacune de ses épaules kaki et sur la patte de ses deux poches de poitrine. Les sourcils froncés, il s'assit en silence et sans permission, devant les trois officiers, sortit un paquet de cigarettes et gratta une allumette sur la table. Mallory regarda furtivement le général. Celui-ci avait simplement l'air résigné ; sa voix elle-même l'était.

« Messieurs, c'est le commandant Torrance », dit-il, et il ajouta inutilement : « Il est Australien. »

Mallory eut l'impression qu'il espérait, ce faisant, expliquer certaines choses, entre autres le comportement du commandant aviateur Torrance...

« Il a dirigé l'attaque de ce soir sur Navarone. Bill, ces messieurs que voici, le capitaine de vaisseau Jansen, de la Marine royale, et le capitaine Mallory du Groupe d'Action lointaine du désert, s'intéressent

spécialement à Navarone. Comment cela a-t-il marché ce soir ? »

« Navarone ! C'est donc pour ça que je suis ici », songea Mallory. Il connaissait bien Navarone ou, plutôt, il en avait entendu parler, comme tous ceux qui avaient servi à un moment quelconque en Méditerranée orientale. C'était une imprenable forteresse de fer au large de la côte de Turquie, puissamment défendue – supposait-on – par une garnison mixte d'Allemands et d'Italiens, l'une des rares îles de la mer Égée où les Alliés avaient été incapables d'établir une mission, et qu'ils avaient moins encore pu reconquérir depuis le début de la guerre...

De son accent traînant Torrance disait, maîtrisant sa colère :

« Fichtrement mal, mon général. Une véritable tentative de suicide... »

Il s'arrêta brusquement, regarda, les lèvres serrées, les volutes de fumée qu'il avait laissé échapper lui-même, puis reprit :

« Mais nous voulons y retourner, les gars et moi. Rien qu'une fois. Nous en avons parlé en revenant. »

À l'arrière-plan s'éleva un murmure d'approbation.

« Nous aimerions emmener le plaisantin qui a imaginé cette attaque et le flanquer hors de l'avion à trois mille mètres au-dessus de Navarone, sans parachute.

— À ce point là, Bill ?

— Oui, mon général. Nous n'avons pas la moindre chance de réussir. D'abord, le temps était contre nous ; les types de la Météo se sont trompés à peu près autant que d'habitude.

— Ils vous ont annoncé un ciel clair ?

— Oui. Un temps clair. Ils ont bien mis à côté, dit Torrance avec rancune. Il nous a fallu descendre à quatre cent cinquante mètres. Ça n'y changeait d'ailleurs pas grand-chose : nous aurions dû de toute façon descendre à environ neuf cents mètres au-dessous du niveau de la mer, puis remonter en volant : le surplomb de cette falaise masque complètement le but. On aurait pu tout aussi bien leur jeter des papiers leur demandant d'enclouer leurs satanés canons... Et puis, ils ont concentré la moitié des canons antiaériens du sud de l'Europe le long de cet étroit secteur de 50°, le seul endroit d'où l'on puisse approcher du but. Russ et Conroy n'ont même pas pu arriver à mi-chemin du port... Ils n'avaient pas une seule chance de le faire.

— Je sais. Je sais, dit le général en hochant tristement la tête. Nous l'avons appris. La réception de la radio était bonne... Et

McIlveen est tombé juste au nord d'Alexandrie ?

— Oui. Mais il s'en tirera. La vieille caisse flottait toujours quand nous avons passé au-dessus, le grand youyou était à la mer et l'eau était aussi calme que celle d'un étang. Il s'en tirera.

— Puis-je dire un mot au commandant aviateur ? demanda Jensen au général.

— Bien sûr, commandant ; vous n'avez pas besoin de le demander.

— Rien qu'une petite question, dit Jensen en regardant l'Australien avec un léger sourire. Vous n'avez pas envie d'y retourner ?

— Vous pouvez le dire ! grommela Torrance.

— Parce que ?

— Parce que je ne suis pas partisan du suicide. Parce que je ne crois pas qu'il faille sacrifier des gars pour rien. Parce que je ne suis pas Dieu et que je ne suis pas capable de faire l'impossible. »

Torrance avait parlé avec une conviction persuasive qui n'admettait pas qu'on la discute.

« C'est impossible, dites-vous ? insista Jensen. C'est terriblement important.

— Ma vie aussi. Et celle de tous ces types, dit Torrance en désignant de son gros pouce les hommes qui se tenaient derrière lui. C'est impossible ; du moins pour nous. Peut-être qu'un hydravion Dornier muni d'une de ces nouvelles bombes volantes radio-guidées pourrait le faire et s'en tirer. Je ne sais pas. Mais je sais que rien de ce que nous avons ne nous donne la plus légère chance d'y réussir. À moins que vous ne bourriez un Mosquito de trinitrotoluène et que vous ordonniez à l'un de nous de foncer avec à quatre cents à l'heure dans la gueule de l'abri du canon. De cette manière, il y a toujours une chance.

— Merci, mon commandant... et merci à vous tous, dit Jensen en se levant. Je sais que vous avez fait de votre mieux ; personne n'aurait pu en faire davantage. Et je suis désolé... Général ?

— Je suis à vous, messieurs », dit le général.

Il fit, de la tête, un signe à l'officier de l'Intelligence Service assis derrière eux et montra le chemin de son logement en ouvrant une porte latérale.

« Eh bien, je suppose qu'il faut vous incliner, Jensen », dit-il.

Il brisa le cachet d'une bouteille et apporta des verres.

« L'escadrille de Bill Torrance est la doyenne, la plus expérimentée de celles qui nous restent aujourd'hui en Afrique. Il bombardait les puits de pétrole de Ploesti et trouvait que c'était une rigolade. Bill Torrance était le seul susceptible de mener à bien la tentative de ce soir, et s'il dit que c'est impossible, croyez-moi, commandant Jensen, c'est qu'on ne peut réussir.

— Oui, dit Jensen, en fixant d'un regard morne l'ambre doré du verre qu'il tenait à la main. Oui, maintenant je le sais. Je le savais presque avant, mais je n'en étais pas sûr et je ne voulais pas risquer de me tromper... Il est terriblement regrettable qu'il ait fallu la vie de douze hommes pour prouver que j'avais raison... À présent, il ne reste plus que ce seul moyen.

— Uniquement celui-là », dit le général. Il leva son verre, secoua la tête et ajouta : « À la réussite de Khéros !

— À la réussite de Khéros ! dit à son tour Jensen d'un air lugubre.

— Je vous en prie, supplia Mallory. Je ne comprends absolument rien... Quelqu'un aurait-il la bonté de me dire ?...

— Khéros, dit Jensen en l'interrompant, voilà votre mot d'ordre, jeune homme. Le monde entier est un théâtre, et c'est maintenant que vous entrez en scène dans cette petite comédie. Ne regrettez pas d'en avoir manqué les deux premiers actes. Votre rôle n'est pas insignifiant ; que cela vous plaise ou non, vous serez la vedette. Khéros acte III, scène première. Entre le capitaine Keith Mallory. »

Aucun d'eux n'avait parlé au cours des dix dernières minutes. Jensen conduisait la grosse Humber avec la même assurance, la même capacité tranquille qui caractérisaient tout ce qu'il faisait.

Mallory se courbait sur la carte étalée sur ses genoux, une grande carte de la mer Égée méridionale qu'éclairait la lumière encapuchonnée du tableau de bord. Il étudiait une zone des Sporades et du Dodécanèse septentrional qu'encadrait un trait de crayon rouge. Finalement, il se redressa et frissonna. Même en Égypte, ces nuits de la fin de novembre pouvaient être trop froides pour qu'on s'y sente à l'aise.

« Je crois l'avoir saisi, maintenant, dit-il à Jensen.

— Bon ! »

Jensen regardait droit devant lui le ruban tortueux de la route grise et l'éblouissante lumière blanche des phares qui fendait l'obscurité du désert. Les rayons se soulevaient et s'abaissaient constamment avec les secousses que les ornières infligeaient aux

ressorts de la voiture.

« Bon ! répéta-t-il. Regardez-la de nouveau à présent et imaginez que vous soyez dans la ville de Navarone ; elle est située sur la baie presque circulaire du nord de l'île. Dites-moi ce que vous verriez de là. »

Mallory sourit.

« Je n'ai pas besoin de regarder de nouveau la carte, dit-il. À environ six kilomètres vers l'est, je verrais la côte turque s'incurver en direction du nord et de l'ouest jusqu'à un point qui se trouve presque exactement au nord de Navarone, un promontoire très pointu au-delà duquel la ligne côtière se recourbe presque exactement vers l'est. Puis, environ dix-huit kilomètres plus loin, au nord, au-delà de ce promontoire – le cap Demirci, n'est-ce pas ? – et pratiquement sur la même ligne que lui, je verrais l'île de Khéros, Enfin, à quatre kilomètres et demi au nord-ouest, il y a l'île de Maidos, la première du groupe des Lérades. Elles s'étendent dans la même direction nord-ouest, peut-être sur soixante-quinze kilomètres.

— Quatre-vingt-dix, rectifia Jensen. Vous avez le coup d'œil, mon garçon. Vous avez du cran et de l'expérience ; un homme ne survit pas à dix mois de Crète sans posséder l'un et l'autre. Vous avez en outre une ou deux qualités spéciales que je mentionnerai tout à l'heure. »

Il s'arrêta un instant, secoua lentement la tête.

« J'espère seulement que vous avez de la chance... Toute la chance possible ! Dieu sait qu'elle vous sera nécessaire. »

Mallory attendit autre chose, mais Jensen s'était plongé dans une rêverie. Trois minutes passèrent, peut-être cinq, et l'on n'entendait plus que le bruissement des pneus, le ronronnement du puissant moteur. Soudain, sans quitter la route des yeux, Jensen dit d'une voix basse :

« Nous sommes samedi, dimanche matin, plutôt, maintenant. Il y a douze cents hommes sur l'île de Khéros, douze cents soldats britanniques qui seront morts, blessés ou prisonniers d'ici samedi prochain. Pour la plupart ils seront morts. »

Pour la première fois, il regarda Mallory avec un bref sourire, un sourire de travers.

« Quelle impression cela vous fait-il d'avoir douze cents vies entre vos mains, capitaine Mallory ? »

Pendant de longues secondes, Mallory regarda le visage impassible de son compagnon, puis il détourna les yeux et les fixa sur la carte. Douze cents hommes à Khéros, douze cents hommes qui attendaient la

mort. Khéros et Navarone, Khéros et Navarone. Quel était donc ce petit poème qu'il avait appris longtemps auparavant dans ce village d'éleveurs de moutons, non loin de Queenstown ? Ah ! oui : « Chimborazo et Cotopaxi, vous avez volé mon cœur... », Khéros et Navarone rendaient le même son ; ces noms offraient le même attrait romanesque, ce charme qui s'empare d'un homme à tout jamais.

« Il y a dix-huit mois, dit Jensen en rompant le silence, après la chute de la Grèce, les Allemands ont occupé presque toutes les Sporades ; les Italiens occupaient déjà la majeure partie du Dodécannèse. Puis, graduellement, nous avons commencé à établir dans ces îles des missions, généralement dirigées par vos hommes, du Groupe d'Action lointaine du désert ou du Service naval spécial. En septembre dernier, nous avons reconquis presque toutes les grandes îles excepté Navarone – c'était un problème beaucoup trop difficile à résoudre, et nous l'avons tout simplement évité – et nous en avons porté les garnisons à un bataillon ou davantage. Vous vous cachiez à l'époque dans votre caverne des Montagnes Blanches, mais vous devez vous rappeler comment les Allemands ont réagi.

— Violemment ?

— Oui, très violemment. L'importance de la Turquie dans cette partie du monde ne peut être surestimée et elle a toujours été un partenaire éventuel soit pour l'Axe soit pour les Alliés. La plupart de ces îles ne sont qu'à quelques kilomètres de la côte turque. Il était urgent de rétablir la confiance en Allemagne ; son prestige l'exigeait. Alors, les Allemands ont tout consacré à ces opérations : parachutistes, troupes aéroportées, brigades de montagne d'élite, quantités de Stukas ; il paraît qu'ils ont même dégarni le front italien de ses bombardiers. En quelques semaines, nous avons perdu plus de dix mille hommes et toutes les îles que nous avons reprises, sauf Khéros.

— Et maintenant, c'est le tour de Khéros ?

— Oui », répondit Jensen.

Il tira deux cigarettes d'un paquet et resta silencieux pendant que Mallory les allumait et lançait l'allumette par la fenêtre vers la pâle lueur de la Méditerranée qui s'étendait au nord, au-dessous de la route côtière.

« Oui, reprit Jensen, Khéros est perdue pour nous ; rien de ce que nous ferions ne pourrait la sauver. Les Allemands ont, dans la mer Égée, une supériorité aérienne absolue.

— Mais, comment pouvez-vous être aussi sûr que c'est pour cette semaine ?

— Mon petit, dit Jensen avec son soupir, la Grèce fourmille d'agents alliés. Rien que dans la zone Athènes-Le Pirée, nous en avons plus de deux cents.

— Deux cents ! s'écria Mallory avec incrédulité.

— Oui, une simple bagatelle, je vous assure, en comparaison des énormes foules d'espions qui circulent librement parmi nos nobles hôtes au Caire et à Alexandrie. En tout cas, nos informations sont exactes. Une armada de caïques partira du Pirée jeudi à l'aube et se fauilera à travers les Cyclades, s'arrêtant dans les îles la nuit. Une situation étrange, n'est-ce pas ? dit-il en souriant. Nous n'osons pas bouger dans la mer Égée pendant la journée, de crainte d'être bombardés. Les Allemands, eux, n'osent pas bouger la nuit. Nos destroyers et nos vedettes rapides appareillent au crépuscule ; les destroyers se replient au sud avant l'aube, les vedettes se cachent généralement dans les criques isolées des îles. Mais nous sommes incapables d'empêcher les bateaux des Allemands de passer ; ils arriveront samedi ou dimanche et synchroniseront leur débarquement avec celui des premières troupes aéroportées ; ils ont des vingtaines de Junkers 52 qui attendent juste au-delà d'Athènes, Khéros ne tiendra pas deux jours. »

Personne n'aurait pu écouter Jensen parler de ce ton d'un détachement voulu sans le croire. Mallory le crut. Durant près d'une minute, il regarda fixement le reflet des étoiles sur la sombre et placide surface de la mer, puis, se tournant brusquement vers Jensen :

« Mais la Marine, commandant ! Une évacuation ?

— La Marine, dit Jensen, est lasse et dégoûtée de la Méditerranée orientale et de la mer Égée ; elle en a soupiré d'y perdre ses unités pour des prunes. Nous avons eu deux cuirassés coulés, huit croiseurs mis hors de service – dont quatre ont sombré – et plus d'une douzaine de destroyers détruits !... Je ne pourrais même pas compter les navires plus petits que nous avons perdus. Et tout cela pour que notre haut commandement puisse jouer à « Qui sera le Roi » avec celui de Berlin. Très amusant pour ces messieurs haut placés mais nullement pour les quelque mille matelots qui ont été noyés au cours de ce jeu, pour les quelque dix mille Tommies, Anzacs et Indiens qui ont souffert et qui sont morts dans ces mêmes îles sans savoir pourquoi. »

Sur le volant, les mains de Jensen avaient leurs articulations blanches tant il le serrait, et ses lèvres étroitement fermées disaient son amertume. Mallory fut surpris, presque choqué par la véhémence, la profondeur de cette émotion qui ne lui paraissait pas adaptée aux circonstances. Mais peut-être l'était-elle et Jensen savait-il beaucoup de choses cachées au public.

« Douze cents hommes ? demanda Mallory. Vous avez bien dit qu'il y en avait douze cents à Khéros ?

— Oui », répondit Jensen ; puis il soupira.

« Vous avez raison, mon garçon. Je divague. Nous ne pouvons naturellement pas les y laisser. La Marine devra faire son possible. Qu'est-ce que deux ou trois destroyers de plus... pardon, mon petit, me voilà revenu à ma marotte... Maintenant, écoutez-moi attentivement. Il faudra les évacuer de nuit. Il n'y aurait pas l'ombre d'une chance d'y réussir dans la journée... pas avec deux à trois cents Stukas attendant impatiemment d'apercevoir un destroyer de la Marine royale. Il faudra que ce soient des destroyers, les transports sont beaucoup trop lents. Et ils ne pourraient doubler l'extrémité septentrionale des Lérades et être en sécurité avant le jour.

— Mais les Lérades sont une très longue chaîne d'îles, les destroyers ne pourraient-ils passer.. ?

— Entre deux d'entre elles ? Impossible. Tous les détroits sont minés. On ne pourrait y faire passer un youyou.

— Et le détroit Maidos-Navarone, bourré de mines lui aussi, je suppose ?

— Non, pas celui-là. L'eau y est trop profonde pour qu'on puisse en mouiller.

— C'est donc la route qu'il faut prendre, n'est-ce pas, commandant ? Je veux dire qu'il y a les eaux territoriales turques de l'autre côté et que nous...

— Nous traverserions les eaux territoriales turques demain en plein jour si cela pouvait servir à quoi que ce soit. Les Turcs le savent et les Allemands également. Mais toutes autres choses égales, d'ailleurs, c'est le détroit de l'ouest que nous prendrons. Il est clair de mines, le trajet est plus court, et il n'implique pas de complications internationales superflues.

— Toutes autres choses égales ?

— Les canons de Navarone », dit Jensen.

Il garda un long silence, puis répéta lentement : « Les canons de Navarone », comme s'il avait prononcé le nom d'un vieil ennemi redouté...

« Les canons de Navarone font que tout est pareil. Ils couvrent les abords des deux détroits. Nous pourrions évacuer les douze cents hommes de Khéros cette nuit s'il nous était possible de réduire au silence les canons de Navarone. »

Mallory ne dit rien. « Il y vient », songea-t-il.

« Ce ne sont pas des canons ordinaires, continua Jensen calmement. Nos experts disent que ce sont des canons rayés d'environ 228 millimètres. Je crois personnellement qu'il s'agit plutôt d'une version des canons « broyeurs » de 210 millimètres dont les Allemands se servent en Italie ; nos soldats haïssent et craignent ces armes-là plus que tout au monde ; elles sont terribles : l'obus a une trajectoire extrêmement tendue et atteint le but avec une diabolique précision. De toute façon, ces canons ont coulé le *Sybaris* en exactement cinq minutes. C'était un croiseur de 10.000 tonnes, que nous y avons envoyé, il y a environ quatre mois, pour essayer de nous mesurer avec le Boche. Nous pensions que ce serait une simple formalité, un exercice normal. Le *Sybaris* a sauté. Il y a eu dix-sept survivants.

— Bon Dieu ! je ne savais pas, balbutia Mallory.

— Il y a deux mois, nous avons monté une attaque amphibie de grande envergure contre Navarone. Des commandos de la Marine royale et le Service spécial de Jellicoe. Nous savions que nous n'avions pas la moindre chance : Navarone est pratiquement une falaise compacte sur tout son pourtour. Mais ces hommes formaient probablement les troupes d'assaut les plus belles du monde. »

Jensen s'arrêta près d'une minute avant de dire : « Ils ont été réduits en miettes. Massacrés presque tous. Enfin, deux fois au cours des dix derniers jours, prévoyant depuis longtemps que Khéros serait attaquée, nous avons envoyé des saboteurs par parachute, des hommes du Service spécial. Ils ont simplement disparu. Et puis, ce soir, le dernier coup de dés du joueur désespéré, et vous avez pu en constater le résultat, dans la chambre des interrogatoires. Je m'y suis tenu joliment coi, je peux vous l'affirmer. J'étais le « plaisantin » que Torrance et ses gars auraient voulu flanquer hors de l'avion au-dessus de Navarone. Je ne les en blâme pas. Je savais que c'était sans espoir, mais il me fallait le tenter. J'y étais obligé. »

La grosse Humber commençait à ralentir, roulant silencieusement entre les cabanes délabrées qui bordent la route aboutissant à l'ouest d'Alexandrie. Déjà le ciel se rayait des premières teintes grises qui précèdent l'aurore.

« je ne crois pas que je puisse rien faire de bon avec un parachute, dit Mallory. À vous parler franc, je n'ai même jamais vu un parachute.

— Ne vous tourmentez pas,, dit Jensen ; vous n'aurez pas à vous en servir. Vous entrerez à Navarone de la façon la plus difficile. »

Au bout d'un long silence, Mallory demanda :

« Pourquoi moi, commandant Jensen ? »

Le sourire de Jensen fut à peine visible dans l'obscurité grisonnante. Il évita un trou, d'un violent coup de volant, puis redressa la voiture.

« Peur ? demanda-t-il.

— Certainement, j'ai peur. Sans vouloir vous offenser, votre manière d'en parler effraierait n'importe qui... Mais ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je le sais. J'ai l'esprit déformé... Pourquoi vous ? Vous êtes spécialement qualifié, comme je vous l'ai dit. Vous parlez le grec comme un Grec, l'allemand comme un Allemand ; vous êtes un saboteur habile, un organisateur de premier ordre, et vos dix-huit mois passés indemne dans les Montagnes Blanches de Crète démontrent votre capacité de survivre dans un territoire occupé par l'ennemi. Vous seriez surpris de savoir à quel point est complet le dossier que je possède sur vous !

— Non, je n'en serais pas surpris, dit Mallory avec une certaine chaleur. Mais je connais au moins trois officiers aussi qualifiés que moi.

— Il y en a, convint Jensen. Mais il n'y a pas d'autres Keith Mallory. Qui n'avait entendu parler de Keith Mallory à la douce époque d'avant-guerre ? Le plus grand alpiniste, le plus remarquable escaladeur de rochers que la Nouvelle-Zélande ait jamais produit ! Ce qui, pour les Néo-zélandais signifiait, naturellement, le monde. La mouche humaine, le grimpeur de l'inaccessible, l'ascensionniste des parois verticales et des précipices impossibles. Toute la côte sud de Navarone se compose d'un énorme, effroyable précipice, sans une saillie, sans un point d'appui en vue.

— Je comprends, murmura Mallory : entrer à Navarone par le chemin le plus difficile, avez-vous dit.

— En effet. Vous et votre équipe de quatre hommes seulement. Les joyeux montagnards de Mallory. Triés sur le volet ; chacun d'eux un spécialiste. Vous les verrez tous demain... cet après-midi, plutôt. »

Ils roulèrent en silence pendant les dix minutes suivantes, bifurquèrent à droite du quartier des docks, cahotèrent sur les gros pavés de la rue Souers, traversèrent la place Mohammed Ali, passèrent devant la Bourse et s'engagèrent dans la rue Shérif Pacha.

Mallory regarda le visage de son compagnon, nettement visible maintenant que le jour se levait.

« Où allons-nous, commandant ?

— Voir le seul homme du Moyen-Orient qui puisse à présent vous aider : M. Eugène Vlachos, de Navarone. »

« Vous êtes un homme courageux, capitaine Mallory. dit Eugène Vlachos en tordant nerveusement les longs bouts pointus de sa moustache noire. Un homme courageux et sot, mais je suppose qu'on ne peut pas traiter un homme de sot quand il ne fait qu'obéir aux ordres de ses supérieurs. »

Ses yeux quittèrent le grand dessin posé devant lui sur la table et se fixèrent sur le visage impassible de Jensen.

« N'y a-t il pas d'autre moyen, commandant ? » supplia-t il.

Jensen secoua lentement la tête.

« Nous les avons tous essayés ; ils ont tous échoué. Celui-ci est le dernier.

— Il doit y aller, alors ?

— Il y a plus de mille hommes à Khéros, monsieur. »

Vlachos inclina la tête, en signe d'acceptation muette, puis sourit légèrement à Mallory.

« Il m'appelle "monsieur" ; moi, un pauvre hôtelier grec, le commandant Jensen de la Royal Navy m'appelle "monsieur". C'est agréable à entendre pour un vieillard. »

Ses yeux décolorés et son visage las et ridé s'adoucirent à l'évocation d'un Souvenir.

« Je suis un vieil homme maintenant, capitaine Mallory, un homme pauvre et triste mais j'ai naguère été, dans la force de l'âge, riche et heureux. J'ai possédé cent hectares du plus beau pays que Dieu ait jamais fait pour enchanter ici-bas ses créatures, et comme je l'aimais, cette terre ! »

Il rit et passa une main à travers ses épais cheveux gris.

« Ah ! comme vous le dites, vous autres, cela dépend de l'œil du spectateur. Pour moi, c'est un magnifique pays ; le commandant Jensen, lui, l'a paraît-il appelé quand je n'étais pas là : « Ce satané rocher ! »

Il sourit devant l'air déconfit de Jensen, et acheva :

« Mais nous lui donnons tous deux le même nom : Navarone. »

Surpris, Mallory regarda Jensen qui inclina la tête et dit :

« La famille Vlachos a possédé Navarone pendant des générations.

Nous avons été forcés d'en faire partir M. Vlachos il y a dix-huit mois, en grande hâte. Les Allemands n'aimaient pas beaucoup son genre de collaboration.

— Il était moins cinq, dit Vlachos. Ils avaient réservé trois places très spéciales pour mes deux fils et moi dans les culs de basse-fosse de Navarone... Mais assez parlé de nous. Je voulais simplement que vous sachiez, jeune homme, que j'ai passé quarante ans à Navarone et près de quatre jours à dessiner cette carte. Vous pouvez vous fier absolument à mes renseignements et à cette carte. Nombre de choses auront naturellement changé depuis mon départ, mais il en est qui ne changent jamais. Les montagnes, les baies, les cols, les cavernes, les routes et, par-dessus tout, la forteresse elle même, n'ont pas été modifiés depuis des siècles.

— Je comprends, monsieur », dit Mallory.

Il plia soigneusement la carte et la rangea dans sa poche intérieure.

« Avec ceci, il y a toujours une chance. Je vous remercie beaucoup.

— C'est peu de chose, Dieu le sait », dit Vlachos.

Il tambourina un moment sur la table, puis levant les yeux sur Mallory :

« Le commandant Jensen m'a appris que la plupart d'entre vous parlez couramment le grec, que vous serez habillés en paysans grecs et muni de faux papiers. C'est bien. Vous opérez indépendamment. Je vous en prie, n'essayez pas d'enrôler des gens de Navarone. Il faut que vous l'évitiez à tout prix. Les Allemands sont impitoyables, je le sais. Si un homme vous aidait et qu'il était découvert, ils détruiraient non seulement cet homme mais tout son village, hommes, femmes et enfants. Cela s'est déjà produit. Cela se produira encore.

— C'est arrivé en Crète, dit Mallory. J'en ai été témoin.

— Oui, dit Vlachos, et les habitants de Navarone n'ont pas l'expérience voulue pour mener à bien des opérations de guérilla. Ils n'ont pas eu l'occasion de s'y exercer ; la surveillance allemande a été particulièrement sévère dans notre île.

— Je vous promets, monsieur... commença Mallory.

— Un moment, dit Vlachos en l'interrompant. Si vous en aviez un besoin vraiment désespéré, il y a deux hommes auxquels vous pourriez recourir. Sous le premier platane de la place du village de Margaritha, à l'entrée de la vallée, quatre kilomètres environ au sud de la forteresse, vous trouverez un nommé Louki. Il a été l'intendant de notre famille pendant de nombreuses années. Il a déjà aidé des

Britanniques ; le commandant Jensen vous le confirmera ; vous pouvez lui confier votre vie. Il a un ami, Panayis, qui, lui aussi, a été utile dans le passé.

— Merci, monsieur. Je m'en souviendrai. Louki et Panayis, et Margaritha, le premier platane de la place du village.

— Et vous refuserez tout autre concours, capitaine ? demanda Vlachos anxieusement. Louki et Panayis, uniquement ces deux-là.

— Je vous en donne ma parole, monsieur. Du reste, moins nous serons nombreux, moins grand sera le danger pour nous comme pour vos compatriotes »

L'intensité de l'émotion du Grec surprit Mallory.

Il se leva, lui tendit la main pour prendre congé et dit :

« Vous vous inquiétez sans raison, monsieur. Ils ne nous verront pas. Personne ne nous verra et nous ne verrons personne. Une seule chose nous intéresse : les canons.

— Oui, les canons, ces terribles canons, dit Vlachos. Mais à supposer...

— Je vous en prie, ne vous tourmentez pas. Nous ne causerons de mal à personne, et moins qu'à quiconque, aux insulaires.

— Que Dieu vous accompagne cette nuit, murmura le vieillard. Je voudrais pouvoir vous accompagner, moi aussi. »

II

DIMANCHE SOIR

19 h – 2 h

« Du café, mon capitaine ? »

Mallory bougea, grogna et s'arracha aux profondeurs du sommeil de l'épuisement. Péniblement, il se redressa contre le dossier du siège de métal en se demandant quand la Royal Air Force se déciderait à capitonner ces machins détestables. Puis, complètement réveillé, fatigué, ses yeux consultèrent automatiquement le cadran lumineux de son bracelet-montre. Sept heures juste ; il avait à peine dormi deux heures, Pourquoi l'empêchait-on de continuer à dormir ?

« Du café, mon capitaine ? » répéta le jeune mitrailleur qui se tenait patiemment à côté de lui, le couvercle d'une boîte de munitions servant de plateau pour les tasses qu'il portait.

« Pardon, mon garçon, pardon », dit Mallory.

Il prit l'une des tasses du breuvage fumant, le huma avec satisfaction.

« Merci, dit-il. Vous savez, il sent tout à fait comme du vrai café.

— Ça en est, dit le jeune mitrailleur en souriant fièrement. Nous avons un percolateur dans la cuisine.

— Un percolateur dans la cuisine ! Grands dieux ! voilà les rigueurs de la guerre dans la Royal Air Force ! »

Il se mit à savourer son café avec un soupir de contentement, puis, se levant brusquement sans se soucier du liquide brûlant qui éclaboussait ses genoux nus, il regarda par la fenêtre et se tourna vers le mitrailleur en désignant d'un geste étonné le paysage montagneux qui se déroulait sous eux.

« Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il. Nous ne devons arriver que deux heures après la tombée de la nuit... et le soleil vient à peine de se coucher ! Le pilote a-t-il...

— C'est Chypre, mon capitaine, dit le jeune homme. On aperçoit le mont Olympe à l'horizon. Nous survolons presque toujours Chypre en allant à Castelrosso. C'est pour échapper à l'observation. Et nous passons ainsi bien au large de Rhodes.

— Bon Dieu ! il parle d'échapper à l'observation ! dit une voix au lourd et traînant accent américain. On vous embarque à Alexandrie

dans une vedette et on navigue pendant vingt milles pour que personne ne vous voie prendre un avion, après quoi on vous fourre dans un vieux zinc peint du blanc le plus éclatant, garanti visible pour un aveugle à cent kilomètres de distance, surtout maintenant qu'il commence à faire sombre...

— Le blanc protège contre la chaleur, dit le jeune mitrailleur.

— La chaleur ne me préoccupe pas, mon fils. J'aime la chaleur. Ce que je n'aime pas ce sont ces sales obus et ces balles qui vous éventent aux plus mauvais endroits. »

Il s'affala davantage dans son inconfortable siège, ferma les yeux et s'endormit en un instant.

Le mitrailleur adressa un sourire à Mallory en disant :

« Il a une frousse de tous les diables, n'est-ce pas, mon capitaine ? »

Mallory se mit à rire et suivit des yeux le jeune homme tandis qu'il disparaissait à l'avant dans la cabine de pilotage. Il sirota lentement son café et jeta un regard sur l'homme endormi de l'autre côté de la travée. Il était d'un calme magnifique, le caporal Dusty Miller, des États-Unis, et plus récemment de l'armée du Désert ! Ce serait bon de l'avoir avec soi. Il regarda les autres et hocha la tête avec satisfaction. Ceux-là aussi, il serait bon de les avoir à ses côtés. Dix-huit mois passés en Crète lui avaient enseigné à mesurer infailliblement la faculté de survie d'un homme dans le genre de guerre qu'il avait si longtemps menée lui-même. Le commandant Jensen lui avait composé une équipe qui lui paraissait excellente. Il n'en connaissait pas encore personnellement tous les membres.

Mais il avait étudié les dossiers très complets que Jensen lui avait communiqués sur chacun d'eux et qui étaient des plus rassurants.

Celui de Stevens n'impliquait-il pas toutefois un léger point d'interrogation ? se demanda Mallory. Il regarda la silhouette juvénile aux cheveux blonds du lieutenant Andy Stevens, de la réserve de la Marine royale. Il avait été choisi pour trois raisons. Il gouvernerait le bateau qui les mènerait à Navarone ; il était un alpiniste de première force ayant accompli plusieurs ascensions remarquables ; enfin, philhellène presque fanatique, parlant couramment le grec ancien et le grec moderne, il avait passé les deux dernières grandes vacances à piloter des touristes à Athènes. Mais il était jeune, absurdement jeune, et la jeunesse peut être dangereuse. Trop souvent, dans cette guerre de guérilla, elle avait été fatale. L'enthousiasme, l'ardeur, le zèle de la jeunesse non seulement ne suffisaient pas, mais constituaient positivement un handicap. Il fallait, dans cette guerre secrète, de la

patience, de l'endurance, de la stabilité, de la ruse et de l'adresse, toutes qualités que possèdent rarement les êtres jeunes... Mais il semblait capable de s'instruire vite.

Mallory regarda de nouveau Dusty Miller. Celui-là avait l'air d'avoir combattu de cette façon depuis longtemps et de ne plus conserver d'illusions. En fait, âgé de quarante ans, le caporal Miller, Californien de naissance, d'origine irlandaise pour les trois quarts et d'Europe centrale pour un quart, avait combattu et vécu plus d'aventures au cours des dernières vingt-cinq années que la plupart des hommes en une douzaine d'existences. Mineur dans une mine d'argent du Nevada, perceur de tunnels au Canada, extracteur de pétrole dans le monde entier, il se trouvait en Arabie Saoudite lorsque Hitler attaqua la Pologne. L'un de ses lointains ancêtres maternels avait, au début du siècle, vécu à Varsovie, ce qui était suffisant pour mettre en ébullition le sang irlandais de Miller. Il avait pris le premier avion disponible pour la Grande-Bretagne ; à force de mensonges, il s'était fait admettre dans la Royal Air Force où, à son intense dégoût, il avait été relégué, à cause de son âge, dans la tourelle arrière d'un Wellington.

Son premier vol opérationnel avait été le dernier. Dix minutes après avoir décollé de l'aérodrome de Menidi, près d'Athènes, une nuit de janvier 1941, une panne de moteur avait ignominieusement fait échouer l'avion dans un champ de riz à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville. Miller avait passé le reste de l'hiver à bouillir de rage dans une cuisine, à Menidi. Au début d'avril, il démissionna de l'aviation sans le dire à personne et se dirigea vers la frontière albanaise mais il se heurta aux Allemands. Ainsi qu'il le raconta plus tard, il atteignit Nauplie deux pâtés de maisons avant la plus proche division blindée allemande, fut évacué par le transport *Slamat*, qui coula, fut recueilli par le destroyer *Wryneck*, coulé à son tour, et finalement il arriva à Alexandrie dans un vieux caïque grec, ne possédant plus rien au monde en dehors de la ferme volonté de ne plus jamais s'aventurer ni dans l'air ni sur mer. Quelques mois après, il faisait partie d'un détachement qui opérait derrière les lignes ennemies en Libye.

Il présentait, songea Mallory, le contraste le plus absolu avec l'enseigne de vaisseau Stevens, jeune, propre, enthousiaste, toujours correctement habillé ; Miller, desséché, maigre, extrêmement résistant, ayant pour la toilette une aversion presque pathologique. En outre, contrairement à Stevens, il n'avait jamais escaladé de montagne de sa vie et les seuls mots grecs qu'il savait ne figuraient pas dans les dictionnaires. Ces deux faits n'importaient nullement, car il avait été choisi pour une seule raison : il était, en matière d'explosifs, un

véritable génie ; fertile en ressources, calme, précis, redoutable dans l'action, il était considéré par le Service des Renseignements du Moyen-Orient, au Caire, comme le meilleur saboteur de l'Europe méridionale.

Derrière Miller était assis Casey Brown. Courtaud, brun et compact, le sous-officier télégraphiste Brown, originaire de la Clyde, occupait en temps de paix, l'emploi d'ingénieur-vérificateur dans un chantier naval renommé du Gareloch. Le fait qu'il était tout désigné pour le rôle de mécanicien crevait les yeux avec tant d'évidence qu'il avait échappé à la Marine et qu'elle l'avait fourré dans le Service des Communications. La malchance de Brown fut la bonne fortune de Mallory. Brown serait le mécanicien du bateau qui les mènerait à Navarone et il maintiendrait par radio le contact avec la base. Il possédait par surcroît l'avantage d'être un combattant de guérilla de premier ordre : primitivement affecté au Service spécial, il avait été décoré de la Croix de guerre et de la Médaille pour services distingués dans la Marine à la suite de ses exploits dans la mer Égée et au large des côtes de Libye.

Le cinquième et dernier membre du groupe était assis juste derrière Mallory. Il n'avait pas besoin de se retourner pour le regarder. Il le connaissait mieux qu'il ne connaissait sa propre mère. Andrea avait été son lieutenant pendant les dix-huit mois passés en Crète. Ce gros Andrea au rire continuel, au tragique passé, avec lequel il avait dormi dans des cavernes, des cabanes de berger abandonnées, constamment harcelés par les patrouilles et l'aviation allemandes, Andrea était devenu son aller ego : regarder Andrea équivalait pour Mallory à se regarder dans un miroir. Andrea n'était pas là principalement parce qu'il était un Grec, connaissant intimement la langue, les mœurs et les idées des insulaires, ni même à cause de sa parfaite entente avec Mallory. Il y était exclusivement en raison de la protection et de la sécurité qu'apportait sa présence. D'une patience infinie, silencieux et implacable, formidablement rapide en dépit de sa corpulence, ses mouvements furtifs de félin aboutissaient à une action d'une furieuse violence ; il était une machine de combat parfaite, une police d'assurance contre l'échec.

Jensen n'aurait probablement pas pu constituer une équipe meilleure s'il avait fouillé tout le théâtre méditerranéen de la guerre, songea Mallory avec satisfaction ; puis il se dit que c'était précisément ce qu'il avait dû faire. Miller et Brown avaient été appelés à Alexandrie près d'un mois auparavant ; Stevens avait été relevé de son service à bord de son croiseur, à Malte, depuis presque aussi longtemps. Et si, dans les Montagnes Blanches, le messager exténué du plus proche poste récepteur n'avait pas pris une semaine pour franchir

soixante-quinze kilomètres de montagnes couvertes de neige et infestées d'ennemis, puis cinq jours pour les trouver, Andrea et lui seraient arrivés à Alexandrie presque quinze jours plus tôt. L'opinion que Mallory se faisait de Jensen, déjà haute, s'éleva d'un degré de plus. Prévoyant, perspicace, Jensen avait sans doute tout préparé pour leur expédition, même avant les deux vaines tentatives de parachutage sur Navarone.

Il était huit heures et il faisait presque tout à fait nuit à l'intérieur de l'avion lorsque Mallory se leva et se dirigea vers la cabine de pilotage. Le chef de bord, le visage entouré d'un nuage de fumée de tabac, buvait du café ; le copilote lui fit un vague signe de la main et reprit sa contemplation ennuyée du paysage.

« Bonsoir, dit Mallory en souriant. Vous permettez que j'entre ? »

— Vous êtes le bienvenu dans mon bureau à n'importe quel moment, dit le pilote.

— Je craignais de vous déranger », dit Mallory.

Puis, regardant de nouveau l'inactivité des deux hommes :

« Mais qui est-ce au juste qui pilote cet avion ? »

— George, le pilote automatique », répondit le commandant avec un geste de sa tasse de café en direction d'une boîte noire trapue à peine visible dans la quasi-obscurité. « Un personnage industrieux et qui commet rudement moins d'erreurs que ce feignant censément de quart... Vous avez besoin d'un renseignement, mon capitaine ? »

— Oui ; quelles sont vos instructions pour cette nuit ? »

— Vous déposer à Castelrosso quand il fera bien sombre. J'avoue que je n'y comprends rien. Un zinc de cette taille pour seulement cinq hommes et quelques deux cents livres d'équipement. Surtout à Castelrosso ; surtout après la tombée de la nuit. Le dernier avion qui y est venu la nuit est descendu de plus en plus bas. Je ne sais pas ce que c'était... un obstacle sous-marin. Deux survivants.

— Je le sais ; on me l'a dit. J'en suis désolé, mais j'obéis moi aussi à des ordres. Quant au reste, oubliez-le. Faites comprendre à vos subordonnés qu'ils ne doivent pas parler. Ils ne vous ont jamais vus.

— Nous avons déjà tous été menacés de conseil de guerre, dit le pilote. On dirait qu'il s'agit d'une entreprise très spéciale.

— C'est bien cela... Nous vous laisserons quelques cantines. Quelqu'un viendra les prendre quand vous serez de retour à votre base. Nous allons mettre d'autres vêtements pour débarquer.

— Bonne chance, mon capitaine. Secrets officiels ou pas de secrets,

je me doute que vous aurez besoin qu'on vous la souhaite.

— Vous pouvez nous donner un bon départ, dit Mallory avec un large sourire ; faites-nous atterrir en un seul morceau, voulez-vous ?

— Soyez tranquille, frère. N'oubliez pas que je suis dans ce zinc, moi aussi. »

Le bruit des grands moteurs du Sunderland résonnait encore dans leurs oreilles quand la petite pétrolette surgit doucement des ténèbres et accosta la coque étincelante de l'hydravion. Il n'y eut pas de temps perdu ; aucune parole ne fut prononcée ; en moins d'une minute, les cinq hommes et tout leur matériel avaient été embarqués ; au bout d'une autre minute, le petit bateau s'arrêtait en raclant la jetée de pierre rugueuse de Castelrosso. Deux cordes tournoyèrent dans la nuit, furent saisies et promptement attachées par des mains expertes. Une échelle de fer rouillée encastrée dans la pierre s'élevait vers le ciel noir saupoudré d'étoiles ; quand Mallory en atteignit le sommet, une silhouette s'avança :

« Capitaine Mallory ?

— Oui.

— Capitaine Briggs, de l'armée de terre. Faites attendre vos hommes ici, voulez-vous ? Le colonel aimerait vous voir. »

La voix nasale, péremptoire, d'une certaine affectation tranchante, était dénuée de cordialité. Mallory sentit la colère monter en lui mais ne dit rien. Briggs lui parut être un homme auquel son lit ou son gin était cher et que leur visite tardive éloignait de l'un d'eux ou des deux. La guerre était détestable.

Ils revinrent au bout de dix minutes, suivis par une troisième silhouette. Mallory regarda les trois hommes qui se tenaient au bord de la jetée, les identifia et demanda : « Où est passé Miller ?

— Ici, patron, grommela Miller en se levant lentement de devant la grosse borne d'amarrage à laquelle il s'était adossé. Je me reposais, patron. Je me remettais de l'énervante épreuve du voyage.

— Quand vous serez tous complètement prêts, dit Briggs d'un ton aigre, Matthews que voici vous conduira à votre logement. Vous devez rester à la disposition du capitaine, Matthews. Ordre du colonel. »

Le ton de Briggs ne permettait pas de douter qu'à son avis les ordres du colonel étaient ineptes.

« Et n'oubliez pas, mon capitaine, ajouta-t-il, deux heures, a dit le colonel.

— Je le sais, je le sais, dit Mallory avec lassitude. C'est à moi qu'il

l'a dit... Eh bien, les gars, si vous êtes prêts...

— Notre bagage, mon capitaine ? hasarda Stevens.

— Laissez-le là. Montrez-nous le chemin, Matthews. »

Matthews s'avança le long de la jetée puis se mit à gravir d'interminables marches de pierre usées, les autres le suivant en file indienne sur leurs silencieuses semelles de caoutchouc. Au sommet, il tourna sur la droite, prit une étroite et sinueuse allée, pénétra dans un couloir, monta un escalier de bois grinçant et ouvrit la première porte du corridor de l'étage.

« Vous y voilà, mon capitaine. J'attendrai dans le couloir.

— Mieux vaut que vous attendiez en bas, dit Mallory. Ne vous offensez pas, Matthews, mais moins vous en saurez sur cette affaire, mieux cela vaudra. »

Il suivit les autres dans la pièce et referma la porte derrière lui. C'était une triste petite chambre que calfeutraient de lourds rideaux. Une table et une demi-douzaine de chaises occupaient presque toute la place. Dans le coin le plus éloigné, les ressorts de l'unique lit grincèrent tandis que le caporal Miller s'y étendait voluptueusement et croisait ses mains sous sa nuque.

« Mince ! murmura-t-il avec admiration, une chambre d'hôtel ! Tout à fait comme chez soi. Un peu nue, pourtant. »

Puis, comme frappé d'une pensée :

« Où allez-vous tous coucher, vous autres ?

— Nous ne nous coucherons pas, dit Mallory sèchement. Vous non plus. Nous partons dans moins de deux heures. Allons, soldat, debout ! »

Miller gémit, se mit sur son séant et regarda Andrea avec curiosité.

Le gros Grec inspectait méthodiquement la chambre, ouvrant les placards, retournant les tableaux, regardant derrière les rideaux et sous le lit.

« Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Miller.

— Il vérifie s'il n'y a pas de microphones, dit Mallory. L'une des raisons pour lesquelles Andrea et moi sommes encore en vie. »

Il mit une main dans la poche intérieure de sa tunique, une veste de marin foncée, sans galon ni insigne, en tira un plan et la carte que Vlachos lui avait donnée, les déplaia et les étala sur la table.

« Venez tous, dit-il ; je sais que depuis deux semaines vous éclatez de curiosité et vous posez cent questions. Eh bien, voici toutes les

réponses. J'espère qu'elles vous plairont... Laissez-moi vous présenter à l'île de Navarone. »

La montre de Mallory marquait exactement onze heures lorsque, finalement, il replia la carte et le plan. Il parcourut d'un regard railleur les quatre visages pensifs qui entouraient la table.

« Eh bien, messieurs, vous voilà au courant. Un joli décor, n'est-ce pas ? S'il s'agissait d'un film, je vous demanderais maintenant : « Pas de questions ? » Mais je me dispenserai de cette formalité parce que je ne pourrais fournir aucune des réponses. Vous en savez tous autant que moi.

— Quatre cents mètres de falaises à pic, hautes de cent vingt mètres, et il appelle ça la seule brèche des défenses, dit Miller tout en roulant avec adresse une longue et mince cigarette. C'est simplement fou. patron. Moi, je ne suis même pas capable de grimper sur une échelle sans tomber. C'est du suicide. Il y a un à parier contre mille que nous n'arriverons même pas à sept kilomètres de ces satanés canons !

— Un contre mille ? Dites-moi, Miller, combien misez-vous sur les gars de Khéros ? demanda Mallory.

— Oui, les gars de Khéros. Je les oubliais Je ne pensais qu'à moi et à cette maudite falaise », dit Miller.

Puis, levant les yeux sur l'énorme corps d'Andrea :

« Ou peut-être Andrea m'y portera-t-il. Il est assez costaud pour ça, en tout cas »

Andrea ne répondit pas. Les yeux mi-clos, ses pensées auraient pu être éloignées de mille kilomètres.

« Nous vous ligoterons les pieds et les mains et nous vous hisserons au bout d'une corde, dit Stevens ; nous essaierons d'en trouver une suffisamment solide. »

L'inquiétude de son visage contredisait la plaisanterie de ses paroles. À part Mallory, Stevens était le seul à pouvoir mesurer les difficultés techniques presque insurmontables de l'ascension, dans l'obscurité, d'un rocher à pic inconnu. Il interrogea Mallory du regard :

« Y monter seul, mon capitaine, ou bien...

— Excusez-moi, je vous prie », dit soudain Andrea de sa voix grave.

Il griffonnait rapidement sur un morceau de papier.

« J'ai un plan pour escalader cette falaise. Voici un schéma. Le capitaine le croit-il possible ? »

Il passa le papier à Mallory qui le regarda, l'enregistra et s'en remit en une seconde. Il n'y avait pas de dessin mais seulement ces mots, sur le papier : « Continuez à parler. »

« Je comprends, dit Mallory pensivement. C'est très bien. J'y vois des possibilités. »

Il retourna le papier de telle sorte que tous pussent lire les mots tracés en gros caractères par Andrea. Celui-ci marchait à pas feutrés vers la porte.

« Ingénieux, n'est-ce pas, caporal Miller ? dit-il sur le ton de la conversation.

— Oui, répondit Miller dont l'expression n'avait nullement changé et qui, sa cigarette entre les lèvres, fermait à demi les yeux pour les protéger contre la fumée. Je crois que cela pourrait résoudre le problème et me permettre d'arriver en haut d'une seule pièce. »

Il rit avec insouciance tout en ajustant un cylindre de forme bizarre au canon d'un revolver qui était magiquement apparu dans sa main gauche.

Cela se passa littéralement en deux secondes : Andrea ouvrit la porte d'une main, empoigna de l'autre un individu qui se débattit furieusement, le déposa sur le plancher de la chambre et referma la porte, le tout d'un seul mouvement aussi exempt de bruit qu'il avait été rapide. Pendant une seconde, l'indiscret guetteur levantin au visage basané demeura immobile, clignotant dans la lumière inaccoutumée ; puis sa main plongea sous sa chemise blanche.

« Prenez garde ! fit la voix brève de Miller en levant son revolver.

— Attention ! » dit doucement Mallory et il lui retint la main.

Les hommes restés assis à la table n'aperçurent qu'un reflet d'acier bleu tandis que le poignard, après un recul convulsif s'abaissait avec une rageuse promptitude. Et alors, incroyablement, la main et l'arme s'arrêtèrent net en l'air, la pointe acérée à deux centimètres seulement de la poitrine d'Andrea. Il y eut un brusque cri de souffrance et l'épouvantable craquement des os du poignet sous l'étreinte du gigantesque Grec, après quoi l'on vit Andrea tenir entre le pouce et l'index la lame qu'il avait retirée avec le soin, la tendresse et la réprobation d'un père qui empêche un enfant bien-aimé mais irresponsable de se nuire à lui-même. Puis, la pointe du poignard fut posée sur la gorge du Levantin et Andrea sourit aimablement aux yeux noirs frappés de terreur.

« Eh bien, murmura Miller, je pense qu'Andrea a déjà fait ce genre de chose.

— Peut-être, dit Mallory. Regardons de plus près votre pièce à conviction, Andrea. »

Andrea rapprocha son prisonnier de la table, en pleine lumière. Maigre, l'air d'un furet, l'homme soutenait de sa main gauche son poignet droit écrasé.

« Depuis combien de temps pensez-vous qu'il écoutait à la porte, Andrea ? demanda Mallory.

— Je ne peux le dire avec certitude, mon capitaine, mais j'ai cru entendre un léger bruit il y a environ dix minutes.

— Dix minutes ? » dit Mallory.

Puis, s'adressant au prisonnier :

« Quel est votre nom ? Que faites-vous ici ? »

Il n'y eut pas de réponse ; rien qu'un silence maussade que rompit un cri de douleur quand Andrea lui flanqua une calotte en disant :

« Le capitaine vous interroge : répondez-lui. »

L'homme se mit à parler rapidement en gesticulant des deux mains. Ses paroles étaient complètement inintelligibles. Andrea en arrêta le torrent au moyen du simple expédient consistant à encercler de sa main gauche le cou décharné du Levantin.

« je crois que c'est du kurdistanaï ou de l'arménien, dit-il, mais je ne le comprends pas.

— Savez-vous l'anglais ? » demanda Mallory.

Les yeux noirs de l'homme se remplirent de haine, mais il ne répondit pas. Andrea le gifla de nouveau.

« Savez-vous l'anglais ? répéta Mallory.

— Anglais ? anglais ? fit l'homme en soulevant les épaules, ses paumes retournées en un geste séculaire d'incompréhension. Ka anglais !

— Il dit qu'il ne sait pas l'anglais, conclut Miller.

— Peut-être que non et peut-être que oui, dit Mallory avec calme. Tout ce que nous savons est qu'il a écouté à la porte et que nous ne pouvons pas courir de risques. Il y a beaucoup trop de vies en jeu. »

Puis, la voix soudain durcie :

« Andrea ! Vous avez le poignard. Faites-le proprement et vite.

Entre les omoplates.

— Bon Dieu, capitaine, vous ne pouvez pas... », s'écria Stevens horrifié en se levant d'un bond...

Il s'arrêta et regarda avec stupéfaction le prisonnier se précipiter à travers la pièce et s'effondrer dans un coin, le visage convulsé de peur. Stevens en détourna les yeux, vit le sourire triomphant d'Andrea, la compréhension qui éclairait les visages de Brown et de Miller, et se sentit fort sot. Caractéristiquement, Miller fut le premier à parler.

« Eh bien, eh bien, peut-être qu'après tout, il sait l'anglais !

— Peut-être, dit Mallory. Un homme ne passe pas dix minutes l'oreille collée à une serrure s'il ne comprend pas un mot de ce qui se dit... Voulez-vous appeler Matthews, Brown. »

La sentinelle arriva quelques secondes plus tard.

« Voudriez-vous faire venir le capitaine Briggs ici, Matthews. Tout de suite, s'il vous plaît. »

Le soldat hésita.

« Le capitaine Briggs est allé se coucher. Il a donné des ordres formels interdisant de le déranger.

— Mon cœur saigne à la pensée d'interrompre le sommeil du capitaine Briggs, dit aigrement Mallory. Il dort plus en une journée que je n'ai dormi toute la semaine dernière. »

Il jeta un regard sur sa montre et ajouta :

« Nous n'avons pas de temps à perdre. Amenez-le ici, et tout de suite. Compris ? »

Miller qui considérait leur mission, malgré son importance vitale, comme impossible et équivalant à un suicide, commençait à comprendre pourquoi ce Néo-Zélandais avait été choisi pour la diriger.

Ils restèrent silencieux pendant les cinq minutes suivantes et levèrent la tête en voyant la porte s'ouvrir. Le capitaine Briggs, tête nue, portait un cache-nez blanc à la place d'un col et d'une cravate. Ce blanc accentuait la rougeur de son visage que Mallory avait attribuée à une forte tension artérielle et à l'abus de l'alcool. L'indignation faisait flamboyer ses yeux d'un bleu clair.

« Vous exagérez vraiment un peu, capitaine Mallory ! s'écria-t-il. Je ne suis pas le commissionnaire de service. J'ai eu une journée rudement fatigante...

— Réservez-en la description pour votre biographie, dit Mallory sèchement, et regardez le type qui est là dans le coin.

— Bon Dieu ! s'écria Briggs. Nicolai !

— Vous le connaissez. C'était une constatation, pas une question.

— Bien sûr que je le connais. Tout le monde connaît Nicolai. Notre blanchisseur.

— Nous l'avons surpris en train d'écouter à la porte.

— Nicolai ? Je ne le crois pas. Il ne parle pas un mot d'anglais.

— Peut-être, mais il le comprend suffisamment bien. Je n'ai ni l'envie ni le temps de discuter toute la nuit. Voulez-vous, s'il vous plaît, mettre cet homme en état d'arrestation et le garder en cellule sans communication avec personne pendant au moins toute la semaine prochaine. C'est d'une importance cruciale. Qu'il soit un espion ou simplement trop curieux, il en sait beaucoup trop. Après cela, faites-en ce que vous voudrez. Je vous conseille de l'expulser de Castelrosso.

— Vous me conseillez ! Qui diable êtes-vous pour me donner des conseils ou des ordres, capitaine Mallory ?

— Je vous le demande alors comme une faveur, dit Mallory d'un ton las. Je ne peux vous l'expliquer, mais c'est terriblement important. Des centaines de vies...

— Des centaines de vies ! ironisa Briggs. Des histoires mélodramatiques sans queue ni tête. Je vous suggère de les réserver pour votre biographie de cape et d'épée.

— Je suppose que je pourrais aller voir votre colonel, mais je suis las de discuter. Vous ferez exactement ce que je vous dis, sinon je vais au P. C. de la Marine et je téléphone par radio au Caire. Si je le fais, je vous garantis que vous serez dans le premier bateau en route pour l'Angleterre... et sur le pont des simples soldats. » »

Aussi brusquement qu'il s'était enflammé de colère, le visage de Briggs se détendit et s'affaissa. Vaincu, il dit :

« C'est bon, c'est bon. Pas besoin de ces stupides menaces... Si vous y attachez une telle importance... Matthews, appelez la garde. »

Le torpilleur plongeait du nez et se relevait alternativement avec une régularité monotone en avançant à travers la longue houle d'ouest-nord-ouest. Pour la centième fois de la nuit, Mallory regarda sa montre.

« Nous sommes en retard, capitaine ? » demanda Stevens.

Mallory inclina la tête.

« Nous aurions dû nous embarquer sur ce navire aussitôt

descendus du Sunderland... Il y a eu une panne.

— Ennui de moteur, je parie, grommela Brown.

— Oui, c'est exact, dit Mallory. Comment le saviez-vous ?

— C'est toujours pareil avec ces satanés moteurs de vedettes lance-torpilles. Aussi capricieux qu'une étoile de cinéma. »

Le silence régna un certain temps dans la minuscule cabine obscure, un silence qu'interrompait par moments le cliquetis d'un verre, la Marine étant fidèle à sa traditionnelle hospitalité.

« Si nous sommes en retard, pourquoi le commandant n'augmente-t-il pas de vitesse ? demanda Miller. On m'a dit que ces bateaux-là peuvent faire de quarante à cinquante nœuds.

— Vous avez déjà l'air assez vert, dit Stevens sans tact ni pitié. On voit que vous n'avez jamais navigué dans un rafiot de cette espèce par gros temps. »

Au bout d'un silence, Miller dit :

« Je sais que ça ne me regarde pas, mon capitaine, mais auriez-vous exécuté la menace que vous avez faite au capitaine Briggs ? »

Mallory eut un bon rire.

« Cela ne vous regarde pas, en effet, caporal. Eh bien non, je ne l'aurais pas exécutée parce que je ne le pouvais pas. Je ne suis pas investi d'une autorité suffisante, et puis, je ne savais même pas s'il y avait un radio-téléphone à Castelrosso.

— Vous savez, je m'en doutais un peu. Et s'il avait relevé votre défi, qu'auriez-vous fait, patron ?

— J'aurais abattu Nicolai, dit Mallory calmement. Si le colonel ne m'avait pas soutenu, je n'aurais pas eu d'autre choix.

— Je crois vraiment que vous l'auriez fait. Pour la première fois, je commence à penser que nous avons une chance de réussir... Mais je regrette que vous n'ayez pas fait son affaire à ce salaud et aussi à ce vieux Briggs. Son expression ne m'a pas plu du tout ; il avait envie de vous tuer. Vous l'avez blessé dans son orgueil, patron, et pour un faux brave comme lui, il n'y a que ça qui compte. »

Mallory ne répondit pas. Il dormait, son verre vide tombé de ses doigts. Pas même le bruit infernal des gros moteurs, donnant toute leur puissance en pénétrant dans les eaux calmes du détroit de Rhodes, ne le tira de l'abîme de son profond sommeil.

III

LUNDI

7 h – 17 h

« Vous m'embarrassez terriblement, mon cher... »

D'un air chagrin, l'officier frappa de son chasse-mouches à manche d'ivoire son pantalon immaculé et désigna dédaigneusement du bout de son soulier luisant le vieux caïque à deux mâts amarré à l'estacade de bois, plus vieille et plus délabrée encore, sur laquelle ils se tenaient.

« J'en ai positivement honte. Je vous assure que les clients de Rutledge et Compagnie sont habitués à ce qu'il y a de mieux. »

Mallory réprima un sourire. Le major Rutledge, du régiment de l'East Kent, à l'accent spécifique d'Eton et de Sandhurst, à la moustache en brosse à dents égalisée au millimètre, et dont l'uniforme kaki d'une éblouissante perfection de coupe ne pouvait provenir que d'un tailleur de Savile Row, était si magnifiquement déplacé au milieu de la sauvage beauté de cette crique rocheuse, aux falaises boisées que sa présence y semblait inévitable. Car son assurance détachée, sa majestueuse insouciance, donnaient l'impression que c'était plutôt le paysage qui était déplacé.

« Elle a en effet l'air d'avoir connu des jours meilleurs, convint Mallory. Néanmoins, c'est exactement ce qu'il nous faut.

— Je ne le comprends pas ; vraiment, je n'arrive pas à le comprendre. J'ai procuré de tout à des gens au cours des huit ou neuf derniers mois – des caïques, des vedettes, des yachts, des bateaux de pêche – mais personne ne m'a jamais demandé le plus vieux, le plus délabré rafiot sur lequel je puisse mettre la main. Ce n'a pas été facile pour moi, d'ailleurs, dit-il avec une expression attristée. Les types savent que je ne m'occupe pas généralement de ce genre d'articles.

— Quels types ? demanda Mallory avec curiosité.

— Oh ! ceux des îles, vous savez, dit Rutledge en faisant un geste vague vers le nord et l'ouest.

— Mais ces îles-là sont occupées par l'ennemi.

— Celle-ci aussi. Il est bien obligé d'avoir son P. C quelque part », expliqua patiemment Rutledge.

Puis, son visage s'éclairant soudain :

« Dites donc, mon vieux, je sais exactement ce qui vous conviendrait. Le Caire a insisté pour que je vous trouve un bateau qui échappe à l'observation et à l'investigation. Que diriez-vous d'une vedette rapide allemande, en parfait état. En Angleterre, je pourrais la vendre dix mille livres. Vous pourriez l'avoir d'ici trente-six heures. Un de mes copains, à Bodrum...

— Bodrum ? dit Mallory, mais c'est en Turquie, n'est-ce pas ?

— Eh bien, oui, je crois qu'en effet c'est en Turquie. Il faut bien se fournir quelque part.

— Merci quand même, dit Mallory, mais ce vieux caïque est exactement ce dont nous avons besoin, et, de toute façon, nous ne pouvons pas attendre.

— Que ce soit sous votre propre responsabilité alors, dit Rutledge en s'avouant vaincu. Je ferai porter votre bagage à bord par deux de mes hommes.

— Je préfère que nous le fassions nous-mêmes... C'est une cargaison très spéciale.

— Vous avez raison. On me surnomme Rutledge-pas-de-question. Vous partez bientôt ?

— Dans une demi-heure, répondit Mallory après un coup d'œil sur sa montre.

— Des œufs au bacon et du café dans dix minutes ?

— Merci beaucoup, dit Mallory en souriant d'une oreille à l'autre. C'est une proposition que nous serons très heureux d'accepter. »

Il marcha lentement jusqu'au bout de l'embarcadère, respirant avec délices l'air parfumé d'une aube égéenne. La salure piquante de la mer, le doux parfum du chèvrefeuille, l'odeur plus délicate et plus forte de la menthe, formaient un mélange enivrant, indéfinissable, inoubliable. De chaque côté de la crique, les pentes escarpées, couvertes de la verdure éclatante des pins, des noyers et du houx, montaient jusqu'aux pâturages d'où la brise apportait le tintement lointain, mélodieux, des clochettes des chèvres, musique nostalgique, symbole de la paix désœuvrée que la mer Égée ne connaissait plus.

Inconsciemment, Mallory secoua la tête et hâta le pas jusqu'à l'extrémité du môle où étaient demeurés ses compagnons. Comme toujours, Miller était étendu tout de son long, son chapeau rabattu contre les rayons dorés du soleil levant.

« Désolé de vous déranger, mais nous partons dans une demi-heure ; déjeuner dans dix minutes. Embarquons notre matériel à bord.

Peut-être aimeriez-vous jeter un regard sur le moteur, Brown ? »

Brown se releva et regarda sans enthousiasme le caïque à la peinture écaillée.

« Vous avez raison, mon capitaine, mais si le moteur va de pair avec cette misérable épave... »

Il hocha la tête avec un pessimisme prophétique et sauta lestement de la jetée.

Mallory et Andrea le suivirent et tendirent les bras vers l'équipement que leur passèrent les deux autres. Ils arrimèrent d'abord un sac plein de vieux vêtements, puis la nourriture, une marmite-express et du combustible, de lourdes bottes, des pics, des marteaux, des haches et des rouleaux de cordes à l'âme de fil métallique pour l'ascension, puis, plus prudemment, l'appareil de radio à la fois récepteur et transmetteur, et la dynamo munie de sa manivelle à l'ancienne mode. Ensuite, ce furent les armes automatiques : deux Schmeisser, deux Bren, un Mauser et un Colt ; ensuite une caisse contenant un assemblage hétéroclite mais soigneusement choisi de torches électriques, de miroirs, deux séries de papiers d'identité, et, chose incroyable, des bouteilles de vin de la Moselle.

Enfin, avec des précautions exagérées, ils rangèrent à l'avant deux coffres en bois, l'un vert, de taille moyenne, cerclé de cuivre, l'autre petit et noir. Le premier renfermait du trinitrotoluène, de l'amatol et quelques bâtonnets de dynamite avec des grenades, des amorces en fulmi-coton et des tuyaux en toile ; dans un coin du coffre, il y avait un sac de poudre d'émeri, un autre de verre pilé et une jarre de potasse, ces trois derniers articles ayant été inclus pour le cas où Miller trouverait l'occasion d'exercer ses remarquables talents de saboteur. Le coffre noir ne contenait que des détonateurs électriques et à percussion et des fulminates tellement instables que leur poudre, mise à l'air, pouvait exploser au simple contact d'une plume tombant dessus.

On avait casé le tout quand la tête de Casey Brown apparut au panneau de la machine. Il examina lentement le mât principal qui s'élevait au-dessus de lui et se tourna lentement vers l'avant pour regarder le mât de misaine. Le visage volontairement dénué d'expression, il demanda à Mallory :

« Avons-nous des voiles pour ces mâts, capitaine ?

— Je le suppose. Pourquoi ?

— Parce que Dieu sait que nous en aurons besoin. Vous m'avez dit de regarder la chambre des machines. Ce n'est pas une chambre des

machines. C'est un infect dépôt de ferraille. Et le bout de ferraille le plus rouillé est attaché à l'arbre moteur. Et que croyez-vous que ce soit ? Un vieux Kelvin à deux cylindres construit à peu près devant ma propre porte il y a environ trente ans. »

Brown agita la tête avec le désespoir que seul peut éprouver un mécanicien de la Clyde à la vue du mauvais usage fait d'une machine bien aimée.

« Et il y a des années qu'il tombe en morceaux, reprit-il, le plancher est jonché de bouts de métal et de pièces détachées. J'ai vu près de la Gallowgate des tas de ferraille qui sont des palais en comparaison de ceci.

— Le major Rutledge a affirmé qu'il naviguait hier encore, dit doucement Mallory. Maintenant, venez déjeuner. Rappelez-moi que nous devons ramasser quelques lourdes pierres en revenant, voulez-vous ?

— Des pierres ! s'écria Miller horrifié. À bord de ce truc-là ? ».

Mallory inclina la tête en souriant.

« Mais ce satané bateau est déjà en train de couler ! protesta Miller. Pourquoi faire des pierres ?

— Attendez et vous le verrez. »

Trois heures plus tard, Miller le vit. Le caïque avançait régulièrement vers le nord sur une mer d'huile, sans vent, à moins d'un mille au large de la côte de Turquie, quand Miller acheva tristement de rouler son uniforme bleu en une boule serrée et le jeta avec regret par-dessus bord. Alourdi par une grosse pierre, il disparut en une seconde et Miller se contempla dans le miroir accroché à la paroi de l'abri de navigation. À part une large ceinture violette et un gilet brodé aux couleurs miséricordieusement passées, il était entièrement vêtu de noir. Des bottes lacées noires, un pantalon bouffant noir, une chemise et une veste noires ; ses cheveux blonds eux-mêmes avaient été teints en noir. Il frissonna et se détourna de la glace.

« Grâce à Dieu, les gens de chez nous ne me voient pas comme ça ! » dit-il.

Puis, ayant regardé les autres, habillés de la même manière à quelques menues variantes près, il ajouta :

« Eh bien, peut-être que je ne suis pas si mal que ça, après tout... Mais pour quelle raison ce changement de costume, patron ?

— On m'a dit que vous aviez été derrière les lignes allemandes,

une fois déguisé en paysan et une fois en ouvrier. Maintenant vous savez ce que porte le Navaronais bien habillé.

— Mais je voulais dire notre double changement : celui de l'avion et celui ci.

— On nous a vus à Alexandrie en kaki de l'armée de terre et en blanc de la Marine ; à Castelrosso, nous portions le « battledress » bleu. Il y avait presque certainement des espions à Alexandrie, à Castelrosso ou dans l'île du major Rutledge. Nous ne pouvions courir de risques. Il fallait dépister les curieux. »

Miller inclina la tête et regarda le sac posé par terre d'un air intrigué. Il en tira l'un des longs vêtements blancs qui avaient attiré son regard et demanda avec une lourde ironie :

« Sans doute est-ce pour les porter en traversant les cimetières locaux, déguisés en fantômes ?

— Camouflage, dit brièvement Mallory. Il y a d'assez hautes montagnes à Navarone ; nous avons donc besoin de pouvoir passer inaperçus dans la neige. »

Ébahi, Miller ne dit rien, alla s'étendre sur le pont et ferma les yeux.

« Voilà un homme qui profite pleinement du soleil avant d'affronter les déserts de l'Arctique, dit Mallory à Andrea. Ce n'est pas une mauvaise idée. Vous devriez peut-être dormir aussi. Je vais prendre le quart pendant deux heures. »

Le caïque continua durant cinq heures d'avancer parallèlement à la côte turque, légèrement au nord-ouest et rarement à plus de deux milles au large. Détendu et au chaud sous les rayons du doux soleil de novembre, Mallory était assis dans l'angle de l'étrave et ne cessait de scruter le ciel et l'horizon.

Au milieu du navire, Andrea et Miller dormaient. Casey Brown résistait à toutes les tentatives faites pour l'arracher de la chambre des machines. Très rarement, il montait sur le pont respirer une bouffée d'air frais, mais il s'y montrait de moins en moins souvent, absorbé de plus en plus par le vieux moteur Kelvin, en réglant le graissage, ajustant constamment l'arrivée d'air : mécanicien jusqu'au bout des doigts, ce moteur le rendait malheureux ; et puis, il était somnolent et avait mal à la tête ; l'étroit panneau ne donnait presque aucune aération.

Seul dans l'abri de navigation – situation exceptionnelle dans un aussi petit caïque – l'enseigne Stevens regardait la côte turque glisser lentement devant ses yeux. De même que ceux de Mallory, ses regards

bougeaient incessamment mais pas d'une façon aussi systématique. Ils allaient de la côte à la carte ; de la carte aux îles qu'on voyait par bâbord avant, îles dont la position et le rapport qu'elles avaient entre elles changeaient continuellement, îles trompeuses qui se soulevaient graduellement de la mer en se dessinant plus nettement à travers la brume bleue de la réfraction ! Des îles, ils passaient au vieux compas à l'alcool qui oscillait imperceptiblement sur une suspension à la cardan rouillée, et du compas, ils revenaient à la côte. Par moments, il levait la tête vers le ciel ou parcourait l'horizon d'un rapide coup d'œil. Mais il y avait une chose que ses yeux évitaient tout le temps. Le miroir ébréché, piqueté de chiures de mouches, avait été remplacé dans l'abri de navigation, mais il ne parvenait pas à se forcer de le regarder.

Ses avant-bras lui faisaient mal. Il avait été relevé deux fois à la barre, mais ils lui faisaient toujours abominablement mal : ses maigres mains hâlées serraient la barre craquelée au point que ses articulations étaient couleur d'ivoire. Consciemment, il essayait de diminuer la tension qui pelotonnait ses muscles, mais, comme douées d'une volonté indépendante, ses mains resserraient chaque fois leur étreinte. Il avait aussi dans sa bouche desséchée un goût âcre et salé, et il avait beau avaler sa salive ou boire au cruchon tiède posé à côté de lui, la sécheresse et le goût demeuraient les mêmes. Il ne pouvait pas plus les exorciser que la boule qui lui tordait les entrailles juste au-dessus du plexus solaire, ou l'étrange tremblement impossible à maîtriser qui saisissait sa jambe droite de temps en temps.

L'enseigne Stevens avait peur. Il n'avait jamais encore pris part à une action de ce genre. Mais ce n'était pas cela. Il avait eu peur toute sa vie, aussi loin que remontaient ses souvenirs ; dès l'école préparatoire, lorsque son père, Sir Cedric Stevens, le plus célèbre explorateur et alpiniste de son époque, l'avait jeté dans la piscine de leur propriété en disant que c'était le seul moyen d'apprendre à nager. Il se rappelait comment, terrorisé et désespéré, il avait regagné le bord du bassin, le nez et la bouche pleins d'eau, l'estomac contracté par cette indicible douleur qui devait lui devenir si familière ; il revoyait son père et ses deux frères aînés, costauds et gais comme Sir Cedric lui-même, essuyer leurs larmes de rire et le repousser dans l'eau.

Pendant toute sa vie de collégien, son père et ses frères l'avaient rendu affreusement malheureux. Vigoureux hommes de plein air, fervents de l'athlétisme et de la santé physique, ils ne comprenaient pas que l'on pût ne pas prendre plaisir à plonger du haut d'un plongeoir de cinq mètres, à sauter à cheval une haute barrière, à escalader des rochers à pic, ou à naviguer à la voile dans une tempête. Tout cela, ils l'avaient obligé à le faire, et ils n'auraient pas pu

comprendre à quel point il en était arrivé à redouter ces sports violents, car ils n'étaient ni cruels ni même dépourvus de bonté, mais simplement stupides. À sa peur physique s'ajoutait la crainte de ne pas réussir à accomplir ces exercices et d'être tourné en ridicule. D'un naturel sensible, il redoutait la moquerie plus que tout au monde, et cette crainte s'étendit finalement à tout ce qui risquait de provoquer le ridicule, puis elle devint la crainte de la peur elle-même. Ce fut le désir de vaincre cette double peur qui, entre dix-sept et vingt ans, lui inspira de se consacrer à l'alpinisme ; il était parvenu à y acquérir une réputation qui lui valut d'être traité avec respect par son père et ses frères. Il ne subissait plus leurs sarcasmes, mais sa peur subsistait ; elle avait même empiré quoiqu'il eût, jusqu'à présent, réussi à la dissimuler. Il s'y efforçait en ce moment. Il avait peur de ne pas se montrer à la hauteur des circonstances ; il avait peur d'avoir peur, et surtout il redoutait de laisser voir sa peur...

L'incroyable bleu de la mer Égée, la silhouette vaporeuse des montagnes d'Anatolie se détachant sur l'azur du ciel ; l'émouvante fusion des bleus, des violets et des indigos des îles saturées de soleil qui défilaient paresseusement, presque par le travers, maintenant ; les ondulations irisées de l'eau que commençait à soulever la douce brise parfumée du sud-est ; le paisible aspect du pont, le rassurant teuf teuf du vieux moteur Kelvin... tout cela était imprégné de paix, de chaleur, de contentement, de langueur, et il semblait impossible qu'on puisse avoir peur, tant le monde et la guerre paraissaient lointains cet après-midi.

Néanmoins, la guerre n'était peut-être pas si éloignée... Elle se rappelait constamment à votre mémoire. Deux fois, un hydravion allemand Arado avait curieusement tournoyé au-dessus de leurs têtes, et un Savoia et un Fiat qui volaient de compagnie étaient descendus jeter un regard sur eux, puis avaient repris de la hauteur, apparemment satisfaits ; c'étaient des avions italiens ayant probablement leur base à Rhodes et que pilotaient presque certainement des Allemands depuis que leurs anciens alliés avaient été faits prisonniers après la reddition du gouvernement italien.

Le matin, ils avaient passé à un demi-mille d'un grand caïque arborant le drapeau allemand, tout hérissé de mitrailleuses et avec un canon à l'avant ; et, au début de l'après-midi, une vedette rapide allemande avait passé en rugissant si près de leur caïque qu'il avait été violemment secoué dans son sillage. Pourtant rien n'avait été tenté pour les molester ou les retenir : ni les Britanniques ni les Allemands n'hésitaient à violer la neutralité des eaux territoriales turques ; mais, par suite d'un tacite « gentleman's agreement », les hostilités entre les navires et les avions qui y passaient étaient presque inconnues.

Comme les représentants de nations en guerre dans une capitale neutre, leur comportement allait d'une politesse impeccable et froide à une ignorance très marquée de leur existence réciproque.

Ces piquûres d'épingle inoffensives n'étaient pas seules à vous rappeler qu'on n'était nullement en paix : lentement, les petites aiguilles de leurs montres tournaient, et chaque battement les rapprochait davantage du grand mur de roche qu'il leur fallait escalader dans à peine huit heures ; il était à présent presque droit devant eux et à moins de cinquante milles de distance ; on pouvait voir les cimes déchiquetées de Navarone au-dessus de l'horizon miroitant, élevant leurs pointes sombres sur le ciel teinté de saphir, désolées et étrangement menaçantes.

À deux heures et demie de l'après-midi, le moteur s'arrêta, sans avertissement, sans toux, crachotements ni pulsations manquées préalables. Un moment, le teuf-teuf régulier, rassurant ; et l'instant d'après, un silence soudain, complètement inattendu, oppressant.

Mallory fut le premier qui atteignit le panneau de la machine.

« Qu'est-ce qui se passe, Brown ? demanda-t-il d'une voix angoissée, le moteur est détraqué ? »

— Pas tout à fait, répondit Brown, penché sur le moteur. Je viens de l'arrêter. »

Il se redressa, se hissa à travers le panneau, s'assit sur le pont les jambes ballantes et, très pâle sous son hâle, se mit à aspirer l'air frais par grosses bouffées.

« Vous avez l'air d'avoir éprouvé la plus forte peur de votre vie, dit Mallory.

— Ce n'est pas ça, répliqua Brown, Depuis deux à trois heures, j'ai été lentement empoisonné dans ce sale trou. Je ne m'en rends compte que maintenant. »

Il passa une main sur son front et gémit :

« J'ai l'impression que mon crâne va éclater. Le protoxyde d'azote n'est pas bon pour la santé.

— Fuite à l'échappement ?

— Oui ; mais c'est plus qu'une fuite, à présent. Vous voyez le tuyau vertical qui supporte la grosse boule de fer au-dessus du moteur ? le réfrigérant ? Ce tuyau est aussi mince que du papier, il doit fuir depuis des heures au-dessus de la bride inférieure. Un grand trou a été percé il y a une minute ; il s'en est échappé des étincelles, de la fumée et des flammes longues de douze centimètres. Il m'a fallu

arrêter immédiatement ce satané machin. »

Mallory hocha lentement la tête avec compréhension.

« Pouvez-vous le réparer ? demanda-t-il.

— Absolument impossible, mon capitaine. Il faudrait une brasure. Mais il y a une pièce de rechange parmi la ferraille. Horriblement rouillée et à peu près aussi délabrée que celle qui y est... Je vais essayer, mon capitaine.

— Je lui donnerai un coup d'épaule, proposa Miller.

— Merci, caporal. Combien de temps pensez-vous qu'il faille, Brown ?

— Dieu seul le sait. Deux heures ; peut-être quatre. La plupart des écrous et des boulons sont coincés par la rouille ; il faudra les couper ou les scier... et tâcher d'en trouver d'autres. »

Mallory ne dit rien. Il s'éloigna d'un pas lourd et tomba sur Stevens qui avait quitté l'abri de navigation et se penchait sur le coffre aux voiles. Il interrogea Mallory du regard.

« Oui, sortez-les et hissez-les. Brown dit qu'il lui faudra peut-être quatre heures. Andrea et moi ferons de notre mieux pour vous aider. »

Deux heures plus tard, le moteur ne marchant toujours pas, ils avaient quitté les eaux territoriales et se dirigeaient vers une grande île située à environ huit milles à l'ouest-nord-ouest. Le vent était chaud maintenant ; à l'est le ciel s'était obscurci, et un orage se préparait ; avec un grand foc et une voile à bourcet, les deux seules voiles qu'ils eussent trouvées, ils ne pouvaient avancer vers l'est ; Mallory avait par conséquent décidé de gagner l'île, les chances d'y être observés étant bien moindres qu'en pleine mer. Anxieusement, il regardait tantôt sa montre, tantôt la sécurité fuyante de la côte turque. Tout à coup, il se raidit et scruta l'est avec attention.

« Andrea ! Voyez-vous...

— Je le vois, mon capitaine. À trois milles. Un caïque qui vient droit sur nous.

— Oui, droit sur nous ; dites-le à Miller et à Brown ; qu'ils montent ici. »

Dès qu'ils furent tous rassemblés, Mallory dit :

« Nous allons être arrêtés et fouillés. Si je ne me trompe, c'est le grand caïque qui nous a dépassés ce matin. Dieu seul sait comment, mais ils ont été tuyautés et vont être diablement soupçonneux. Ils ne nous inspecteront pas avec des gants, les mains dans leurs poches, et

ils seront armés jusqu'aux dents. Il ne s'agira pas de demi-mesures. Ou bien ils sombreront ou bien ce sera nous ; nous ne pouvons pas survivre à une inspection étant donné le matériel que nous avons à bord... et ajouta-t-il doucement, nous ne flanquerons pas ce matériel-là à la mer. »

Rapidement, il expliqua son plan ; penché à la fenêtre de l'abri de navigation, Stevens sentit sa vieille douleur lui nouer l'estomac et son sang refluer au cœur ; il se félicita de ce que la paroi de l'abri cachât la partie inférieure de son corps : sa jambe était reprise de ce tremblement familier. Sa voix elle-même était mal assurée.

« Mais, mon capitaine...

— Qu'est-ce qu'il y a, Stevens ? demanda Mallory qui, malgré sa hâte, remarqua la pâleur du visage crispé du jeune homme.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! C'est du massacre, c'est... c'est de l'assassinat !

— Taisez-vous, le gosse ! grommela Miller.

— Ça suffit, caporal ! » fit sèchement Mallory.

Puis, regardant Stevens d'un œil froid :

« Lieutenant, la direction d'une guerre victorieuse vise à placer l'ennemi dans une position désavantageuse et à ne pas égaliser les chances. Nous tuons l'ennemi, sinon, il nous tue. Nous le coulons ou c'est nous qui sombrons... Et, avec nous, les douze cents hommes de Khéros. C'est aussi simple que ça, lieutenant ; ce n'est même pas une question de conscience. »

Pendant plusieurs secondes, Stevens regarda Mallory en silence ; à cet instant, il le haïssait tellement qu'il aurait pu le tuer. Soudain, il se rendit compte qu'il le haïssait seulement à cause de l'irréfutable logique de ce qu'il disait. Mallory, idole de tout jeune alpiniste anglais d'avant-guerre, Mallory dont les exploits fantastiques avaient fourni les gros titres des journaux du monde entier en 1938 et 1939 ; Mallory qui, sans la plus atroce malchance, aurait surpris Rommel dans son quartier général du désert ; Mallory qui avait refusé sa promotion à trois reprises, afin de rester avec ses bien-aimés Crétois qui lui vouaient une adoration idolâtre !

Confusément, ces pensées lui traversèrent l'esprit ; il leva les yeux sur le maigre visage bronzé, la bouche sensible, finement ciselée, les épais sourcils noirs formant une barre droite au-dessus des yeux bruns, cernés, capables d'être si froids ou si compatissants, et soudain, il eut honte.

« Je vous demande pardon, mon capitaine, dit-il... Je ne vous

décevrai pas.

— Je n'ai jamais supposé que vous le feriez », dit Mallory en lui souriant.

Puis, s'adressant à Miller et Brown :

« Préparez ce qu'il faut, sans vous presser, et cachez-le. Ils doivent nous observer à la jumelle. »

Il fit demi-tour et se rendit à l'avant. Andrea l'y suivit.

« Vous avez été très dur envers le jeune homme, dit-il.

— Je le sais, répondit Mallory. J'y étais obligé.

— C'est vrai, dit lentement Andrea... Croyez-vous qu'ils se serviront de leur gros canon pour nous arrêter ?

— Peut-être ; ils ne reviennent pas vers nous à moins d'être assez sûrs que nous mijotons quelque chose de louche. Il est temps de prendre nos positions. Rappelez-vous qu'il faut attendre mon signal. Vous n'aurez aucun mal à l'entendre. »

La vague crémeuse de l'étrave se réduisit à un léger clapotis ; le vrombissement du puissant diesel fit place à un murmure tandis que le navire allemand élogeait le caïque à deux mètres à peine de distance. De la caisse à poissons sur laquelle il était assis en train de coudre un bouton à la vieille veste placée entre ses jambes, Mallory put voir six hommes en uniforme de la Marine allemande ; l'un accroupi derrière une Spandau montée sur son trépied juste à l'arrière du canon ; trois autres groupés au milieu du pont, chacun muni d'un fusil mitrailleur ; le commandant, un jeune enseigne de vaisseau au visage dur et froid portant la Croix de fer sur sa tunique, regardait par la porte ouverte de l'abri de navigation, et enfin, une tête curieuse émergeait du panneau des machines. De l'endroit où il se tenait, Mallory ne pouvait voir l'arrière du bateau : le gonflement intermittent de la voile le lui cachait ; mais du fait que la Spandau ne couvrait que la moitié de leur caïque, il concluait qu'il devait y avoir un autre mitrailleur sur cet arrière.

Le jeune enseigne de vaisseau – authentique produit de la « Hitler Jugend », songea Mallory – se pencha hors de l'abri de navigation, et mettant sa main en cornet devant sa bouche, cria :

« Amenez vos voiles ! »

Mallory se figea en une immobilité si brusque que son aiguille s'enfonça dans la paume de sa main, mais il ne s'en aperçut pas : l'homme avait parlé en anglais ! Stevens était si jeune, si peu expérimenté, qu'il tomberait sûrement dans le piège, pensa Mallory.

Mais Stevens n'y tomba pas. Il ouvrit la porte, arrondit sa main autour de son oreille et leva les yeux vers le ciel, bouche bée, d'un air idiot. Il imitait si parfaitement celui qui ne comprend pas que c'en était presque la caricature. Mallory avait envie de l'embrasser. Les cheveux de Stevens teints en noirs comme ceux de Miller, il figurait à merveille, dans ses sombres vêtements élimés, le pêcheur insulaire lent et soupçonneux.

« Hein ? hurla-t-il.

— Amenez vos voiles ! Nous montons à votre bord ! » cria l'Allemand, toujours en anglais.

Stevens le regarda stupidement et se tourna vers Andrea et Mallory dont les visages exprimaient une incompréhension aussi convaincante que la sienne. Il haussa les épaules avec désespoir et cria :

« Je ne comprends pas l'allemand. Ne savez vous pas parler ma langue ? »

Le grec parfait de Stevens était celui de l'Attique et non celui des îles, mais Mallory était sûr que l'Allemand n'en connaissait pas la différence. En effet, il ne la remarqua pas, secoua la tête d'exaspération et cria en un grec hésitant :

« Arrêtez immédiatement votre bateau ; nous allons monter à son bord.

— Arrêter mon bateau ! » s'exclama Stevens avec une indignation si naturelle, suivie d'un flot de jurons furieux, que l'Allemand en fut un instant déconcerté. « Pourquoi arrêterais-je mon bateau pour vous, espèce de... ?

— Vous avez dix secondes, interrompit l'enseigne qui avait recouvré son sang-froid. Ensuite, nous tirerons. »

Stevens fit un geste indiquant qu'il céda et s'adressant à Mallory et Andrea :

« Nos vainqueurs ont parlé, dit-il tristement. Amenez les voiles. »

Rapidement, ils larguèrent les drisses au pied des mâts. Mallory tira sur le foc, le recueillit entre ses bras et s'accroupit d'un air maussade près de la caisse à poissons, conscient d'être observé par une douzaine d'yeux hostiles. La voile couvrant ses genoux, la vieille veste et ses avant-bras reposant sur ses cuisses, il pencha la tête et laissa pendre ses mains entre ses genoux, présentant l'image même de l'accablement. La voile à bourcet, alourdie par la vergue, tomba brusquement ; Andrea marcha dessus, fit quelques pas indécis vers l'arrière, puis s'arrêta, ses grandes mains vides pendant le long de ses flancs.

Les pulsations du diesel se firent soudain plus fortes et le grand caïque allemand accosta l'autre en le frottant. Rapidement mais en évitant soigneusement la ligne de tir des Spandaus – il y en avait une nettement visible maintenant, sur l'arrière – les trois hommes armés de fusils mitrailleurs Schmeisser sautèrent à bord. L'un d'eux courut immédiatement à l'avant, et, au niveau du mât principal, se retourna doucement de manière à couvrir de son arme tout l'équipage, sauf Mallory qu'il confiait au mitrailleur de la Spandau avant. Mallory admira avec détachement la précision, le mouvement d'horlogerie impeccablement réglé de la manœuvre devenue une vieille routine.

Il leva la tête et regarda autour de lui en simulant la lente indifférence paysanne. Casey Brown, accroupi sur le pont à la hauteur des machines, travaillait au silencieux. Dusty Miller, de deux pas plus près de l'avant, les sourcils froncés d'application, coupait laborieusement un morceau d'une boîte de fer blanc, probablement pour aider à la réparation du moteur. Il tenait les cisailles de la main gauche alors que Mallory le savait droitier ; ni Stevens ni Andrea n'avaient bougé. Toujours à côté du mât principal, l'Allemand ne cillait pas. Les deux autres se dirigeaient lentement vers l'arrière ; ils venaient de passer devant Andrea ; leur attitude détendue était celle d'hommes se sachant si bien maîtres de la situation que la seule idée d'un accroc leur paraît ridicule.

Soigneusement, froidement, précisément, à bout portant et à travers les plis de la veste et de la voile, Mallory atteignit en plein cœur le porteur de la mitrailleuse Spandau ; il retourna la Bren qui crépitait encore et vit l'homme proche du mât s'effondrer et mourir, la moitié de la poitrine arrachée par les balles de la mitrailleuse. Mais avant que le mort eût touché le pont, quatre choses se produisirent simultanément. Casey Brown avait eu, depuis plus d'une minute, la main sur le revolver de Miller dissimulé sous le silencieux ; maintenant, il appuya quatre fois sur la détente, car il ne voulait pas rater son coup : le mitrailleur de l'arrière se pencha sur son trépied, ses doigts sans vie serrés sur le pontet. Miller sertit la fusée à temps de trois secondes avec les cisailles, lança la boîte de fer-blanc dans les machines de l'ennemi ; Stevens flanqua la grenade armée dans l'abri de navigation adverse, et Andrea, ses grands bras s'étendant avec toute la rapidité et la précision de cobras qui mordent, empoigna les têtes des deux mitrailleurs Schmeisser et les cogna l'une contre l'autre avec une force mortelle.

L'instant d'après, les cinq hommes étaient précipités sur le pont et le caïque allemand explosait en un rugissement de flammes, de fumée et de débris ; graduellement le bruit s'apaisa sur la mer et l'on n'entendit plus que le bégaiement plaintif de la Spandau qui se vidait

inutilement vers le ciel ; puis, la bande se coinça et la mer Égée fut aussi calme, aussi silencieuse qu'elle l'avait jamais été.

Lentement, péniblement, étourdi par le choc physique et l'assourdissante proximité des explosions jumelles, Mallory se releva en vacillant. Sa première réaction fut la surprise, presque l'incrédulité : la force de percussion d'une grenade et de deux cubes de trinitrotoluène attachés ensemble dépassait de beaucoup ce qu'il avait escompté, même à aussi faible distance.

Le navire allemand coulait et il coulait vite. La bombe fabriquée par Miller avait dû arracher le fond du compartiment des machines. Au milieu du bateau, l'incendie faisait rage, et un instant, Mallory craignit des colonnes de fumée noire attirant les avions ennemis. Mais un instant seulement : les poutres et les planches, sèches et de bois résineux, brûlaient furieusement, presque sans aucune fumée ; en quelques secondes, le navire aurait disparu. Ses yeux errèrent jusqu'au squelette de l'abri de navigation, et il eut le souffle coupé en voyant l'enseigne empalé sur la barre brisée, décapité, caricature horrible et mutilée de ce qui avait été un être humain. Inconsciemment, il enregistra le bruit de vomissements violents et convulsifs émanant de l'abri de navigation et il comprit que Stevens avait dû voir lui aussi cet objet épouvantable.

Des profondeurs du caïque sombrant s'éleva la rumeur de la rupture des soutes à mazout : une fumée noire et grasse mêlée de flammes surgit du compartiment des machines ; miraculeusement, le bateau reprit son équilibre, puis l'eau envahit le pont, noya les flammes, et il s'engouffra verticalement dans la mer au milieu d'une écume tumultueuse et de bulles huileuses. Tranquille et paisible, la mer Égée ne portait plus d'autre trace du caïque que quelques planches carbonisées et un casque renversé qui flottaient nonchalamment sur sa surface miroitante.

Avec effort, Mallory se détourna de ce spectacle pour regarder son propre navire et ses propres hommes. Brown et Miller, debout, fixaient comme fascinés l'endroit où le caïque avait disparu ; Stevens se tenait à la porte de l'abri de navigation. Il n'avait pas été blessé ; pourtant son visage était couleur de cendre ; pendant l'action, il s'était dépassé lui-même mais la vue de l'enseigne mort l'avait douloureusement frappé. Andrea, saignant d'une coupure à la joue, contemplait les deux mitrailleurs étendus à ses pieds. Son visage était dénué d'expression. Mallory le regarda pendant un long moment.

« Morts ? demanda-t-il doucement.

— Oui, dit Andrea d'une voix basse, je les ai cognés trop fort. »

Mallory s'éloigna en se disant que de tous les hommes qu'il connaissait, Andrea avait le plus de raisons de haïr et de tuer ses ennemis. Et il le faisait avec une compétence impitoyable, effrayante de perfection. Mais il tuait rarement sans regret, sans se le reprocher amèrement, car il ne se croyait pas le droit de priver ses semblables de la vie et il aimait son prochain par-dessus tout. Homme simple et bon, tueur au cœur sensible, il était perpétuellement tourmenté par sa conscience. Mais au-delà et au-dessus de ses remords, il puisait dans sa simplicité foncière une clairvoyante sagesse et une grande franchise de pensée. Andrea ne tuait ni par vengeance, ni par haine, ni par nationalisme, ni en vertu d'aucun des autres « ismes » dont les ambitieux, les imbéciles et les gredins se servent pour attirer sur le champ de bataille et justifier le massacre de millions d'hommes trop jeunes et trop ignorants pour comprendre l'affreuse inutilité de la guerre. Andrea tuait simplement afin que des hommes meilleurs puissent vivre.

« Quelqu'un d'autre de blessé ? demanda Mallory d'un ton délibérément joyeux. Personne ? Bravo ! Remettons-nous en route le plus vite possible. Plus tôt nous nous éloignerons d'ici, mieux cela vaudra pour nous. Presque quatre heures ; c'est le moment de nous mettre en communication avec Le Caire. Quittez quelques minutes votre dépôt de ferraille, chef, et voyez si vous pouvez l'obtenir. »

Il regarda le ciel, maintenant d'un violet livide et menaçant et ajouta :

« Il se peut que les pronostics de la Météo méritent d'être écoutés. »

Les nuages sombres qui recouvraient à présent la moitié du ciel troublèrent la réceptivité ; pas assez toutefois pour les empêcher d'entendre une information qui les laissa silencieux et pensifs. La radio leur apprit que l'attaque allemande de Khéros avait été avancée d'un jour : elle aurait lieu vendredi à l'aube au lieu de samedi ; il ne leur restait qu'un peu plus de trois jours.

« Dites que nous avons entendu le message « X moins un », ordonna calmement Mallory.

La voix impersonnelle du speaker annonça ensuite plusieurs orages et de fortes pluies pour la soirée ; une visibilité encore médiocre ; un abaissement de la température au cours des vingt-quatre heures suivantes ; des vents d'est à sud-est de force huit, faiblissant le lendemain matin de bonne heure.

« Quel pétrin ! se dit Mallory. Plus que trois jours, un moteur hors d'usage et une tempête carabinée en perspective ! » Il se raccrocha un

moment à l'espoir que la mauvaise opinion du commandant aviateur Torrance était justifiée, mais il dut se rendre à l'évidence en voyant s'accumuler presque juste au-dessus d'eux d'effrayants nuages noirs.

« Ça paraît vouloir barder », fit derrière lui une voix nasale.

Son ton était étrangement rassurant, de même que le regard ferme des yeux d'un bleu délavé entourés d'une toile d'araignée de fines rides.

« Oui, je crois, dit Mallory.

— Qu'est-ce que cela signifie cette histoire de « force huit » ?

— C'est une mesure du vent, répondit Mallory. Dans un bateau de la taille de celui-ci et si vous êtes las de la vie, vous ne pouvez pas vaincre un vent de force huit.

— J'aurais dû m'en douter, dit Miller. Moi qui avais juré qu'on ne me ferait plus jamais me risquer sur cette satanée mer ! Elle n'a pas l'air trop tentante, celle-là, ajouta-t-il en désignant du pouce une île distante de moins de trois milles.

— Pas d'ici, dit Mallory. Mais la carte y indique une crique avec un repli qui doit briser le vent et la houle.

— Habitée ?

— Probablement.

— Des Allemands ?

— Probablement. »

Miller secoua la tête avec désespoir et descendit aider Brown. Quarante minutes plus tard, dans la demi-obscurité du soir et sous une pluie torrentielle qui tombait tout droit en jets glacés, le caïque jeta l'ancre entre les murs verts d'une forêt humide, ruisselante et d'une indifférence hostile.

IV

LUNDI SOIR

17 h – 23 h 30

« Malin ! dit Mallory avec aigreur. Rudement malin ! Viens dans mon salon, dit l'araignée à la mouche ! »

Il jura d'exaspération et de dégoût, écarta la toile cirée qui couvrait le panneau avant, et regarda, à travers le rideau de pluie, le cap rocheux qui se recourbait dans la baie et les isolait de la mer. On voyait sans difficulté à présent, la pluie ne tombait plus qu'à petites gouttes, et des traînées de nuages gris et blancs, déchiquetés par le vent qui se levait, avaient déjà poursuivi jusqu'au plus lointain horizon les noirs cumulo-nimbus. À l'ouest, dans une bande de ciel clair, le soleil, d'un rouge éclatant, se couchait. Il n'était pas visible dans l'ombre de la crique, mais sa présence se laissait deviner au reflet doré de la pluie qui tombait au-dessus de leurs têtes.

Les mêmes rayons éclairaient la vieille tour de guet dressée à l'extrémité de la falaise, trois cents mètres au-dessus de la rivière. Ils satinaient son marbre de Paros et en teintaient le grain fin d'un rose délicat ; ils étincelaient sur l'acier des mitrailleuses Spandau pointant leurs méchantes gueules hors des encoches des massives murailles ; ils illuminaient la croix gammée du pavillon qui flottait au-dessus du parapet. Solide malgré sa décrépitude, d'une position imprenable, imposante, la tour dominait entièrement les deux accès par eau : celui de la mer et celui de l'étroit et sinueux détroit situé entre le caïque amarré et le pied de la falaise.

Lentement, presque à regret, Mallory rabaissa la toile cirée. Son visage était sévère tandis qu'il se tournait, vers Andrea et Stevens, ombres vagues dans l'obscurité crépusculaire de la cabine.

« Malin ! répéta-t-il. Un pur génie, ce Mallory ! C'est probablement la seule crique gardée par les Allemands dans un rayon de cent milles et parmi une centaine d'îles ! Et il a fallu que je la choisisse ! Jetons un autre coup d'œil sur la carte, voulez-vous, Stevens ? »

Stevens la lui passa et regarda Mallory l'étudier à la faible lumière qui filtrait sous la toile cirée. Tout en tirant de fortes bouffées d'une cigarette, il sentait de nouveau la peur l'envahir. Il porta les yeux sur la forme volumineuse d'Andrea et lui en voulut illogiquement d'avoir repéré l'emplacement quelques minutes auparavant. Ils ont sûrement des canons là-haut, pensa t-il ; autrement, ils ne pourraient contrôler la baie. Il serra violemment sa cuisse, juste au-dessus du genou, mais il

tremblait trop pour parvenir à s'en empêcher et il bénit l'obscurité de la minuscule cabine. Pourtant, ce fut d'une voix suffisamment tranquille qu'il dit :

« Vous perdez votre temps, mon capitaine, en regardant cette carte et en vous reprochant ce mouillage. C'est le seul possible à des heures de navigation d'ici. Avec ce vent, nous ne pouvions aller nulle part ailleurs.

— Précisément, dit Mallory en repliant la carte. Il n'y avait aucun autre endroit où nous aurions pu mouiller ; ni nous ni n'importe qui. Ce doit être un endroit très recherché en cas de tempête, et les Allemands ont dû s'en apercevoir depuis très, très longtemps. C'est pourquoi j'aurais dû savoir qu'ils avaient presque certainement un poste ici. Mais pleurer sur du lait renversé... Chef ! fit-il en élevant la voix.

— Présent ! répondit Brown des profondeurs du compartiment des machines.

— Comment cela va t-il ?

— Pas trop mal, capitaine. Je remonte maintenant.

— Combien de temps y mettrez-vous ? Une heure ?

— Oui, je l'achèverai facilement en une heure. »

Mallory regarda de nouveau au-dehors, puis se retourna vers Andrea et Stevens.

« Nous repartirons dans une heure, dit-il. L'obscurité sera suffisante pour nous offrir un peu de protection contre nos amis de là-haut, mais il fera juste assez clair encore pour nous permettre de sortir de ce maudit tire-bouchon de détroit.

— Croyez-vous qu'ils essaieront de nous arrêter ? » demanda Stevens d'un ton légèrement trop détaché.

Il était presque sûr que Mallory le remarquerait.

« Il n'est guère vraisemblable qu'ils s'aligneront sur les rives pour nous acclamer, dit sèchement Mallory. Combien pensez-vous qu'ils ont d'hommes, là-haut, Andrea ?

— J'en ai vu deux. Ils en ont peut-être trois ou quatre, répondit Andrea. Les Allemands ne gaspillent pas leurs hommes dans ces petits postes.

— Je pense que vous avez raison. Ils doivent être pour la plupart en garnison dans le village, à environ dix kilomètres d'ici d'après la carte, et en direction de l'ouest. Il n'est pas probable... »

Il s'interrompit brusquement, figé en une attention rigide. L'appel fut renouvelé, plus fort cette fois, et plus impératif. Se maudissant de la négligence avec laquelle il avait omis de poster une sentinelle – négligence qui, en Crète, lui aurait coûté la vie – Mallory écarta la toile cirée et monta lentement sur le pont. Il ne portait pas d'arme, mais, dans la main gauche, une bouteille à demi vide de vin de la Moselle que, conformément au plan élaboré avant de quitter Alexandrie, il avait prise dans le coffre au pied de l'échelle.

Titubant d'une manière convaincante, se cramponnant, à temps à un étai pour ne pas tomber, il regarda avec insolence la silhouette qui se voyait sur la rive à moins de dix mètres de distance. Une sentinelle n'avait pas été nécessaire, se dit Mallory, car le soldat portait sa carabine en bandoulière. Avant de condescendre à lui parler, il but au goulot et avala son vin sans se presser.

Il vit la colère empourprer le visage maigre et hâlé du jeune Allemand et l'ignora. Lentement, d'un geste qui sous-entendait le mépris, il passa la manche effrangée de sa veste noire sur ses lèvres, inspecta plus lentement encore le soldat de haut en bas avant de demander :

« Eh bien, que diable voulez-vous ? »

Un instant, il crut être allé trop loin en voyant les doigts de l'homme blanchir en se serrant sur la crosse de la carabine. Il savait qu'il ne courait pas de danger : tout bruit avait cessé dans le compartiment des machines et la main de Miller n'était jamais loin de son revolver silencieux. Mais il ne voulait pas de bagarre. Pas en ce moment. Pas tant qu'il y aurait deux mitrailleurs avec leurs Spandaus dans cette tour de guet.

Avec un effort presque visible, le jeune soldat se maîtrisa. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour voir l'hésitation et le trouble s'infiltrer en lui. C'était la réaction que Mallory avait espérée. Les Grecs – même les Grecs à moitié ivres – ne parlaient pas à leurs suzerains sur un ton pareil, à moins d'avoir une puissante raison de le faire.

« Quel est ce bateau et où allez vous ? » demanda l'Allemand en un grec hésitant mais passable.

Mallory but une gorgée de plus à la régálade, tint la bouteille à bout de bras et la contempla avec une respectueuse satisfaction.

« Une chose que vous ne savez pas faire, vous autres Allemands, c'est un bon vin, dit-il à très haute voix. Je parie que vous n'avez pas su vous procurer de ça, hein ? La saleté qu'ils fabriquent sur le continent est tellement pleine de résine qu'elle n'est bonne qu'à

allumer le feu. Évidemment, si vous saviez à qui vous adresser dans les îles, vous pourriez en obtenir de l'ouzo. Mais nous sommes quelques-uns à pouvoir fournir de l'ouzo et les meilleurs vins de la Moselle. »

Le soldat fit une grimace de dégoût. Comme presque tous les combattants, il méprisait les Quisling, même s'ils étaient de son côté ; en Grèce, ils étaient très rares.

« Je vous ai posé une question, dit-il froidement. Quel est votre bateau et où allez-vous ? »

— Le caïque *Aigion*, répondit Mallory avec hauteur, qui se rend sur l'est à Samos, Par ordre, ajouta t-il d'un ton significatif.

— L'ordre de qui ? demanda le soldat, impressionné malgré lui.

— Herr commandant à Vathy. Le général Græbel. Vous en avez déjà entendu parler ? »

Mallory savait que la réputation de Græbel comme commandant de parachutistes et sa discipline de fer étaient connues bien au-delà de ces îles.

Même dans le demi-jour, Mallory vit pâlir le jeune Allemand. Mais il était obstiné.

« Vous avez des papiers ? » demanda-t-il.

Mallory soupira, tourna la tête et beugla :

« Andrea ! »

— Qu'est-ce que tu veux ? »

Andrea qui avait entendu chaque mot de ce dialogue, apparut au bord du panneau, une bouteille de vin débouchée dans l'une de ses énormes mains.

« Ne vois-tu pas que je suis occupé ? » demanda-t-il en bougonnant.

Puis s'arrêtant à la vue de l'Allemand, il fronça les sourcils avec irritation.

« Et ce coco-là, qu'est-ce qu'il veut ? »

— Nos permis de navigation et l'ordre du général Græbel. »

Andrea disparut en grommelant, une corde fut jetée sur la rive, l'arrière du caïque s'en approcha et les papiers furent passés à l'Allemand. Il en fut parfaitement satisfait, les replia et les rendit en murmurant un mot de remerciement. Ce n'était qu'un gosse, pas plus de dix-neuf ans ; son visage franc différait totalement de ceux des S. S.

fanatiques de la division blindée. Mallory aurait détesté être obligé de tuer ce garçon-là. Mais il lui fallait obtenir le plus de renseignements possible. Il fit comprendre à Stevens d'avoir à lui monter la caisse presque vide de vin de la Moselle... « Jensen, songea-t il, avait littéralement pensé à tout. » Désignant d'un geste nonchalant la tour du guet, il demanda :

« Combien êtes-vous là-haut ? »

Immédiatement soupçonneux et hostile, le jeune Allemand dit :

« Pourquoi voulez-vous le savoir ? »

— Nous reviendrons de Samos dans deux ou trois jours et nous avons une autre caisse de vin de la Moselle. Le général Græbel traite bien ses... envoyés spéciaux. On doit avoir soif là-haut, au soleil. Une bouteille pour chacun ne vous ferait pas de mal. Combien vous en faut-il ? »

Rassuré par la mention de leur retour, tenté par l'offre de cette boisson délectable et redoutant la réaction de ses camarades s'il la refusait, le soldat refoula ses scrupules et ses soupçons et dit à contrecœur :

« Nous ne sommes que trois.

— Eh bien, en voilà trois ! » dit Mallory gaiement, et fier de faire étalage de son allemand, il leva sa propre bouteille en s'écriant : « *Prosit* : » et : « *Auf Wiedersehen* : » (À votre santé, et Au revoir !)

Le soldat hésita un instant, un peu honteux, puis fit demi-tour et s'éloigna le long de la rivière en serrant ses bouteilles de vin contre sa poitrine.

« Donc, ils ne sont que trois, dit Mallory ; cela devrait faciliter les choses...

— Bravo, mon capitaine ! s'écria Stevens. Joliment bien joué !

— Joliment bien joué ! dit à son tour Miller. Je n'en ai pas compris un traître mot, mais ça vaut un Oscar, patron !

— Merci, murmura Mallory. je crains cependant que vos félicitations ne soient prématurées... Regardez. »

Le jeune soldat s'était arrêté à environ deux cents mètres, sur la rive, et, après un sursaut de surprise, il s'était enfoncé parmi les arbres. Pendant un moment un autre soldat, surgi de la forêt, lui parla avec des gestes agités en direction du caïque, puis il disparurent tous les deux.

« Nous voici revenus à notre point de départ, dit Mallory. Cela

paraîtrait louche si nous ignorions tout à fait cet incident, mais beaucoup plus louche encore si nous avions l'air d'y prêter trop d'attention. Ne donnons pas l'impression de tenir une conférence. »

Miller redescendit dans le compartiment des machines avec Brown, et Stevens regagna la petite cabine de l'avant. Mallory et Andrea restèrent sur le pont, des bouteilles à la main. La pluie avait cessé, mais le vent forçait imperceptiblement et commençait à courber les cimes des plus grands pins. Pour le moment, leur comédie les protégeait presque complètement. Mallory se força à ne pas tenir compte de ce qu'en pensaient les Allemands. Il fallait prendre le large... si les Spandaus le permettaient... et voilà tout.

« Que s'est-il passé, selon vous, capitaine ? demanda Stevens.

— C'est assez évident, dit Mallory. Ils ont été tuyautés ; ne me demandez pas comment. C'est la seconde fois, et leurs soupçons vont être considérablement renforcés du fait de l'absence de nouvelles du caïque envoyé pour se renseigner sur nous. Il portait une antenne de T. S. F., vous vous en souvenez ? Ils doivent être en contact par radio avec leur P. C ; par radio ou par téléphone, et ils sont tous consternés.

— Alors, ils vont peut-être envoyer une petite armée s'occuper de nous, dit Miller d'un ton lugubre.

— Non, dit Mallory dont le cerveau fonctionnait rapidement et qui se sentait étrangement sûr de lui-même. Leur P. C. est à dix kilomètres d'ici à vol d'oiseau, peut-être dix-huit à travers des montagnes difficiles et des pistes forestières... et dans la nuit noire. Ils n'y songeraient pas.

— Nous devons donc nous attendre à ce que les Spandaus se mettent à tirer d'une minute à l'autre ? demanda Stevens de nouveau, avec un détachement exagéré.

— Non, dit Mallory. Quels que soient leurs soupçons, leur conviction que nous sommes le grand méchant loup, quand le gosse leur dira que nous avons des ordres signés du général Græbel en personne, ils ne s'y risqueront pas de leur propre initiative. Le commandant de ce petit poste va envoyer un message en code à Samos et, jusqu'à ce que la réponse lui parvienne, il se mordra les ongles jusqu'au coude. Je. crois que nous disposons au moins d'une demi-heure.

— Rester là et rédiger nos testaments ne nous avancera guère, dit Miller. Il faut faire quelque chose.

— Soyez sans inquiétude, caporal, dit Mallory. Nous allons nous livrer à une gentille petite beuverie, nous allons festoyer gaiement sur

ce pont. »

Leur troisième chanson s'égrena dans l'air du soir Mallory doutait qu'on pût l'entendre de la tour de guet, le vent étant contraire, mais leurs piétinements rythmiques et leur façon de brandir des bouteilles ne pouvaient manquer d'être perçus par les Allemands à moins qu'ils fussent aveugles et sourds et devaient suffire à prouver leur joyeuse ébriété. Une telle attitude n'était certainement pas celle d'espions ennemis, surtout d'espions ennemis qui se savent suspectés et qui n'ont pas de temps à perdre. Les guetteurs de la tour devaient être au comble de la confusion et de l'incertitude.

Mallory regarda les trois hommes assis auprès de lui : Miller, Stevens et Brown. Andrea, lui, était accroupi dans l'abri de navigation, un sac de grenades et un revolver à sa portée.

« Maintenant, c'est l'occasion de *votre* Oscar, dit Mallory à Miller en criant ; il s'agit de faire semblant de nous battre. »

Ils mimèrent avec force vociférations un combat d'ivrognes. Un coup de bouteille violent envoya Mallory par dessus bord avec un hurlement de douleur. Pendant la demi-minute suivante – le temps nécessaire pour qu'Andrea nage sous l'eau jusqu'au prochain coude de la crique – ce fut un charivari à tout casser ; Miller s'était emparé d'une gaffe et essayait de frapper la tête de Mallory ; les autres l'en empêchèrent ; après une lutte acharnée, ils l'immobilisèrent et tirèrent de l'eau Mallory ruisselant. Une minute plus tard, conformément à l'usage immémorial des ivrognes, les deux combattants s'étaient serré la main et buvaient de compagnie.

« Très réussi, dit Mallory. Un Oscar pour le caporal Miller.

— Ça ne me plaît pas du tout, patron, dit Miller d'un ton malheureux. Vous auriez dû me laisser aller avec Andrea. Ils sont trois contre un là-haut, et ils attendaient tout prêts. Le diable m'emporte, patron, vous nous dites tout le temps combien cette mission est importante !

— C'est la raison pour laquelle je ne vous ai pas envoyé avec lui et qu'aucun de nous ne l'a accompagné. Nous ne ferions que le gêner. Vous ne connaissez pas Andrea, Dusty. »

C'était la première fois que Mallory l'appelait ainsi et cette familiarité toucha Miller.

« Aucun de vous ne le connaît, ce grand gros type toujours en train de rire et de plaisanter. Mais moi je le connais, reprit Mallory. En ce moment, il marche à pas feutrés à travers la forêt comme un chat, le chat le plus grand et le plus dangereux que vous verrez jamais. À

moins qu'ils n'offrent aucune résistance – Andrea ne tue jamais sans nécessité –, en l'envoyant là-haut, j'exécute ces trois pauvres bougres aussi sûrement que s'ils étaient dans le fauteuil électrique et que j'appuyais sur le bouton.

— Il y a longtemps que vous le connaissez, patron ? demanda Miller, profondément impressionné.

— Oui. Andrea a fait la guerre d'Albanie dans l'armée régulière. Il terrorisait les Italiens : ses patrouilles contre la division Iulia, les Loups de Toscane, ont contribué plus que tout autre facteur, à détruire le moral italien. J'ai entendu raconter à ce sujet – pas par Andrea – des histoires absolument incroyables. Et elles sont toutes vraies. Je n'ai fait sa connaissance que plus tard, quand nous essayions de tenir le défilé menant en Serbie. J'étais alors sous-lieutenant de liaison à la brigade Anzac ; Andrea était lieutenant-colonel à la 19^e division motorisée grecque.

— Il était quoi ? » demanda Miller stupéfait.

Stevens et Brown étaient eux aussi incrédules.

« Vous m'avez entendu. Lieutenant colonel. Ça vous le fait voir sous un jour assez différent, n'est-ce pas ? »

Ils inclinèrent la tête sans rien dire. Graduellement, cette surprenante idée leur expliqua l'assurance, l'infailible certitude des réactions d'Andrea, rapides comme l'éclair, et surtout la confiance que Mallory avait en lui, le respect qu'il manifestait pour son opinion chaque fois qu'il le consultait, ce qui était fréquent. Sans étonnement maintenant, Miller se rappela qu'il n'avait jamais entendu Mallory donner un ordre formel à Andrea.

« Après la Serbie, continua Mallory, Andrea apprit que Trikkala, une petite ville où habitaient sa femme et ses trois filles, avait été démolie par les Stukas et les Heinkels. Il y parvint ; rien ne subsistait de sa maison ; pas même des ruines, et la seule personne qu'il trouva en vie fut son beau-frère George, qui a combattu avec nous en Crète et qui y est toujours. Par George, Andrea fut informé des atrocités bulgares en Thrace et en Macédoine, où vivaient ses parents. Alors, ils se sont vêtus d'uniformes allemands – vous pouvez imaginer comment ils se les sont procurés – ils ont réquisitionné un camion militaire allemand et sont allés à Protosami. Ils y sont arrivés le soir d'un infâme massacre. George m'a raconté comment Andrea, en uniforme allemand, riait en regardant neuf ou dix soldats bulgares attacher des couples et les jeter dans la rivière. Le premier couple qui y fut lancé se composait de son père et de sa belle-mère, morts tous les deux.

— Mon Dieu ! est-ce possible ! dit Miller.

— Vous ne savez rien, dit Mallory avec impatience. En Macédoine, des centaines de Grecs sont morts de cette façon... Mais généralement, encore vivants quand ils étaient jetés à l'eau. Avant de savoir comment les Grecs haïssent les Bulgares, vous ignorez ce qu'est la haine... Andrea partagea avec les soldats quelques bouteilles de vin et découvrit qu'ils avaient, au début de l'après-midi, tué ses parents qui avaient eu la sottise de résister. Après la tombée de la nuit, il suivit les soldats jusqu'au vieux hangar en tôle ondulée où ils étaient cantonnés. Ils avaient mis une sentinelle devant la porte. Andrea avait pour seule arme un couteau. Il rompit le cou de la sentinelle, entra, ferma la porte à clé et brisa là lampe à pétrole. George ne sait pas ce qui se passa, sauf qu'Andrea devint fou furieux. Il ressortit au bout de deux minutes, son uniforme trempé de sang de la tête aux pieds. Quand ils partirent, dit George, aucun son, pas même un gémissement, n'émana du hangar. »

Mallory s'arrêta, alluma une nouvelle cigarette et s'adressant à Miller tandis que Stevens, frissonnant, serrait plus étroitement sa veste autour de ses épaules :

« Vous comprenez maintenant pourquoi je vous ai dit que nous n'aurions fait que gêner Andrea en raccompagnant là-haut ?

— Oui, oui, dit Miller. Je n'avais aucune idée... Il ne les a quand même pas tués *tous*, patron ?

— Si, tous, répondit Mallory. Après cela, il a constitué sa propre bande qui a rendu infernale la vie des avant-postes bulgares en Thrace. À un certain moment, une division presque entière le poursuivait à travers les monts Rhodope. Finalement, il fut trahi et capturé, et lui, George et quatre autres furent embarqués pour Stavros d'où ils devaient être transférés à Salonique pour leur procès. Ils maîtrisèrent leurs gardiens, et Andrea mena le navire en Turquie ; les Turcs tentèrent de l'interner ; ils auraient aussi bien pu essayer d'interner un tremblement de terre. Il arriva finalement en Palestine et voulut rejoindre le commando grec qu'on formait dans le Moyen-Orient surtout avec d'anciens combattants de la campagne d'Albanie tels que lui. Il fut arrêté comme déserteur, continua Mallory avec un rire sans joie ; plus tard, on le libéra, mais il n'y avait pas de place pour lui dans la nouvelle armée grecque. Cependant, le service de Jensen avait entendu parler de lui et savait qu'il était fait pour la guerre subversive... Et c'est ainsi que nous sommes allés en Crète ensemble. »

Cinq minutes passèrent, peut-être dix, sans que personne rompît le silence. De temps à autre, pour le cas où ils seraient observés, ils faisaient le geste de boire, mais le jour baissait, et du haut de la tour

de guet, ils ne pouvaient être que des ombres indistinctes. Le caïque commençait à osciller sous l'effet des vagues qui agitaient la mer de l'autre côté de la falaise. Les gigantesques pins, noirs à présent comme des cyprès, s'incurvaient en une sombre voûte à une hauteur invraisemblable et le vent gémissait un lugubre requiem à travers leurs cimes. C'était une nuit menaçante, grosse de l'indéfinissable pressentiment qui éveille les peurs, les vagues souvenirs d'il y a un million d'années, les plus anciennes superstitions de l'humanité ; une nuit qui dépouille l'homme du mince vernis de la civilisation et le fait trembler d'un frisson mortel.

Soudain, l'appel joyeux lancé par Andrea de la rive les tira de leur hypnose et ils furent debout en un instant. Son rire résonna, et les bois eux-mêmes semblèrent reculer, vaincus. Sans attendre que l'arrière ait été rapproché du rivage, il sauta dans l'eau, atteignit le caïque en une demi-douzaine de brasses et se hissa facilement à bord.

Souriant d'une oreille à l'autre, il se secoua comme un grand chien mouillé et tendit la main vers une bouteille de vin.

« Inutile de demander comment les choses ont marché ? interrogea Mallory en souriant.

— Tout à fait inutile. C'était par trop facile. Il ne s'agissait que de gamins et ils ne m'ont même pas vu. »

Il but une gorgée au goulot et continua triomphalement :

« Je n'ai eu qu'à leur donner une ou deux petites tapes ; ils regardaient par-dessus le parapet quand je suis arrivé. Je leur ai fait lever les mains, je leur ai pris leurs fusils et je les ai enfermés dans une cave. Ensuite, j'ai faussé leurs Spandaus... rien qu'un petit peu. »

« Maintenant, c'est la fin, se dit tristement Mallory ; la fin de nos efforts, de nos espoirs, de nos craintes, de nos amours et de nos joies à tous. La fin de tout pour nous et pour les douze cents gars de Khéros. » Et, tandis qu'il essuyait l'écume salée que le vent avait arrachée aux crêtes des vagues et déposée sur ses lèvres, tandis qu'il scrutait de ses yeux rougis les ténèbres où se déchaînait la tempête, un désespoir presque intolérable l'emplit d'amertume. Tout était perdu, tout disparaîtrait excepté les canons de Navarone. Ils étaient indestructibles. Maudits soient-ils, maudits, maudits !

Le caïque se mourait, craquait de partout, littéralement battu jusqu'à la mort, martelé constamment par la mer et le vent, secoué au point de se disjoindre. À mainte et mainte reprise, la poupe plongeait dans le chaudron bouillonnant, l'avant se dressant follement en l'air,

sortant de l'eau de plusieurs pieds ; puis, la chute verticale, l'effroyable choc quand les larges membrures de l'avant s'écrasaient au creux de la lame suivante, collision explosive qui infligeait aux vieilles poutres et planches une fatigue intolérable et les fendait peu à peu.

La situation avait déjà été assez inquiétante lorsque, juste à la tombée de la nuit, ils étaient sortis de la crique pour mettre le cap au nord, en direction de Navarone. Il avait été extrêmement difficile de diriger le vieux caïque ; car les vagues le heurtaient par la hanche tribord, lui imprimant des embardées de 50°, les coutures du moins restaient alors intactes. Maintenant, une demi-douzaine de planches avaient commencé à se détacher de l'étrave, l'eau montait par le presse-étoupe de sortie d'arbre plus vite que ne pouvait y remédier la vieille pompe à main ; les lames, tronquées par le vent, n'étaient plus régulières et les assaillaient tantôt d'un côté tantôt de l'autre ; le vent qui avait redoublé de violence sautait constamment entre le sud-ouest et le sud-est. À ce moment précis, il venait du sud et poussait l'ingouvernable bateau avec une force aveugle vers les falaises de Navarone dont la masse invisible s'élevait, devant eux, quelque part dans les ténèbres.

Mallory se redressa un instant, essaya de se soulager de la douleur aiguë qui le pinçait au creux des reins. Depuis plus de deux heures, il soulevait et déversait les milliers de seaux que Dusty Miller remplissait indéfiniment dans la cale. Dieu seul savait comment se sentait Miller. Sa tâche était, si possible, encore plus pénible, et il souffrait du mal de mer presque continuellement depuis des heures. Il avait une mine affreuse, celle de la mort elle-même, et la volonté de poursuivre un pareil effort dans cet état dépassait les limites de l'entendement. « Mon Dieu, s'émerveilla Mallory, ce qu'il est résistant, ce Yank ! »

Haletant, il jeta un regard vers l'arrière pour voir comment allaient les autres. Il ne pouvait naturellement pas apercevoir Casey Brown qui, dans l'étroit compartiment des machines, avait lui aussi constamment le mal de mer et souffrait en outre d'un aveuglant mal de tête causé par les vapeurs que laissait filtrer le tuyau d'échappement improvisé ; néanmoins, penché sur le moteur, il n'avait pas une seule fois quitté son poste depuis leur sortie de la crique et il avait soigné le vieux Kelvin fatigué avec l'affectueuse attention et l'exquise habileté d'un homme né d'une longue et fière lignée de mécaniciens. Ce moteur n'avait qu'à cesser de fonctionner une seconde pour que le désastre soit aussi violent qu'immédiat. Leur possibilité de gouverner, leurs vies dépendaient entièrement de la poussée ininterrompue de cette hélice, de la pulsation laborieuse de ces deux cylindres rouillés. C'était le cœur du navire ; s'il s'arrêtait de battre, le

caïque mourrait et s'effondrerait dans l'abîme qui l'attendait entre les vagues.

À l'avant du compartiment des machines, les jambes écartées, arc-bouté contre le montant d'angle de ce qui restait de la carcasse de la timonerie, Andrea travaillait incessamment à la pompe, sans jamais lever la tête, ignorant les folles embardées du caïque, ignorant le vent cinglant et l'embrun glacé qui engourdissait ses bras nus et moulaient sa chemise trempée sur ses massives épaules. Infatigablement, son bras se soulevait et s'abaissait avec la régularité d'un piston. Il manœuvrait la pompe depuis trois heures et avait l'air capable de continuer éternellement. Mallory qui lui avait cédé la pompe, complètement épuisé après moins de vingt minutes de ce torturant labeur, se demanda si l'endurance de cet homme avait des bornes.

Stevens aussi l'étonnait. Depuis quatre heures, à présent, il luttait contre une barre qui bondissait entre ses doigts, comme douée d'une vie propre et de la volonté de s'arracher à des mains épuisées. Il avait accompli un travail magnifique, songea Mallory, il avait gouverné d'une façon admirable ce maladroît esquif. L'embrun lui fouettait la figure et, à travers les larmes qui l'aveuglaient, Mallory ne distinguait que vaguement les lèvres serrées du jeune homme, ses yeux cernés par l'insomnie et de petites taches d'une peau anormalement blanche trouant le masque de sang qui couvrait presque tout son visage. Une gigantesque vague avait défoncé l'abri de navigation et fracassé ses fenêtres avec une force si furieuse et si soudaine que Stevens n'avait pas eu la moindre chance de s'échapper ; l'entaille au-dessus de sa tempe droite était particulièrement profonde : le sang sortait toujours d'un mouvement régulier du bord déchiqueté de sa blessure et s'égouttait dans l'eau qui clapotait sur le plancher.

Le cœur serré, Mallory se retourna et tendit le bras pour remonter un seau d'eau de plus. Il chercha les mots susceptibles de décrire ses hommes, mais son esprit était trop fatigué ; d'ailleurs, il n'existe pas de mots pour qualifier de tels hommes, se dit-il ; rien qui puisse leur rendre justice.

Pourquoi fallait-il que des hommes de cette trempe soient obligés de mourir aussi inutilement ?

Mais peut-être n'est-il pas nécessaire de justifier la mort, même une mort dénuée de gloire, une mort vaine. Ne pouvait-on mourir pour l'abstrait et l'idéal ? Qu'avaient accompli les martyrs morts sur le bûcher ? Si l'on vit bien, qu'importe la façon dont on meurt ? Avec un sentiment de répulsion, il se rappela les propos de Jensen au sujet du commandement supérieur jouant à « Qui sera le roi ». Eh bien, ils étaient au beau milieu de leur partie maintenant, quelques pions de

plus glissaient dans le néant. Peu leur importait : il leur en restait des milliers d'autres avec lesquels jouer.

Pour la première fois, Mallory pensa à lui-même, non en se plaignant de son sort ni en regrettant que tout fût fini, il ne pensa qu'à son rôle de chef de cette expédition, à sa responsabilité dans la situation présente.

« C'est ma faute, se répétait-il, tout est de ma faute ; c'est moi qui les ai amenés ici ; je les ai forcés de venir. »

Il avait beau savoir que s'ils étaient restés dans la crique, les Allemands les auraient exterminés bien avant l'aube, il se reprochait d'avoir contraint ces hommes à affronter la tempête ; il ne pouvait faire autre chose qu'eux, c'est-à-dire attendre la mort. Pourtant, il était le chef et devait trouver le moyen de les sauver, mais il ne le trouvait pas.

Il laissa tomber son seau, se cramponna au mât pour ne pas être emporté par l'énorme vague qui déferlait sur le pont, son écume bouillonnante, phosphorescente, semblable à du vif-argent. Le vieux caïque roulait, tanguait, trébuchait, plongeait mais comme dans le vide, car on ne voyait rien, ni l'endroit où avait disparu la dernière vague ni celui d'où surgirait la suivante. Cette mer invisible, étrangement lointaine, était doublement effrayante dans sa proximité palpable.

Mallory regarda dans la cale et eut vaguement conscience de la tache blanche du visage de Miller qui avait avalé de l'eau de mer et vomissait douloureusement de l'eau salée mêlée de sang. Mallory l'ignora, involontairement, tout occupé à essayer de tirer une conclusion d'une impression fugitive. Il lui semblait désespérément urgent d'y parvenir. Puis une vague encore plus grosse se brisa sur le pont et, tout à coup, il comprit.

Le vent ! Le vent était tombé et diminuait de force à chaque seconde. Tandis qu'il entourait le mât de ses deux bras pour résister à cette seconde vague, il se rappela comment, dans les hautes montagnes de son pays, il s'était tenu au pied d'un précipice tandis que le vent, cherchant la voie de la moindre résistance, avait contourné la paroi à pic de sorte que lui, Mallory, s'était trouvé dans une poche relativement calme. Ce phénomène était assez fréquemment observé par les alpinistes. La signification de ces deux vagues monstrueuses, de ce ressac, lui apparut et le frappa comme d'un coup. Les falaises ! Ils étaient sur les falaises de Navarone !

Avec un rauque cri d'avertissement, indifférent à sa propre sécurité, il se précipita à travers les eaux tumultueuses jusqu'au

panneau des machines.

« En arrière toute ! hurla t-il. Au nom de Dieu ! En arrière toute ! Nous allons droit sur les falaises ! »

En deux enjambées, il gagna l'abri de navigation. Frénétiquement, sa main chercha une fusée éclairante.

« Les falaises, Stevens ! Nous sommes presque dessus ! Andrea... Miller est encore en bas ! »

Il vit Stevens incliner lentement la tête, il vit, devant eux, une ligne phosphorescente, irrégulière mais presque continue, qui blanchissait puis s'éteignait, blanchissait de nouveau, tandis que les vagues frappaient les falaises encore invisibles et en retombaient dans l'obscurité.

Désespérément, il s'efforça de déclencher la fusée. Enfin, brusquement, elle partit, siffla et crachota en une trajectoire presque horizontale. Un instant, Mallory crut qu'elle s'était éteinte et il serra les poings de rageuse impuissance. Puis, elle heurta la paroi rocheuse, tomba sur une saillie à environ quatre mètres au-dessus de l'eau et y resta fumant et brûlant par intermittence sous la pluie et les éclaboussures des vagues.

La lumière était faible mais suffisante. Les falaises n'étaient distantes que de quarante mètres à peine, et leur pierre noire, mouillée, luisait à la lueur capricieuse de la fusée – une fusée qui éclairait un cercle vertical de moins de quatre mètres de rayon et laissait la falaise en dessous de la saillie plongée dans une traîtresse obscurité. Et, droit devant eux, à peut-être quinze mètres de la rive, s'étendait un redoutable récif, aux dents écartées et en pointe d'aiguille, dont les deux extrémités disparaissaient dans les ténèbres.

« Pouvez-vous nous faire passer ? cria-t-il à Stevens.

— Dieu le sait ! J'essaierai ! »

Il ajouta quelque chose au sujet de la vitesse nécessaire pour gouverner, mais Mallory était déjà à mi-chemin de l'abri de navigation. Comme toujours dans une circonstance critique, son esprit fonctionnait avec une rapidité, une clarté et une sûreté anormales que, dans la suite, il ne s'expliquait pas. Chargé de crampons, d'un marteau et d'une corde à l'âme de métal, il était de retour sur le pont en quelques secondes. Complètement immobilisé par la tension de tout son être, il vit le récif juste contre eux par tribord avant, le rocher s'élevant jusqu'à mi-hauteur de l'abri. Il frappa le navire avec une telle violence que Mallory tomba sur les genoux, la roche racla les bordés, puis le caïque roula sur bâbord et passa, tandis que Stevens tournait

frénétiquement le gouvernail en hurlant :

« En arrière toute ! »

Mallory poussa un long soupir de soulagement, inconscient d'être resté un bon moment sans respirer ; promptement, il passa la corde autour de son cou et sous son épaule gauche et fourra les crampons et le marteau dans sa ceinture. Le caïque évoluait fortement, maintenant, sur bâbord, plongeant et tirebouchonnant avec violence et commençant à tomber en travers des vagues, des vagues plus courtes et plus raides que jamais sous la double poussée du vent et du ressac de celles qui s'étaient brisées sur les falaises ; mais le navire subissait encore l'effet de la mer et de sa vitesse acquise, et la distance qui le séparait de la paroi rocheuse diminuait avec une effrayante rapidité. « C'est une chance qu'il me faut courir, ne cessait de se répéter Mallory, une occasion que je dois saisir. » Mais cette petite saillie, lointaine et presque inaccessible, était le dernier raffinement de cruauté du sort, et il savait, au fond de lui-même, que ce n'était pas du tout une chance de réussir mais un simple suicide.

Puis, Andrea ayant jeté au-dehors les défenses qui restaient – vieux pneus de camion – le domina de sa haute stature, lui sourit, et Mallory ne fut plus aussi sûr de l'impossibilité de sa tentative.

« La saillie ? » demanda Andrea en lui posant sur l'épaule sa grande main rassurante.

Mallory inclina la tête, les genoux ployés, les pieds prêts à tout sur le pont glissant et tanguant.

« Sautez pour l'atteindre, puis gardez vos jambes rigides », fit la voix sonore d'Andrea.

Il n'y avait pas de temps à perdre ; le caïque chancelait sur la crête d'une vague, présentant le flanc à la falaise, aussi haut qu'il le ferait jamais, et Mallory savait que c'était le seul instant où ce serait possible. Ses mains oscillèrent en arrière, ses genoux se ployèrent davantage et, en un bond convulsif, il s'élança en l'air, ses doigts s'agrippant à la pierre mouillée de la falaise, puis au rebord de la saillie. Pendant un instant, il y resta suspendu, à bout de bras, incapable de bouger, tressaillant en entendant le mât avant s'écraser contre la roche et se casser en deux ; puis ses doigts lâchèrent le bord de la saillie sans qu'il l'eût voulu, soulevé par en dessous grâce à une gigantesque poussée.

Mais il n'avait pas encore enjambé le rebord : il y était accroché par la boucle de sa ceinture que le poids de son corps faisait remonter maintenant jusqu'à son sternum. Il se garda cependant de se tortiller, de chercher à trouver prise en remuant les mains, tous mouvements

qui l'auraient immanquablement précipité sur le récif. Il était de nouveau tout à fait à l'aise dans son élément, celui du plus grand alpiniste et escaladeur de rochers de son époque.

Lentement, méthodiquement, il tâta la surface de la saillie et découvrit presque immédiatement une fente ; elle était verticale par rapport à la face de la corniche ; il eût mieux valu qu'elle lui soit parallèle et d'une largeur dépassant celle d'une allumette. Mais elle était suffisante pour Mallory. Avec des précautions infinies, il sortit de sa ceinture le marteau et deux crampons, introduisit l'un des crampons dans la fente, y glissa l'autre quelques centimètres plus près, accrocha son poignet gauche autour du premier, tint le second avec les doigts de la même main et prit le marteau dans sa main droite. Quinze secondes plus tard, il se tenait sur la saillie.

Vite et avec sûreté, se maintenant comme un chat en équilibre sur la roche glissante et penchée, il martela un crampon dans la face de la falaise, solidement, en le tournant vers le bas, environ quatre-vingt-dix centimètres au-dessus de la saillie ; il y assujettit l'extrémité de la corde et en lança le restant par-dessus le bord de la corniche. Alors seulement, il se retourna et regarda sous lui.

Moins d'une minute s'était écoulée depuis que le caïque avait heurté la falaise, mais déjà ce n'était plus qu'une épave qui se désintégrait visiblement. Toutes les sept ou huit secondes, une gigantesque lame le soulevait et le flanquait contre la falaise, les gros pneus de camion n'amortissant le choc que d'une fraction minime, et à chaque coup, les bordés se brisaient, les flancs se trouaient et se fendaient, les couples de chêne se fracturaient ; puis, le roulis laissa voir le flanc bâbord où s'engouffrait la mer.

Trois hommes étaient debout auprès de ce qui subsistait de l'abri de navigation. Trois, et soudain Mallory se rendit compte que Casey Brown manquait et que le moteur marchait toujours. Brown maintenait le caïque autant qu'il était humainement possible dans la même position par rapport à la falaise, car il savait que leurs vies dépendaient de Mallory... et de lui-même.

« L'imbécile ! Quel fou ! »

Une nouvelle vague envoya de nouveau le bateau contre la falaise avec une telle violence que le toit de l'abri de navigation s'écrasa sur sa paroi et que Stevens fut projeté contre elle, les bras levés pour se protéger. Un instant, il demeura comme cloué à la muraille, puis il tomba dans la mer, la tête et les membres flasques et sans vie. Il serait mort noyé ou broyé par la prochaine collision du caïque avec la falaise si un énorme bras ne l'avait tiré de l'eau et soulevé à bord une seconde avant le choc suivant du bateau contre le roc.

« Venez, au nom de Dieu ! cria Mallory désespérément. Il sombrera dans une minute ! La corde ! Utilisez la corde ! »

Il vit Andrea prononcer quelques mots rapides, le vit secouer Stevens, le mettre debout, vomissant de l'eau de mer, mais conscient. Andrea lui parlait à l'oreille et lui mit la corde entre les mains. D'en bas, il le poussa ; d'en haut, le long bras de Mallory s'étendit, et Stevens se trouva sur la saillie tournant le dos à la falaise, suspendu au crampon, encore un peu étourdi, mais sauvé.

« Votre tour, maintenant, Miller ! cria Mallory. Dépêchez-vous ! »

Miller le regarda, le visage dilaté par un large sourire, et, au lieu de prendre la corde, il cria :

« Une minute, patron, j'ai oublié ma brosse à dents. »

Il courut à la cabine et revint au bout de quelques secondes, portant la caisse verte qui contenait les explosifs. Avant que Mallory eût compris ce qui arrivait, la caisse de vingt-cinq kilos lui avait été envoyée par les bras infatigables du Grec ; à peine Mallory l'eut-il saisie que le poste de radio, dans son enveloppe imperméable, la rejoignait.

« Laissez ce satané matériel et montez ici vous-mêmes ! » hurla-t-il.

Deux rouleaux de corde atterrirent sur la corniche à côté de lui, puis le premier des sacs de vêtements et de nourriture.

« M'entendez-vous ? rugit-il. Montez vous-mêmes immédiatement C'est un ordre. Le bateau est en train de couler. »

Il coulait, en effet. Il se remplissait rapidement d'eau, et Casey Brown avait abandonné le Kelvin submergé. Mais la cale inondée avait abaissé le centre de gravité du caïque ; il était plus stable, et ses chocs contre la falaise moins violents.

« Je n'entends pas un mot de ce que vous dites, patron. D'ailleurs il ne sombre pas encore ! » cria Miller et il disparut de nouveau dans la cabine.

Au bout de trente secondes, les cinq hommes travaillant avec furie, le reste de l'équipement fut hissé sur la saillie. Quand Brown grimpa à la corde, le pont arrière était noyé ; l'avant était à fleur d'eau lorsque Miller le suivit, et quand Andrea se suspendit enfin à la corde, ses jambes se balancèrent au-dessus d'une mer vide. Le caïque avait entièrement disparu ; pas un débris n'en flottait, pas même une bulle d'air ne marquait l'endroit où il venait d'être englouti.

La corniche ne mesurait même pas un mètre dans sa partie la plus large et elle s'effilait dans les ténèbres aux deux extrémités. Chose

encore pire, à part la petite surface plate où Stevens avait empilé le matériel, elle s'inclinait fortement vers l'extérieur et la roche était glissante sous les pieds. Le dos à la muraille, Andrea et Miller étaient obligés de se tenir sur les talons, les paumes de leurs mains appuyées à la falaise et se serrant contre elle le plus près possible afin de conserver leur équilibre. Mais, en moins d'une minute, Mallory avait enfoncé deux autres crampons à environ cinquante centimètres au-dessus de la saillie, séparés par trois mètres et réunis par une corde, ce qui formait une ligne de sauvetage pour eux tous.

Avec lassitude, Miller s'assit, appuya sa poitrine contre la barrière protectrice de la corde, tira de sa poche un paquet de cigarettes et les offrit à la ronde, oubliant la pluie qui les mouilla en un instant. Il était trempé de la taille aux pieds ; ses genoux avaient été sérieusement meurtris par les heurts contre la paroi rocheuse ; il avait affreusement froid ; le bord coupant de la corniche lui entaillait les mollets ; la corde gênait sa respiration ; il était épuisé par de longues heures de travail et de mal de mer ; ce fut néanmoins avec l'accent d'une parfaite sincérité qu'il dit :

« Mon Dieu ! Est-ce que ce n'est pas merveilleux ! »

V

LUNDI SOIR

1 h – 2 h

Quatre-vingt-dix minutes plus tard, Mallory se faufila dans une cheminée naturelle de la face de la falaise, enfonça un crampon sous ses pieds et essaya de reposer son corps douloureux et épuisé. Deux minutes de repos, se dit-il, seulement deux minutes, pendant qu'Andrea monte : la corde tremblait, et il entendait tout juste à travers le hurlement du vent qui cherchait à l'arracher de la face de la falaise, le grattement métallique des bottes d'Andrea s'efforçant de prendre pied sur la dangereuse saillie située immédiatement sous lui, la saillie qui avait failli le vaincre, l'obstacle qu'il n'avait surmonté qu'au prix de la déchirure de ses mains, de l'épuisement complet de son corps, d'une douleur brûlante aux muscles de l'épaule et d'un essoufflement qui lui faisait avaler l'air avec un bruit de râpe. Délibérément, il se força à ne plus penser à ses souffrances physiques, à son urgent besoin de repos, et il écouta de nouveau le grincement de l'acier contre le roc, plus fort, cette fois, malgré le grand vent... Il faudrait dire à Andrea d'être plus prudent pendant les six derniers mètres de la montée.

« À moi, songea Mallory, personne n'aurait à recommander le silence. » Il eût été incapable de faire le moindre bruit avec ses pieds, même s'il l'avait voulu : meurtris et saignants, ils n'étaient plus recouverts que de chaussettes en lambeaux. Il avait à peine gravi les six premiers mètres quand il s'était aperçu que ses chaussures de montagne privaient ses pieds de toute sensibilité, de la faculté de repérer les minuscules points d'appui indispensables. Il les avait enlevées avec une grande difficulté, les avait attachées par les lacets à sa ceinture et les avait perdues, arrachées par les aspérités de la roche.

L'escalade avait été un cauchemar, un supplice, au milieu du vent, de la pluie et de l'obscurité, un supplice qui avait en quelque sorte masqué le danger mortel de l'ascension, de cette pente verticale inconnue ; il lui avait fallu se soutenir pendant un temps infini du bout de ses doigts et de ses orteils, enfoncer une centaine de crampons, y attacher des cordes et reprendre sa lente avance dans les ténèbres. Il n'avait jamais encore rien tenté de pareil et savait qu'il ne le tenterait plus de sa vie, car c'était une folie. Cette entreprise exigeait toute son habileté, tout son courage, toute sa force ; il avait ignoré qu'il en possédât de telles réserves, que lui-même ou aucun autre homme en eussent d'aussi illimitées. Il ne savait pas non plus à

quelle source il avait puisé le pouvoir de parvenir jusqu'à ce point d'où le sommet n'était plus d'une atteinte difficile. Ce n'était ni la fierté d'être probablement le seul alpiniste de l'Europe méridionale capable de cet exploit, ni même la certitude que la dernière heure des hommes de Khéros approchait ; il se rendait compte qu'au cours des vingt minutes qu'il lui avait fallu pour franchir le surplomb, son esprit avait été vide de toute pensée, de toute émotion et qu'il n'avait grimpé que comme une machine.

Aisément, main sur main, Andrea se hissa au-delà de la convexité de la saillie, les jambes ballantes Festonné de lourds rouleaux de corde, ceinturé de crampons, il présentait l'aspect incongru d'un bandit corse d'opéra-comique. D'un mouvement rapide, il rejoignit Mallory dans la cheminée, essuya son front en sueur, et comme d'habitude, sourit d'une oreille à l'autre.

Mallory lui rendit son sourire tout en songeant que Stevens aurait dû être là au lieu d'Andrea. Mais Stevens avait perdu beaucoup de sang ; en outre, il fallait un alpiniste de premier ordre pour fermer la marche, rouler les cordes et retirer les crampons au fur et à mesure, car l'ascension ne devait pas laisser de traces ; Stevens avait néanmoins été visiblement malheureux de devoir accepter ce rôle. Maintenant, Mallory se félicitait plus que jamais de le lui avoir imposé, car si Stevens était sans contredit un excellent alpiniste, ce dont Mallory avait besoin cette nuit n'était pas un alpiniste, mais une échelle humaine. Bien des fois, pendant cette ascension, il s'était tenu debout sur le dos d'Andrea, sur ses épaules, sur les paumes de ses mains retournées et, à une occasion, sur sa tête, durant au moins dix secondes, alors qu'il portait encore ses bottines ferrées, et jamais Andrea n'avait protesté, trébuché ni cédé d'un centimètre. Cet homme était indestructible, aussi dur et ferme que le rocher. Depuis le crépuscule de cette soirée, Andrea avait travaillé incessamment, accompli un labeur qui aurait tué deux hommes ordinaires ; et même maintenant il ne semblait pas particulièrement fatigué.

Désignant le haut de la cheminée, dont l'ouverture dessinait un vague rectangle sur la pâle clarté du ciel, Mallory, qui haletait encore, se pencha vers l'oreille d'Andrea et dit doucement :

« Six mètres ; ce ne sera pas difficile : il y a, de mon côté, une fissure qui se prolonge probablement jusqu'au sommet. »

Andrea inclina la tête en silence.

« Mieux vaudrait enlever vos chaussures, continua Mallory, et il faudra enfoncer à la main les crampons dont nous aurons besoin.

— Même par une nuit pareille, noire comme un four, sur une telle

falaise, avec ce vent, cette pluie et ce froid. »

La voix d'Andrea ne l'interrogeait pas ; il ne faisait que confirmer sa pensée. Ils étaient ensemble depuis si longtemps, se comprenaient si profondément que les paroles étaient entre eux le plus souvent superflues.

Mallory attendit pendant qu'Andrea enfonçait un crampon dans la roche, y nouait ses cordes et assujettissait le reste du rouleau qui étendait ses cent vingt-deux mètres jusqu'en dessous de la saillie où attendaient les autres. Andrea ôta ensuite ses bottines et les crampons, les attacha aux cordes, sortit de sa gaine de cuir le mince couteau à double tranchant et regarda Mallory qui opina de la tête.

Les trois premiers mètres furent faciles. Les paumes et le dos contre l'une des parois de la cheminée et les pieds déchaussés contre l'autre, Mallory grimpa en s'aidant de son couteau jusqu'à ce que l'écartement des parois verticales s'accroûtât par trop. Les jambes arc-boutées contre l'un des murs il enfonça un crampon aussi haut qu'il le put, le saisit des deux mains, envoya ses jambes de l'autre côté et trouva une crevasse où placer ses orteils. Deux minutes plus tard, ses mains s'accrochaient au bord supérieur du précipice qui s'effritait sous ses doigts.

Sans bruit, avec des précautions infinies, il écarta la terre, l'herbe et les minuscules cailloux jusqu'à ce qu'il sentît le solide roc lui-même ; il ploya le genou afin de trouver un dernier point d'appui pour ses orteils et souleva une tête prudente au-dessus du sommet de la falaise, lentement et millimètre par millimètre. Dès que ses yeux eurent dépassé le niveau du sol, il cessa de bouger, scruta les ténèbres du regard et de l'ouïe. Illogiquement, et pour la première fois de toute cette terrifiante escalade, il eut avec acuité conscience de son péril et de son impuissance et il se maudit de ne pas avoir emprunté à Miller son revolver silencieux.

Au-dessous de l'horizon que limitaient de hautes montagnes, l'obscurité n'était pas tout à fait absolue : on distinguait vaguement des formes, des angles, des hauteurs, des dépressions, des silhouettes nébuleuses qui soudain devenaient étrangement familières ; brusquement, presque avec un choc, Mallory reconnut ce qui émergeait comme à regret des ténèbres : c'était le paysage qu'avait décrit et dessiné M. Vlachos : d'abord la bande de terrain nu parallèle à la falaise, puis un fouillis d'énormes rochers et, derrière eux, les pentes inférieures des montagnes parsemées d'éboulis. Quelle veine ! leur première chance ! songea Mallory avec joie. Arriver droit au but : le point le plus haut des falaises les plus escarpées de Navarone ; le seul endroit où les Allemands ne montaient pas la garde parce que

l'ascension était impossible !

Un soulagement l'envahit, et il se souleva à moitié au-dessus du bord, les bras allongés, les paumes sur le sommet de la falaise. Puis il se figea en une immobilité pareille à celle du roc lui-même, et son cœur se mit à battre douloureusement.

L'un des blocs de pierre avait remué. À sept ou huit mètres de lui, une ombre s'était graduellement détachée du rocher, et elle avançait lentement vers le bord de la falaise. Maintenant, ce n'était plus une ombre ; il n'y avait pas à s'y tromper : les hautes bottes, le long manteau sous la pèlerine imperméable, le casque étroitement ajusté n'étaient que trop familiers ! Le diable emporte Vlachos ! Le diable emporte Jensen ! Maudits soient tous les pontifes de l'Intelligence Service qui vous donnent des renseignements erronés et vous envoient à la mort ! Et au même instant, Mallory se maudit lui-même, car il s'y était attendu depuis le début.

Pendant deux ou trois secondes, il demeura paralysé de corps et d'esprit. Déjà l'Allemand s'était avancé de quatre ou cinq pas, sa carabine tenue prête à tirer devant lui ; la tête tournée de côté, il prêtait l'oreille, cherchant à isoler du gémissement du vent et du fracas des vagues le bruit qui avait éveillé ses soupçons.

Mallory comprit que sortir de la cheminée lui vaudrait d'être tué aussitôt ; il fallait y rentrer et lentement, centimètre par centimètre. La nuit, la vision de côté est plus nette que la vision directe et l'homme pourrait percevoir un mouvement soudain du coin de l'œil.

Graduellement, Mallory glissa de dessus le bord de la falaise tandis que l'Allemand avançait toujours. Enfin, n'ayant plus que le bout des doigts hors de la cheminée, Mallory sentit contre le sien le grand corps d'Andrea et s'entendit murmurer à l'oreille :

« Qu'est-ce que c'est ?

— Une sentinelle qui a entendu quelque chose et qui nous cherche. »

Brusquement, il s'écarta d'Andrea et se serra le plus possible contre la paroi, conscient du même mouvement de la part de son compagnon. Un rayon de lumière, éblouissant pour des yeux depuis si longtemps accoutumés à l'obscurité, venait d'apparaître au-dessus du bord de la cheminée. D'après l'angle du rayon, Mallory jugea que l'Allemand marchait à environ soixante centimètres du bord ; avec ces furieuses bourrasques de vent, il ne voulait pas se risquer sur le sol croulant du sommet de la falaise ; moins encore osait-il courir le danger d'être happé aux chevilles et précipité jusqu'en bas par des mains surgies soudainement.

Lentement, inexorablement, le rayon se rapprochait ; même aussi oblique, il les atteindrait forcément. Avec une brusque et horrible certitude, Mallory comprit que l'Allemand n'était pas simplement soupçonneux : il *savait* que quelqu'un était là et ne cesserait pas de chercher tant qu'il ne les aurait pas trouvés. Leur situation était absolument sans remède.

« Une pierre, murmura Andrea, là, derrière lui. »

Prudemment d'abord, puis frénétiquement, Mallory tâta le sommet de la falaise avec sa main droite. De la terre, rien que de la terre, des racines d'herbes et de minuscules cailloux... Rien d'aussi gros, seulement, que la moitié d'une bille. Puis, Andrea lui passa quelque chose, et sa main se referma sur le métal lisse d'un crampon. Malgré la proximité du rayon et le mortel danger de cet instant, Mallory se reprocha avec colère d'avoir oublié que deux crampons étaient encore accrochés à sa ceinture.

D'un mouvement convulsif, il lança le crampon dans la nuit. Deux secondes passèrent ; il avait raté son but puisque le rayon n'était plus qu'à quelques centimètres des épaules d'Andrea ; puis, comme une bénédiction, retentit le bruit métallique du crampon frappant un bloc de roche. Le rayon trembla une seconde, fouilla vainement les rochers sur la gauche, après quoi l'homme se mit à courir vers eux. Il ne s'était pas éloigné de dix mètres qu'Andrea avait gagné le sommet de la falaise et, comme un grand chat noir silencieux, l'abri du rocher le plus proche.

L'Allemand était à environ seize mètres du bord quand Andrea frappa deux fois le roc du manche de son couteau. L'Allemand se retourna, revint sur ses pas, agitant follement sa torche électrique, et Mallory aperçut brièvement son visage blême, ses yeux agrandis par la peur contrastant bizarrement avec la bravoure du casque de gladiateur qui les surmontait. Imaginant l'effet que ces bruits métalliques provenant de côtés différents devaient produire sur l'homme contraint à cette longue veillée solitaire, sur cette falaise déserte, par une nuit noire, dans la tempête, Mallory éprouva une poignante compassion pour lui, pour celui qui était un mari, un frère, un fils bien-aimé, accomplissant de son mieux une tâche dangereuse parce qu'elle lui était commandée, un homme semblable à lui-même et qui, avant une minute, serait mort... Calculant son temps et sa distance, Mallory leva la tête et cria :

« Au secours ! Au secours, je tombe ! »

Le soldat s'arrêta et fit demi-tour, à moins d'un mètre cinquante du rocher qui cachait Andrea. Durant un instant, le rayon de sa torche balaya follement la nuit, avant de se fixer sur la tête de Mallory.

L'homme resta encore une seconde immobile, puis leva sa carabine de sa main droite tandis que la gauche s'étendait vers le canon. Il grogna une fois, laissa échapper son souffle avec violence, et le bruit sourd de la garde du poignard d'Andrea heurtant les côtes parvint nettement aux oreilles de Mallory en dépit du vent.

Il regarda le mort, puis le visage impassible d'Andrea qui essuya la lame sur le manteau de l'Allemand, se releva lentement, soupira et remit son arme dans sa gaine.

« Voilà, mon Keith ! dit Andrea qui n'appelait son ami « capitaine » que devant témoins. Voilà pourquoi notre jeune enseigne se ronge les foies en bas.

— Oui, dit Mallory. Je le pressentais... ou du moins presque. Vous aussi. Trop de coïncidences : le caïque allemand venu nous inspecter, l'ennui de la tour de guet, et maintenant ceci. »

Mallory prononça quelques jurons énergiques et conclut :

« Ce sera la fin de sa carrière pour notre ami le capitaine Briggs, de Castelrosso. Il sera cassé avant un mois. Jensen y veillera.

— Il a relâché Nicolai ?

— Qui d'autre aurait pu savoir que nous débarquerions ici, qui d'autre aurait pu tuyauter tout le monde sur notre parcours ? »

Mallory n'attendit pas qu'Andrea répondît. Lui prenant le bras :

« Les Allemands ne négligent rien, dit-il. Malgré la quasi-impossibilité de débarquer par une nuit pareille, ils doivent avoir posté une douzaine de sentinelles sur les falaises.

— Ils ont certainement des moyens de les faire communiquer. Peut-être des fusées ?

— Non, répliqua Mallory ; des fusées révéleraient leur position. Ce doit être le téléphone. Rappelez-vous les kilomètres de fil de téléphone dont ils ont couvert la Crète. »

Andrea inclina la tête, prit la torche électrique du mort et se mit à chercher. En moins d'une minute, il revint.

« Le téléphone est là-bas, sous les rochers.

— S'il sonne, il faudra que je réponde, sans quoi ils s'amèneront en vitesse... Mais quelqu'un viendra forcément en tout cas relever la sentinelle. Mon Dieu, il faut nous dépêcher !

— Et ce pauvre diable ? demanda Andrea en désignant le mort.

— Il faut le jeter à la mer. Nous ne devons pas laisser de traces ; on pourra le croire tombé par accident. Vous pourriez voir s'il a sur lui

des papiers susceptibles de nous être utiles.

— Pas moitié aussi utiles que ses bottes. Vous ne pourriez marcher bien loin sans chaussures. »

Cinq minutes plus tard, Mallory tira trois fois sur la ficelle qui s'étendait jusqu'aux hommes restés en bas ; ils répondirent par trois tiraillements. Puis Mallory déroula la corde armée d'acier ; elle remonta avec la caisse d'explosifs à laquelle étaient attachés des musettes et des sacs de couchage ; Andrea se pencha par-dessus le bord du précipice et remonta le chargement de soixante-dix livres comme un autre aurait remonté une truite ; ensuite arrivèrent la dynamo, les fusils, les revolvers et une tente. Une troisième fois, la corde descendit dans l'obscurité et la pluie, et une troisième fois, l'infatigable Grec se mit à la haler ; puis tout à coup, il poussa une exclamation.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Mallory.

Andrea avait tiré sur la corde : elle ne portait rien à son extrémité et se balançait dans le vent.

« Brisée ? fit Mallory incrédule, une corde à l'âme de métal ?

— Je ne crois pas. »

Rapidement, Andrea remonta les douze mètres restants. La corde était intacte.

« On y a fait un nœud et pas trop bien », dit le géant d'une voix un instant assez lasse.

Mallory allait parler, puis leva instinctivement un bras, tandis qu'une grande flamme fourchue surgissait entre le sommet de la falaise et des nuages invisibles. Leurs yeux étaient encore fermés, leurs narines pleines d'une âcre et sulfureuse odeur de brûlé, quand le premier coup de tonnerre retentit avec une titanesque furie presque juste au-dessus de leurs têtes, assourdissante artillerie, défi moqueur porté à celle de l'homme en guerre, doublement terrifiante dans la totale obscurité qui suivit le fulgurant éclair.

« Mon Dieu ! murmura Mallory ; il était près, celui-là. Hâtons-nous. Cette falaise est susceptible d'être éclairée comme un champ de foire d'une minute à l'autre. Quel était le dernier chargement que vous deviez recevoir ?

— La nourriture, répondit doucement Andrea, *toute* la nourriture, le poêle, le combustible et les compas. »

Durant peut-être dix secondes, Mallory demeura immobile, imaginant ce qu'allait être leur vie dans cette île hostile sans

nourriture ni feu... Puis, il sentit la grande main d'Andrea sur son épaule et l'entendit lui dire en riant :

« Ce sera ça de moins à porter, mon Keith. Songez combien notre ami le caporal Miller, si fatigué, en aura de gratitude... Ce n'est qu'une petite chose.

— Oui, évidemment, une petite chose... »

Quinze minutes plus tard, sous une pluie torrentielle, presque constamment illuminée par les zigzags des éclairs, Casey Brown apparut. Quinze autres interminables minutes s'écoulèrent avant que Miller atteignît l'ouverture supérieure de la cheminée ; il s'y arrêta brusquement et se mit à tâtonner la terre du sommet de la falaise. Mallory s'aperçut alors qu'il avait les yeux fermés.

« Pourquoi fermez-vous les yeux en arrivant ?

— Je les ai tenus fermés tout du long, dit Miller. Rien que de traverser une rue, j'ai si peur qu'il me faut m'accrocher au premier réverbère en abordant sur le trottoir. Oh ! Seigneur ! Quelle peur j'ai eue ! »

La peur ; la terreur ; la panique. Faites la chose que vous redoutez et vous tuez votre peur avec certitude. Andy Stevens se répéta une centaine de fois cette phrase qu'un psychiatre lui avait dite un jour et qu'il avait lue et relue depuis lors. Il avait beau se ressasser : « Je suis courageux, je domine ma peur, cette panique irraisonnée et stupide... » les griffes glacées de la peur s'enfonçaient plus cruellement que jamais dans son esprit, torturaient la boule de nerfs ultra-sensibles qu'était devenu son estomac. Complètement à bout de forces, sanglotant d'épuisement, il arracha un crampon de plus et le lança dans la mer qui l'attendait quatre-vingt-dix mètres plus bas, et serré contre la paroi, reprit avec désespoir sa lente ascension.

La peur avait été sa compagne toute sa vie ; il s'y était accoutumé, mais il n'avait encore jamais connu rien de semblable à ce qui l'étreignait ce soir ; pourtant malgré sa terreur et la confusion de ses pensées, il se rendait vaguement compte que sa peur n'était pas inspirée par l'escalade en elle-même. Car, si la falaise était presque verticale et si les éclairs, la pluie glaciale, l'obscurité et les rugissements du tonnerre constituaient un véritable cauchemar, la montée était sans difficulté technique : la corde s'étendait jusqu'au sommet, il n'avait qu'à la suivre et à enlever les crampons au fur et à mesure. Il avait des nausées, des meurtrissures, il était terriblement fatigué, sa tête lui faisait abominablement mal et il avait perdu beaucoup de sang ; mais il est fréquent que ce soit dans les ténèbres de

la douleur et de l'épuisement que l'esprit humain brille de sa plus vive lumière.

Andy Stevens avait peur parce qu'il ne pouvait plus opposer à sa peur le sentiment de sa dignité et le respect qu'avaient pour lui les autres. Ces deux sauvegardes avaient disparu maintenant que ses compagnons le savaient peureux. Pendant le combat contre le caïque allemand et lorsqu'ils étaient à l'ancre sous la tour de guet, il avait senti que Mallory et Andrea remarquaient sa peur. C'étaient des hommes tels qu'il n'en avait jamais connus de semblables, des hommes auxquels il lui était impossible de cacher ses secrets. Mallory a trouvé un prétexte pour emmener Andrea frayer le chemin avec lui parce qu'il sait que j'ai peur, se dit-il. Et moi, le marin de la troupe, j'ai bousillé ce nœud de telle sorte que toute la nourriture et tout le combustible sont tombés à la mer... et plus de mille hommes, à Khéros, dépendent d'un raté comme moi.

Gémissant tout haut de souffrance physique et morale, Andy Stevens continua de grimper dans la tempête.

La sonnerie stridente du téléphone fit brusquement se raidir Mallory. Il se dirigea vers l'appareil, mais à mi-chemin, il s'arrêta tandis que la sonnerie retentissait plus péremptoirement, avec insistance.

« Vous avez changé d'avis ? » demanda Andrea.

Mallory inclina la tête.

« Ils continueront à sonner jusqu'à ce qu'on leur réponde, dit Andrea ; et quand ils n'obtiendront pas de réponse, ils viendront. Ils viendront vite et sans tarder.

— Je le sais. Il faut que nous courions ce risque... cette certitude, plutôt. La question est de savoir dans combien de temps ils viendront. En répondant au téléphone, je n'ai guère de chances de les duper ; les Boches sont malins ; il y a probablement un mot de passe, une façon convenue de parler ; sans doute la sentinelle doit-elle se nommer ; peut-être ma voix me trahirait-elle. D'autre part, la sentinelle a disparu sans laisser de traces, tout notre matériel et tout le monde, sauf Stevens, est monté. En d'autres termes, nous avons pratiquement réussi ; nous avons débarqué et personne ne sait que nous sommes ici.

— Oui, vous avez raison, et Stevens devrait arriver dans deux ou trois minutes. Mais les Allemands vont se dépêcher de venir. »

Le téléphone cessa de sonner aussi soudainement qu'il avait commencé.

« Ils vont venir maintenant, dit Andrea.

— Oui. Pourvu que Stevens arrive... Guettez-le, voulez-vous ? Je vais aller prévenir les autres que nous attendons du monde. »

Mallory s'éloigna rapidement à bonne distance du bord de la falaise, clopinant plutôt qu'il ne marchait, car les bottes de la sentinelle étaient trop petites pour lui et lui blessaient les pieds. Il évita volontairement de penser à l'état dans lequel ils seraient après plusieurs heures de marche... Brusquement, il s'arrêta en sentant un objet métallique s'appuyer dans ses reins.

« Rendez-vous sinon vous mourrez ! fit d'un ton joyeux la voix nasale de Dusty Miller.

— Très drôle, vraiment très drôle ! dit Mallory. Avez-vous entendu sonner le téléphone ?

— Oui, c'était donc ça ?

— Les Boches vont s'empresse de venir voir pourquoi la sentinelle n'a pas répondu. Ouvrez l'œil et le bon ; retournez sans bruit à votre poste et revenez en tout cas dans cinq minutes. »

Mallory fit demi-tour et vit qu'Andrea, étendu sur le sol, regardait par dessus le bord de la falaise.

« Je l'entends, dit-il quand Mallory s'arrêta auprès de lui. Il est parvenu à la saillie.

— Bon, dites-lui de se hâter », dit Mallory, et il continua d'avancer dans les ténèbres.

Huit mètres plus loin Brown le rejoignit en courant, venant de la direction opposée.

« On vient, dit-il, et rapidement ; des lumières sautillent en tous les sens ; ils doivent courir et être au moins quatre ou cinq.

— À quelle distance ?

— Une centaine de mètres ; pas plus.

— Allez chercher Miller et qu'il revienne vite ici. »

Mallory regagna l'endroit où, toujours allongé par terre, Andrea scrutait l'abîme.

« Ils viennent de la gauche, lui dit-il ; au moins cinq, probablement davantage. Ils seront là d'ici deux minutes au maximum. Où est Stevens ? le voyez-vous ?

— Je le vois, il vient de dépasser la saillie... »

Un violent coup de tonnerre empêcha Mallory de saisir le reste de

la phrase, mais il voyait lui-même à présent Stevens, grimpant le long de la corde avec une étrange lenteur, à mi-chemin entre la saillie et le pied de la cheminée.

« Bon Dieu ! s'écria Mallory, qu'est-ce qu'il a ? De ce train-là il y mettra toute la journée ! Stevens ! Stevens ! »

Mais Stevens ne parut pas l'avoir entendu.

« Il est tout prêt de sa fin, dit Andrea calmement. Il ne lève même plus la tête. Lorsqu'un alpiniste ne lève plus la tête, il est perdu. Je vais descendre le chercher.

— Non, dit Mallory, je ne veux pas risquer de vous perdre tous les deux. Restez ici... Qu'est-ce qu'il y a ? »

Brown, hors d'haleine s'était penché vers lui et, haletant, il dit :

« Dépêchez-vous, mon capitaine ! Ils sont tout près !

— Retournez aux rochers avec Miller et couvrez-nous, ordonna Mallory. Stevens ! » recommença-t-il à appeler avec un tel désespoir qu'en dépit de son total épuisement, Stevens leva la tête et mit sa main en cornet à son oreille.

« Des Allemands arrivent, cria Mallory aussi fort qu'il l'osa. Allez au pied de la cheminée et restez-y ; ne faites aucun bruit. Compris ? »

Stevens leva la main, indiqua d'un signe las qu'il avait compris et se remit à grimper avec des mouvements de plus en plus lents et maladroits.

« Croyez-vous qu'il ait vraiment compris ? demanda Andrea troublé.

— Je crois ; je ne sais pas. »

Il aperçut la lueur d'une torche dont le rayon fouillait les rochers à environ vingt-cinq mètres sur sa gauche. Saisissant le bras d'Andrea il murmura :

« Passons par-dessus bord avec la corde. Le crampon du bas de la cheminée la maintiendra. Allons-nous-en d'ici ! »

Prenant un soin méticuleux de ne pas déloger le plus petit caillou, Mallory et Andrea s'éloignèrent du bord centimètre par centimètre. Il leur fallait ne pas être vus, et quand, deux fois, au cours du dernier mètre, un rayon de lumière se dirigea vers eux, ils appuyèrent leurs visages contre la terre détrempée afin que la tache pâle de leurs figures ne les trahît pas. Enfin ils atteignirent la sécurité de l'ombre des rochers. Aussitôt, Miller surgit auprès d'eux.

« Le temps ne manque pas, murmura-t-il avec sarcasme. Pourquoi

n'avez-vous pas attendu une demi-heure de plus ? » Et, désignant la gauche où scintillaient les lumières des Allemands dont on percevait maintenant les voix, car ils n'étaient plus qu'à une quinzaine de mètres : « Ils le cherchent parmi les rochers ; nous ferions bien de reculer davantage.

— Vous avez raison, répondit Mallory. Emportez le matériel... Et s'ils regardent par-dessus bord et découvrent Stevens, il faudra tirer dans le tas avec les carabines automatiques sans se soucier du bruit. »

Andy Stevens avait entendu, mais il n'avait pas compris. Il n'était pas trop terrifié pour comprendre, car il n'avait plus peur. La peur réside dans l'esprit, et son esprit ne fonctionnait plus, paralysé par le dernier degré de l'épuisement. Il ne le savait pas, mais un peu plus bas, il s'était cogné la tête contre un éperon du roc qui lui avait fendu la tempe jusqu'à l'os. Sa force le quittait à chaque pulsation de l'artère temporale ouverte. Il n'avait pas compris ce que Mallory lui avait dit ; tout ce qu'il savait était qu'il grimpait et que l'on doit continuer à grimper jusqu'au sommet. Son père et ses frères lui avaient profondément inculqué qu'on doit atteindre le sommet.

Il était maintenant à mi-hauteur de la cheminée., se reposant sur le crampon que Mallory avait enfoncé dans la fissure. Il y accrocha ses doigts et leva la tête vers l'ouverture. Plus que trois mètres. Il n'en éprouva ni surprise ni joie. Il entendait des voix. Vaguement, il s'étonna que ses compagnons ne fissent aucune tentative pour l'aider et qu'ils eussent retiré la corde qui aurait tant facilité ces trois derniers mètres de montée. Mais il ne leur en voulut pas ; peut-être essayaient ils de le mettre à l'épreuve. Peu importait. Il fallait atteindre le sommet.

Il l'atteignit, et, comme Mallory avant lui, il écarta la terre et les petits graviers, s'agrippa au rebord, trouva un point d'appui pour ses orteils et se souleva vers le haut. Il vit les lueurs vacillantes des torches, entendit des voix agitées et alors, un instant, la brume de son cerveau se dissipa et une dernière vague de peur le submergea. Il comprit que ces voix étaient celles de l'ennemi et que celui-ci avait exterminé ses amis. Il savait maintenant que c'était la fin, qu'il était seul et que toute cette souffrance avait été vaine.

Puis, le brouillard enveloppa de nouveau sa pensée, et il ne fut plus que lassitude et désespoir ; graduellement, ses doigts lâchèrent leur soutien, à contrecœur, comme les doigts d'un homme qui se noie se détachent de leur dernière emprise sur un bout de bois. Il ne ressentait plus de peur, rien qu'une immense indifférence tandis que ses mains glissaient et qu'il tombait comme une pierre, au pied de la cheminée, six mètres plus bas.

Il ne fit lui même aucun bruit : nul cri de douleur ne s'échappa de ses lèvres, car l'évanouissement accompagna la souffrance ; mais les oreilles attentives des hommes accroupis à l'ombre des rochers entendirent nettement le craquement sourd, épouvantable, de sa jambe droite quand elle se fractura en deux comme une branche sèche qui se brise.

VI

NUIT DU LUNDI

3 h – 6 h

La patrouille allemande se montrait telle que l'avait craint Mallory : compétente, consciencieuse et très, très appliquée. Elle possédait même de l'imagination en la personne de son jeune sergent, ce qui était encore plus dangereux.

Ils n'étaient que quatre, en hautes bottes, casques et pèlerines tachetées de vert, de gris et de brun. Ils commencèrent par repérer le téléphone et communiquèrent avec leur base. Puis, le jeune sergent envoya deux hommes fouiller une centaine de mètres le long de la falaise pendant que lui et le quatrième soldat cherchaient parmi les rochers, parallèlement au bord.

Leur recherche fut lente et soigneuse, mais les deux hommes ne pénétrèrent pas très profondément vers l'intérieur des terres ; le sergent pensait avec logique que si la sentinelle s'était endormie ou était tombée malade, elle ne se serait pas aventurée bien loin au milieu de ces blocs de roche. Mallory et ses compagnons y étaient à l'abri, loin de leur atteinte.

Puis, les Allemands procédèrent, ainsi que Mallory l'avait redouté, à une inspection méthodique du bord même de la falaise. Soudain, le sergent, que ses trois hommes tenaient par-derrière, s'arrêta, poussa une exclamation et se pencha, le visage et la torche à quelques centimètres seulement du sol. Il avait évidemment découvert la profonde entaille faite dans la terre molle par la corde de montée qui avait été rejetée par-dessus le bord de la falaise.

Silencieusement, Mallory et ses trois compagnons se mirent debout, les canons de leurs armes entre les fentes des rochers. Aucun d'eux ne doutait que Stevens se trouvait sérieusement blessé ou mort en bas de la cheminée. Si une seule carabine allemande était pointée vers la face de la falaise, ces quatre hommes devaient mourir.

Le sergent était maintenant étendu de tout son long à plat ventre, l'un de ses hommes lui tenant les jambes. Il dirigeait le rayon de sa lampe à l'intérieur de la cheminée. Quinze secondes s'écoulèrent durant lesquelles on n'entendit que le gémissement du vent et le bruissement de la pluie sur l'herbe courte. Puis le sergent se releva et secoua lentement la tête.

« C'est bien ce pauvre Ehrich, dit-il avec un mélange de colère et

de compassion. Je l'ai souvent mis en garde contre son imprudence à marcher trop près du bord de la falaise. »

Le sergent recula d'un ou deux pas et regarda de nouveau la rainure laissée par la corde.

« C'est là où son talon a glissé, dit-il, ou peut-être la crosse de sa carabine.

— Croyez vous qu'il est mort, sergent ? demanda un tout jeune garçon, malheureux et nerveux.

— C'est difficile à dire... regardez vous-même. » En hésitant, l'adolescent se coucha sur le sol et jeta un regard prudent vers le bas de la falaise.

« Est-ce que Stevens portait son complet noir quand vous l'avez quitté ? demanda Mallory à l'oreille de Miller.

— Oui, je crois, répondit l'Américain... Non, je me trompe : nous avons tous les deux mis nos pèlerines de camouflage en même temps. »

Les pèlerines imperméables des Allemands étaient presque identiques aux leurs, et Mallory se rappela avec soulagement que les cheveux de la sentinelle avaient été du même noir que la teinture appliquée à ceux de Stevens, On ne devait sans doute rien voir d'autre qu'une silhouette ratatinée sous sa pèlerine et une tête sombre. L'erreur du sergent était plus que compréhensible ; elle était inévitable.

Le jeune soldat se redressa et se remit debout avec précaution.

« Vous avez raison, sergent, dit-il, c'est bien Ehrich. Je crois qu'il est vivant ; j'ai vu sa pèlerine remuer un tout petit peu. Ce n'était pas le vent ; j'en suis sûr. »

Mallory sentit la grande main d'Andrea lui serrer le bras, puis la joie de savoir Stevens vivant l'envahit. Ils le sauveraient !

Il entendit Andrea murmurer la nouvelle aux autres et se moqua de sa propre joie que Jensen n'aurait certainement pas approuvée. Stevens avait achevé de jouer son rôle de marin et d'alpiniste, il n'était plus maintenant qu'un infirme, un embarras pour le reste du groupe, et réduirait encore leur peu de chances de réussir. Pour un haut commandement qui pousse les pions, ceux qui sont infirmes ralentissent le jeu et mettent un désordre odieux sur l'échiquier. C'était un manque d'égards de la part de Stevens de ne pas s'être tué afin qu'on puisse se débarrasser de lui proprement et sans traces dans les flots qui battaient le pied de la falaise... Mallory serra les poings et se jura que le jeune homme vivrait, rentrerait chez lui, et il maudit la

guerre totale et ses inhumaines exigences... Ce n'était qu'un gosse, un gosse brisé et effrayé, et le plus courageux d'eux tous.

Le jeune sergent donnait une série d'ordres à ses hommes d'une voix rapide et pleine d'assurance. Un médecin, des éclisses, une civière, une chèvre à haubans, des cordes, des crampons... Bien entraîné, d'esprit méthodique, il n'oubliait rien. Mallory attendit avec anxiété de savoir combien d'hommes resteraient de garde, car leur prompte et silencieuse disparition serait nécessaire, ce qui révélerait inévitablement aux Allemands une présence ennemie.

Le sergent résolut le problème qui se posait à Mallory grâce à l'impitoyable dureté qui faisait l'incomparable efficacité du sous-officier allemand.

Le jeune soldat qui avait confirmé son identification de la sentinelle lui demanda timidement :

« Et ce pauvre Ehrich, sergent, ne croyez-vous pas que l'un de nous devrait demeurer auprès de lui ? »

— Que feriez-vous, lui tiendriez-vous la main ? répliqua aigrement le sergent. S'il bouge et qu'il tombe, eh bien, il tombera, peu importerait que nous soyons cent ici à le regarder. Filez, et n'oubliez pas les marteaux et les goupilles pour étayer la chèvre à haubans. »

Les trois soldats firent demi-tour et partirent en hâte sans un mot de plus en direction de l'est. Le sergent fit d'abord un bref rapport à quelqu'un au téléphone, puis s'éloigna en sens opposé, sans doute afin de vérifier l'état du poste de garde suivant. On entendait encore ses pas fermes écraser le gravier, quand, après avoir remis Brown et Miller en sentinelles, Mallory et Andrea descendirent au bas de la cheminée.

Stevens, dont la blessure à la tête continuait de saigner, recroquevillé sur lui-même, était toujours inconscient. Au-dessous du genou, sa jambe droite tordue vers le haut et l'extérieur, formait avec le roc un angle invraisemblable. Aussi doucement qu'il le put, arc-bouté aux deux parois de la cheminée et soutenu par Andrea, Mallory souleva et redressa le membre tordu. Deux fois, des profondeurs sombres de son inconscient, Stevens gémit de souffrance. Les dents serrées, lentement, avec d'innombrables précautions, Mallory remonta le pantalon du blessé. Il frémit et ferma un instant les yeux d'horreur en voyant la blancheur du tibia fracassé saillir à travers la chair violacée.

« Fracture compliquée », dit-il.

Doucement ses doigts se glissèrent sous le bord de la botte et s'arrêtèrent soudain :

« Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il, une autre fracture, juste au-dessus

de la cheville. Nous ne pouvons rien faire pour ce malheureux ici. Nous devons d'abord le monter au sommet de la falaise... Quoique je ne sache pas comment... »

Il avait levé les yeux vers les parois verticales qui s'élevaient au-dessus d'eux.

« Je le monterai, dit Andrea, dont l'accent ne témoigna rien de l'effort presque surhumain qu'impliquait sa résolution.

« Si vous voulez m'aider à le soulever et à l'attacher sur mon dos, continua-t-il.

— Avec sa jambe cassée pendant d'un bout de peau et de chair déchirées ? protesta Mallory. Il mourra si nous lui infligeons cela.

— Il mourra si nous ne le faisons pas, dit Andrea.

— Oui, c'est vrai ; il nous faut le faire. »

Mallory glissa le long de la corde, introduisit un pied dans la fourche de la cheminée, environ un mètre quatre-vingts au-dessous du corps de Stevens, enroula deux tours de corde autour de sa taille et, levant la tête vers Andrea, demanda :

« Prêt, Andrea ?

— Prêt », répondit le Grec.

Il se pencha, accrocha ses grandes mains sous les aisselles de Stevens et lentement le souleva tandis que Mallory le poussait par en dessous. Deux ou trois « ah ! » de douleur s'échappèrent des lèvres de Stevens torturé avant qu'il fût encerclé par le bras puissant d'Andrea, sa face au masque sanguinolent pendant, inanimée, comme celle d'une poupée brisée.

Quelques secondes plus tard, Mallory les avait rejoints. Tout en attachant habilement ensemble les poignets de Stevens, il jurait continuellement à voix basse, inconsciemment ; il n'avait conscience que de la tête blessée qui oscillait contre son épaule, du sang qui coulait sur le visage sans vie, et des cheveux dont la pluie délayait la teinture. « Une crème à chaussures de qualité inférieure, songea Mallory avec colère ; Jensen en entendra parler ; elle pourrait coûter sa vie à un homme. »

Andrea prit moins de trente secondes pour atteindre le sommet, le poids supplémentaire de soixante-dix kilos ne modifiant en rien sa vitesse habituelle. La résistance de cet homme était fantastique. Une fois seulement, au moment où, jouant des pieds et des mains, il sortait de la cheminée, la jambe cassée heurta le roc, l'effroyable douleur se fit sentir en dépit de la miséricordieuse insensibilité et arracha à

Stevens un bref cri de souffrance d'autant plus déchirant qu'il s'éleva à peine au-dessus d'un murmure.

L'instant d'après, Andrea était debout et Mallory se hâtait de couper les cordes qui liaient les deux hommes.

« Portez-le parmi les éboulis de rochers, voulez-vous, dit Mallory à voix basse et attendez-nous dans le premier endroit découvert que vous trouverez. »

Andrea inclina la tête sans la lever de dessus le corps inanimé qu'il tenait entre ses bras, plongé dans ses pensées. Mallory frissonna et tendit l'oreille ; il n'entendit rien d'autre que le gémissement du vent et la chute de la pluie qui se durcissait en une neige glaciale à moitié fondue. Puis, il se secoua, furieux contre lui-même en se rappelant qu'il restait dans la cheminée un crampon auquel pendaient trente mètres de corde.

Il redescendit, fit disparaître ces traces de leur débarquement, et, moins de dix minutes plus tard, les rouleaux de corde mouillée sur l'épaule, il s'engagea, suivi de Brown et de Miller, dans le sombre labyrinthe des blocs de roche. Ils trouvèrent Stevens à moins de cent mètres à l'intérieur des terres, couché à l'abri d'un énorme rocher, dans un espace découvert à peine grand comme un billard. Une toile cirée était étendue sous lui et une pèlerine imperméable recouvrait presque tout son corps. Andrea avait déjà remonté le pantalon au-dessus du genou et retiré en la coupant la lourde botte de la jambe blessée.

« Bonté divine ! murmura Miller en s'agenouillant auprès du blessé. Quel gâchis ! Il faut nous occuper de cette jambe, patron, et nous n'avons pas de temps à perdre. Ce gosse est un candidat à la morgue.

— Je le sais. Il faut que nous le sauvions, Examinons-le », dit Mallory, et il s'agenouilla à son tour.

Impatiemment, Miller l'écarta d'un geste.

« Laissez-moi ce soin, patron, dit-il avec une autorité qui imposa le silence à Mallory. La trousse médicale, vite, et déballez la tente.

— Vous êtes sûr de savoir quoi faire ? dit Mallory plutôt par acquit de conscience que parce qu'il en doutait.

— Écoutez, patron, dit Miller calmement, toute ma vie j'ai travaillé aux mines, aux tunnels et à fabriquer des explosifs. Ce sont des choses dangereuses ; j'ai vu des centaines de bras et de jambes brisés et je les ai pour la plupart soignés moi-même ; j'étais, patron alors...

— Entendu, dit Mallory, je vous le confie. Dusty. Mais la tente...

— Vous ne m'avez pas compris, patron, dit Miller qui imbibait déjà un tampon d'un désinfectant avec des gestes d'une délicate précision. Il ne s'agit pas de la monter ici, mais nous avons besoin de montants de tente pour faire des éclisses.

— Bien sûr, bien sûr, dit Mallory auquel cette idée n'était pas venue.

— La première chose, dit Miller en choisissant rapidement ce qu'il lui fallait dans la boîte aux médicaments à l'aide d'une torche électrique, « la première chose nécessaire est une piqûre de morphine sans quoi ce gosse mourra du choc. Ensuite, il lui faudra un abri, de la chaleur, des vêtements secs...

— Mais, au nom de Dieu, où les trouver ? » dit Mallory.

Et il se souvint que Stevens, son propre bourreau, avait perdu le poêle et tout le combustible...

« Je ne sais pas où, dit Miller, mais il faut que nous les trouvions. Avec une jambe dans cet état et trempé jusqu'aux os, il aura forcément une pneumonie. Et puis, il lui faut autant de sulfamides que ce satané trou dans sa jambe pourra en contenir ; la moindre atteinte de septicémie et il est fichu. »

Mallory remarqua que penché sur Stevens, Miller claquait des dents et tremblait violemment, sans en être toutefois moins attentif à sa tâche. Les vêtements de Miller étaient complètement saturés d'eau et Mallory se demanda comment il avait pu se mouiller ainsi avec un imperméable pour se couvrir.

« Pansez-le et je trouverai un abri », dit Mallory, supposant que sur les pentes volcaniques des montagnes on avait d'assez fortes chances de découvrir un emplacement abrité par des rochers, sinon une caverne.

Il s'aperçut à cet instant que Casey Brown, le visage gris d'épuisement et de maladie – les effets de l'intoxication par l'oxyde de carbone sont lents à disparaître – s'était levé en vacillant et s'apprêtait à s'éloigner.

« Où allez-vous, chef ? lui demanda-t-il.

— Chercher le reste du matériel, capitaine.

— Êtes-vous sûr d'en être capable ? Vous ne m'avez pas l'air très en forme.

— Je ne me sens pas bien, dit Brown, mais, avec tout le respect que je vous dois, je ne crois pas que vous vous soyez regardé

récemment.

— C'est juste. Eh bien, allons-y ensemble. »

Pendant les dix minutes suivantes, le silence ne fut rompu que par les murmures de Miller et d'Andrea et les gémissements du blessé ; puis, la morphine produisit son effet et Miller put travailler rapidement. Andrea avait étendu une toile cirée au-dessus d'eux, ce qui les protégeait contre la neige fondue et cachait la petite lumière de la lampe de poche. Enfin, la jambe fut éclissée et bandée ; Miller redressa son dos douloureux.

« Grâce à Dieu, voilà qui est fait, dit-il avec lassitude. Je me sens aussi mal que ce gosse en a l'air... J'entends quelque chose, Andrea, murmura-t-il en se figeant soudain.

— Ce n'est que Brown qui revient, dit Andrea en riant.

— Comment savez-vous que c'est Brown ?

— Brown marche assez prudemment, mais il est fatigué. Moi, on m'appelle le grand chat, mais parmi les montagnes et les pierres, le capitaine est encore plus silencieux qu'un chat ; en Crète, les hommes le surnommaient le fantôme. Vous saurez qu'il est là quand il vous touchera l'épaule. »

Brown arriva du pas trébuchant d'un homme exténué.

« Eh bien, Casey, demanda Miller, comment ça marche-t-il ?

— Pas trop mal », répondit Brown, et il remercia Andrea qui le soulageait avec facilité de la caisse d'explosifs qu'il portait sur le dos. « C'est le dernier chargement. Le capitaine est resté près du bord parce que nous avons entendu des voix ; il veut savoir ce qu'ils diront quand ils verront que Stevens a disparu. Il a dit que nous devions monter sur l'épaule de droite de cette montagne. »

Brown désigna du pouce une vague et sombre masse étrangement menaçante et ajouta :

« Il nous rejoindra dans un quart d'heure et nous devons laisser ici un havresac et cette caisse dont il se chargera. »

Miller regarda Stevens étendu sous les toiles cirées mouillées, puis, levant les yeux sur Andrea :

« Je crains de ne pas pouvoir...

— Bien sûr, bien sûr », dit aussitôt Andrea, et se courbant, il enveloppa le blessé toujours inconscient dans les toiles cirées et se releva avec aussi peu d'effort que si les toiles avaient été vides.

« Je prendrai les devants », proposa Miller en chargeant sur son

épaule la dynamo et les havresacs.

Il trébucha sous le poids, ne s'étant pas rendu compte de sa faiblesse, et dit :

« Je marcherai en essayant de choisir un chemin facile pour vous et le jeune Stevens... pour commencer ; plus tard, vous serez peut-être obligé de nous porter tous les deux. »

Mallory avait mal calculé le temps qu'il lui faudrait pour rattraper les autres ; plus d'une heure s'était écoulée depuis que Brown l'avait quitté et, avec une trentaine de kilos sur le dos, il n'avancait guère.

La patrouille allemande, après le premier choc de la découverte, avait de nouveau fouillé le sommet de la falaise avec une exaspérante lenteur. Mallory avait attendu, angoissé, que l'un des soldats suggérât de descendre examiner la cheminée – les marqués des crampons auraient tout révélé – mais aucun d'eux n'y pensa. La sentinelle était évidemment tombée et morte, cela n'aurait d'ailleurs servi à rien. Après une vaine recherche, ils avaient longuement discuté ce qu'ils devaient faire ensuite. Finalement, ils n'avaient rien fait. Une nouvelle sentinelle avait été laissée sur place, et les autres étaient repartis avec leur matériel de sauvetage.

Mallory, après avoir traversé l'étendue parsemée de cailloux qui faisait suite aux gros éboulis du bas de la pente, venait de franchir une étroite arête rocheuse quand, sous lui, il entendit un murmure de voix et vit une faible lueur derrière la toile accrochée à une saillie de la paroi la plus éloignée du minuscule ravin qui s'étendait à ses pieds.

Miller sursauta violemment en sentant une main sur son épaule et son revolver était à moitié sorti de sa poche avant qu'il vît qui c'était.

Avec soulagement, Mallory fit glisser son fardeau de ses épaules et voyant rire Andrea, il demanda :

« Qu'y a-t-il de si drôle ? »

— J'ai dit à notre ami Miller qu'il ne vous saurait arrivé qu'à l'instant où vous lui toucheriez l'épaule. Il ne m'a pas cru.

— Vous auriez pu tousser ou faire un bruit quelconque, dit Miller. Ce sont mes nerfs, patron ; leur état n'est pas le même qu'il y a quarante-huit heures. »

Mallory allait lui répondre, lorsqu'il vit la tache pâle d'un visage soutenu par un havresac et s'aperçut que sous le bandage du front, des yeux ouverts le regardaient. Il s'agenouilla et dit :

« Alors, vous, avez enfin repris conscience ? Comment vous sentez-vous, Andy ? » demanda-t-il en souriant au blême visage.

Le malheureux, de ses lèvres exsangues, lui rendit son sourire.

« Pas trop mal, capitaine, dit-il, les yeux sombres de souffrance. Je suis absolument désolé de tout ceci ; c'est une chose si stupide.

— Ce n'était pas une chose stupide, dit Mallory avec lenteur, sachant que tous l'écoutaient. C'était une folie criminelle ; et cette criminelle et impardonnable folie, c'est moi qui l'ai commise. Je me doutais que vous aviez perdu beaucoup de sang sur le bateau, mais j'ignorais que vous aviez ces grandes entailles au front. Vous auriez dû entendre ce que m'ont dit à ce sujet ces deux personnages insubordonnés lorsqu'ils sont arrivés au sommet... Et ils avaient raison. Vous n'auriez jamais dû être désigné pour fermer la marche, vu l'état où vous étiez. C'était de la folie. Vous auriez dû être hissé jusqu'en haut tel un sac de charbon, comme ces deux intrépides alpinistes Miller et Brown... Dieu seul sait comment vous avez pu vous en tirer. Pardonnez-moi, Andy, je ne me rendais réellement pas compte à quel point vous étiez épuisé. »

Stevens fit un mouvement malaisé, mais la pâleur mortelle de ses pommettes se colora d'un plaisir mêlé de gêne.

« Je vous en prie, mon capitaine, ne parlez pas ainsi. »

Il s'arrêta, ferma les yeux et serra les dents, tandis qu'une douleur aiguë partant de sa jambe, l'envahissait tout entier. Puis, il reprit :

« Cette ascension ne me fait nullement honneur ; je ne m'en souviens presque pas. J'ai eu mortellement peur tout du long. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. »

Mallory eut l'air sincèrement interloqué. Regardant Stevens avec un sourire railleur :

« Maintenant je sais que vous êtes novice à ce jeu, Andy. Vous figurez-vous que je riais et chantais en escaladant cette falaise ? Peut-être croyez-vous que je n'avais pas peur. Eh bien, j'étais tout bonnement terrifié ; et Andrea aussi. Nous en savons trop pour ne pas avoir peur.

— Andrea ! » rit Stevens.

Puis il poussa un cri, la secousse du rire ayant déclenché une atroce douleur. Mais, presque aussitôt, il parla de nouveau, d'une voix rauque de souffrance :

« Andrea, peur ? Je ne le crois pas !

— Andrea a eu peur, dit le Grec, très doucement. Il a toujours peur. C'est pourquoi j'ai vécu aussi longtemps. Et si tant d'autres sont morts, c'est parce qu'ils n'ont pas eu aussi peur que moi ; ils n'ont pas

redouté tout ce dont un homme peut avoir peur, de sorte qu'il y a toujours eu quelque chose qu'ils ont oublié de craindre et contre quoi ils ont négligé de se protéger. Il n'y a pas d'hommes courageux et d'hommes poltrons dans le monde, mon fils. Tous les hommes ont du courage ; il en faut rien que pour naître, vivre et mourir. Nous sommes tous courageux et nous avons tous peur. Celui que le monde déclare courageux connaît lui aussi la peur ; seulement, il est courageux cinq minutes de plus que les autres. Parfois, dix minutes ou vingt, ou le temps qu'il faut à un homme malade, blessé et effrayé pour escalader une falaise. »

Stevens ne dit rien. Sa tête inclinée sur sa poitrine, le visage caché, il s'était rarement senti aussi heureux, aussi en paix avec lui-même. Il savait qu'Andrea disait la vérité, mais pas toute la vérité ; il aurait voulu le lui dire, mais il était trop mortellement fatigué.

« Assez parlé, lieutenant, dit fermement Miller. Il faut que vous dormiez. »

Stevens le regarda avec étonnement.

« Faites ce que vous ordonne votre chirurgien, dit Mallory. C'est lui qui a soigné votre jambe.

— Oh ! je ne le savais pas. Merci, Dusty. Cela a-t-il été très difficile ?

— Pas pour un homme ayant mon expérience », répondit Miller en mentant avec aisance.

Puis, s'adressant à Mallory :

« Patron ! laissons Andrea aider le lieutenant à s'installer pour dormir. »

Une fois hors de la tente, il dit :

« Il faut que nous ayons du feu et des vêtements secs pour ce gosse. Son pouls fait environ 140 et il a 41° de fièvre ; il perd du terrain à chaque minute.

— Je le sais, et il n'y a aucun espoir de trouver du combustible sur cette satanée montagne. Rentrons sous la tente et voyons ce que nous pouvons rassembler de vêtements secs. »

Ils rejoignirent les autres.

« Comme nous allons passer la nuit ici, dit Mallory, tâchons que ce soit aussi confortablement que possible.

— Patron... », commença Miller.

Puis il échangea avec Brown et Stevens qui ne dormait pas encore

un regard hésitant que Mallory surprit, non sans le choc d'une soudaine inquiétude.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il brusquement.

— Nous avons une mauvaise nouvelle à vous apprendre, patron, dit Miller. Nous aurions dû vous en informer tout de suite, mais nous avons compté les uns sur les autres pour le faire. La sentinelle que vous et Andrea avez lancée par-dessus le bord de la falaise n'est pas tombée à la mer mais sur ce récif, à une dizaine de mètres de la rive, et son corps s'y est coincé entre deux rochers. J'ai essayé quatre fois de l'en déloger mais ces maudites vagues m'ont rejeté contre la falaise à chaque coup.

— Je comprends maintenant pourquoi vous êtes trempé malgré votre imperméable, murmura Mallory. Il fera jour dans trois ou quatre heures. Les Allemands l'apercevront dès l'aube ; ils iront en bateau examiner le corps et sauront alors que nous sommes dans l'île.

— Pourquoi ? dit Stevens ; le soldat aurait pu tomber sur le récif.

— Nous avons omis de vous dire qu'Andrea lui a poignardé le cœur, dit Mallory. Il faut que nous repartions dans cinq minutes. »

Les heures suivantes furent des heures du plus sombre cauchemar ; des heures interminables d'une marche trébuchante à travers la neige, de chutes sous le poids de fardeaux devenus intolérables pour des hommes exténués, affamés, aux muscles torturés.

Pensant que les Allemands allaient supposer qu'ils gagneraient le centre de l'île, Mallory, au lieu de marcher vers le nord, prit la direction ouest-nord-ouest. Sans boussole ni étoiles ni lune pour le guider, il ne s'orientait que d'après la pente de la montagne et le souvenir de la carte que Vlachos leur avait montrée à Alexandrie. Bientôt, il fut sûr d'avoir contourné la montagne et d'avancer par une étroite gorge vers l'intérieur.

Leur pire ennemi, pour le moment, était la neige qui tourbillonnait autour d'eux en rideaux gris, s'infiltrait dans leurs bottes, sous leurs vêtements, leur bouchait les yeux, les oreilles, la bouche, gelait puis anesthésiait leurs visages et transformait leurs mains sans gants en lourds blocs de glace, engourdis et presque paralysés. Tous souffraient, mais Stevens plus que les autres. Il avait de nouveau perdu conscience quelques minutes après le départ de leur précaire abri et, dans ses vêtements trempés, il lui manquait la chaleur salvatrice qu'apportait à ses compagnons leur activité physique. Deux fois, Andrea s'était arrêté pour lui tâter le cœur, pensant qu'il était mort, mais ses mains glacées ne sentaient plus rien et il ne put que reprendre sa marche en portant le corps inanimé du jeune homme.

Vers cinq heures du matin, alors qu'ils gravissaient l'abrupte pente au-dessus de la gorge, une pente glissante où seuls quelques caroubiers rabougris retenaient les éboulis, Mallory décida qu'ils devaient, par prudence, se corder. Il prit la tête de la file indienne qui, pendant les vingt minutes suivantes, grimpa péniblement cette côte de plus en plus escarpée ; il n'osait même pas penser à ce qu'Andrea devenait derrière lui. Soudain, la pente s'adoucit, le terrain s'aplatit, et presque avant de comprendre ce qui arrivait, ils avaient franchi le col et toujours cordés ensemble, aveuglés par la neige, ils glissaient vers la vallée de l'autre versant.

Ils atteignirent la caverne à l'aube. M. Vlachos leur avait dit que le sud de Navarone était criblé de grottes, mais c'était la première qu'ils voyaient : pas vraiment une grotte, d'ailleurs, mais un sombre et étroit tunnel creusé dans un énorme tas de dalles volcaniques dont les couches s'empilaient, en un équilibre incertain, au-dessus de la large vallée inconnue qui s'étendait, six cents mètres plus bas, enveloppée encore des ombres de la nuit.

Ce n'était pas une caverne, mais c'était plus que n'avaient espéré trouver ces hommes gelés, épuisés, mourant de sommeil. Il y avait suffisamment de place pour tous ; l'entrée fut fermée par la tente maintenue au moyen de pierres. Ils parvinrent à enlever à Stevens ses vêtements mouillés et à l'étendre dans un sac de couchage à fermeture éclair ; ils lui firent avaler un peu d'alcool et placèrent sa tête blessée sur un oreiller de vêtements secs. Puis, les quatre hommes, même l'infatigable Andrea, se laissèrent choir sur le sol mouillé de neige de la grotte et s'endormirent, oubliant et le froid et la faim et leurs habits saturés d'eau, oubliant même la souffrance du retour de la circulation sanguine dans leurs mains et leurs visages gelés.

VII

MARDI

15 h - 19 h

Le soleil, bordé de givre, diffusait une pâle lumière derrière les nuages et, bien au-delà de son zénith, plongeait rapidement vers l'ouest, quand Andrea souleva la tente et jeta un regard prudent au-dehors.

Pendant quelques instants, il resta presque immobile derrière la toile, étirant automatiquement les muscles douloureux de ses jambes et accoutumant graduellement ses yeux à l'éblouissant éclat de la neige. Puis, sans bruit, il sortit du tunnel, remonta la pente du petit ravin et regarda le paysage.

Au-dessous de lui s'étendait au loin une grande vallée presque parfaitement symétrique entre les murailles verticales des montagnes qui l'embrassaient et s'abaissaient doucement vers le nord. Le pic géant, à droite, dont la cime était cachée dans les nuages, devait être le mont Kostos, la plus haute montagne de Navarone, se dit Andrea ; ils avaient traversé son flanc occidental pendant la nuit. À l'est, en face, à environ sept kilomètres de distance, la troisième montagne était à peine moins haute ; mais son flanc septentrional s'abaissait plus rapidement, débouchant dans les plaines situées au nord-est de Navarone. Et à environ six kilomètres au nord-nord-est, très en dessous de la limite des neiges éternelles et des cabanes de bergers isolés, une toute petite agglomération aux toits plats se nichait dans un pli des collines, le long de la rive du cours d'eau qui serpentait à travers la vallée. Ce ne pouvait être que le village de Margaritha.

Tout en s'absorbant dans la topographie de la vallée, tout en fouillant du regard tous les coins d'où pourrait surgir un danger, Andrea cherchait à identifier le bruit qui, au cours des deux minutes précédentes, l'avait arraché au sommeil et instantanément mis debout, complètement réveillé, avant même que son esprit ait eu le temps d'enregistrer le souvenir de ce bruit. Puis, il l'entendit de nouveau, trois fois en autant de secondes, un sifflement strident, péremptoire, qui retentit brièvement et alla mourir sur les pentes inférieures du mont Kostos. Son dernier écho vibrait encore légèrement dans l'air lorsque Andrea fit demi-tour.

En moins de trente secondes, il était revenu à son poste d'observation avec les jumelles Zeiss-Ikon de Mallory. Sa première impression n'avait été que trop exacte : vingt-cinq, peut-être trente

soldats, formant une longue ligne irrégulière, avançaient lentement au flanc du Kostos, passant au peigne fin chaque petit ravin, chaque amas de roches. Malgré leurs costumes blancs, ils étaient faciles à distinguer, même à la distance de trois kilomètres : les pointes de leurs skis se détachaient en noir sur la blancheur de la neige ; on les voyait osciller tandis que les hommes trébuchaient sur les pentes parsemées de pierres. De temps en temps, un homme proche du centre de la ligne gesticulait avec un alpenstock comme s'il coordonnait les efforts des chercheurs. C'est lui qui siffle, pensa Andrea.

« Andrea ! appela très doucement Mallory de l'ouverture de la grotte. Quelque chose qui cloche ? »

Andrea se retourna et porta un doigt à ses lèvres. Boitillant, tressaillant de douleur à chaque pas, Mallory s'avança. Ses orteils écorchés, collés ensemble par du sang congelé, étaient encore dans les bottes de la sentinelle allemande ; maintenant, il avait peur de les ôter, redoutant ce qu'il y trouverait.

Il se laissa tomber dans la neige à côté d'Andrea et demanda :

« Des gens ? »

— De la pire espèce, murmura Andrea. Regardez, mon Keith. »

Il lui passa les jumelles et désigna les pentes inférieures du mont Kostos en ajoutant :

« Votre ami Jensen ne nous a jamais dit qu'il y avait ici un *Jæger Battalion*, de ces chasseurs alpins qui sont leurs meilleurs soldats de montagne. C'est fort ennuyeux. »

Mallory, qui les avait aperçus, inclina la tête et frotta le chaume de son menton.

« Si quelqu'un est capable de nous trouver, c'est bien eux ; et ils nous trouveront. Dieu sait ce que le corps alpin fait ici, continua-t-il en suivant à travers ses jumelles la consciencieuse fouille de la montagne, d'autant plus menaçante qu'elle s'effectuait avec une lenteur implacable. Ils doivent savoir que nous avons débarqué, et comme ils ne nous ont pas trouvés à l'intérieur, ils nous cherchent sur l'autre versant du Kostos, Notre découverte n'est plus qu'une question de temps.

— Une heure, une heure et demie au plus, dit Andrea. Ils seront ici avant le coucher du soleil. Nous ne pouvons pas abandonner Stevens et nous ne pouvons pas nous éloigner en l'emmenant, car alors il mourra de toute façon.

— Nous ne serons pas ici, dit Mallory d'un ton positif. Si nous y restons, nous mourrons tous ou nous finirons nos jours dans l'un de

ces gentils petits culs de basse-fosse dont M. Vlachos nous a parlé.

— Le plus grand bien du plus grand nombre, n'est-ce pas, mon Keith ? C'est cela que dirait le commandant Jensen.

— Je partage cette vue. Il s'agit de douze cents vies contre une. Vous savez qu'il faut s'incliner devant cette raison, dit Mallory d'un ton las.

— Oui, je le sais. Mais vous vous tourmentez pour rien. Venez, mon ami ; allons apprendre la bonne nouvelle aux autres », dit Andrea avec son bon sourire.

Lorsqu'ils entrèrent dans la grotte, Miller, penché sur la jambe brisée qu'éclairait une petite torche électrique, demanda d'une voix brusque et irritée :

« Quand allons-nous faire quelque chose pour sauver ce gosse, patron ? Ce satané sac de couchage imperméable est entièrement trempé, et le malheureux est à peu près congelé. Il lui faut une chambre chauffée, des boissons chaudes, sinon il est perdu. Il aurait déjà peu de chances de s'en tirer dans un hôpital de premier ordre, et aucune dans cette maudite glacière. »

Miller n'exagérait guère. La neige fondue ruisselait continuellement le long des murs couverts de lichen du tunnel où, faute d'aération, l'eau s'accumulait et où il faisait un froid terrible.

« Il sera peut-être hospitalisé plus tôt que vous ne pensez, dit Mallory en regardant le jeune blessé endormi. Comment va sa jambe ?

— Plus mal ; beaucoup plus mal. Je viens d'y mettre encore une dose de sulfamides et de refaire le pansement. C'est tout ce que je peux faire, et ce n'est qu'une perte de temps... Qu'est ce que c'est que cette blague au sujet d'un hôpital ?

— Ce n'est pas une blague, mais un fait des plus désagréables. Des Allemands sont en train de fouiller ces parages et se dirigent de notre côté. Ils nous trouveront forcément. »

Miller jura.

« Dans combien de temps, patron ?

— Une heure, peut-être un peu plus.

— Et qu'allons-nous faire de Stevens ? Le laisser ici ? C'est son unique chance, je suppose.

— Stevens viendra avec nous », répliqua Mallory avec décision.

Miller le regarda longuement, froidement, sans rien dire.

« Stevens viendra avec nous » répéta-t-il ; nous le traînerons

jusqu'à ce qu'il meure – ce qui ne sera pas long, puis nous le laisserons dans la neige, tout simplement, hein ?

— Oui, Dusty. Stevens en sait trop. Les Allemands doivent avoir deviné pourquoi nous sommes dans l'île, mais ils ne savent pas comment nous nous proposons de pénétrer dans la forteresse, et ils ignorent quand la Marine arrivera. Stevens, lui, le sait. Ils le feront parler. La scopolamine fait parler n'importe qui.

— La scopolamine ? à un mourant ?

— Pourquoi pas ? Je ferais comme eux. Si vous étiez le commandant allemand et si vous saviez que vos gros canons et la moitié des hommes de votre forteresse risquent de sauter d'un moment à l'autre, vous en feriez autant. Ça ne me plaît pas plus qu'à vous, Dusty, croyez-moi. »

Mallory se tourna vers l'autre côté de la grotte, vers Casey Brown qui venait seulement de se réveiller et frissonnait dans ses vêtements mouillés.

« Comment vous sentez-vous, chef ? lui demanda-t-il.

— Pas trop mal, mon capitaine. Il y a un accroc ?

— De bonne taille. Une patrouille allemande vient par ici. Il faut que nous partions avant une demi-heure. Il est juste quatre heures. Croyez-vous pouvoir obtenir Le Caire à la radio ?

— Dieu seul le sait, répondit Brown. Le poste n'a pas été trop bien traité, hier. Je vais essayer.

— Merci, chef. Veillez à ce que votre antenne ne s'élève pas au-dessus des parois du ravin. »

Au moment de sortir de la grotte, Mallory s'arrêta brusquement en voyant Andrea accroupi sur un bloc de roche, tout près de l'entrée ; il avait achevé de visser un viseur télescopique au canon de son Mauser de 792 millimètres et enveloppait toute l'arme dans la doublure blanche d'un sac de couchage.

Il regarda Mallory, lui sourit, se leva, prit son havresac et, trente secondes plus tard, il avait revêtu son costume de montagne, blanc depuis le capuchon fermé par une coulisse jusqu'aux bottes de toile que des élastiques fixaient aux chevilles de ses chaussures. Puis, ramassant le Mauser, il dit :

« J'ai pensé que je pourrais faire une petite promenade, mon capitaine ; avec votre permission, naturellement. »

Mallory inclina plusieurs fois lentement la tête en évoquant un souvenir.

« Vous avez dit que je me tourmentais pour rien, murmura-t-il ; j'aurais dû comprendre. »

Une immense gratitude emplît le cœur de Mallory ; il avait dit avec détachement à Miller qu'on traînerait Stevens avec soi jusqu'à ce qu'il meure, il avait simulé une indifférence qui cachait une affreuse amertume ; il mesurait à quel point la décision que lui imposait son devoir lui avait été douloureuse, maintenant qu'elle n'était plus nécessaire.

« Je vous demande pardon de ne pas avoir été plus explicite, dit Andrea, mi-contrit, mi-souriant. Je croyais que vous m'aviez compris. C'est la meilleure chose à faire, n'est-ce pas ?

— C'est la seule, répondit Mallory. Vous allez les détourner du col ?

— Il n'y a pas d'autre moyen. Avec leurs skis, ils me rattraperaient en quelques minutes si je descendais dans la vallée. Je ne pourrai pas revenir avant qu'il fasse nuit. Vous serez ici ?

— Quelques-uns d'entre nous y seront. Il faut que nous ayons du combustible et de la nourriture, je vais descendre dans la vallée ce soir.

— Évidemment. Nous devons tenter notre possible. Aussi longtemps que nous le pourrons. Il est si jeune, presque un enfant... Ce ne sera peut-être pas long... Je serai de retour vers sept heures. »

Le ciel s'obscurcissait déjà ; de sombres nuages annonçaient de nouvelles chutes de neige et le vent se levait. Mallory frissonna et saisissant le bras massif du Grec :

« Au nom de Dieu, Andrea, prenez garde, attention à vous !

— Ne pensez pas à moi, dit doucement Andrea en dégageant son bras. Si vous devez prier Dieu, priez-le de protéger les pauvres diables qui nous cherchent. »

Pendant quelques instants après le départ d'Andrea, Mallory demeura, indécis, à l'entrée de la grotte, puis se retournant brusquement, il alla s'agenouiller devant Stevens. Soutenu par le bras de Miller, les yeux ternes et dénués d'expression, le jeune homme avait le visage si livide que Mallory en reçut un choc. Pour le dissimuler, il sourit :

« Eh bien, le dormeur s'éveille enfin ; mieux vaut tard que jamais. Comment vous sentez-vous maintenant, Andy ?

— Gelé, répondit Stevens en s'efforçant de sourire à son tour.

— Et la jambe ?

— Je crois qu'elle doit être gelée elle aussi. En tout cas, je ne la sens pas.

— Gelée ! fit Miller en imitant à la perfection le ton du spécialiste offensé. Gelée, qu'il dit ! Quelle ingratitude ! Dans une caverne-hôpital de première classe ! »

Un bref sourire passa sur le visage de Stevens. Il garda longuement les yeux fixés sur sa jambe, puis leva soudain la tête et, regardant Mallory :

« Écoutez, mon capitaine, il est inutile de nous leurrer, dit-il d'une voix douce et totalement inexpressive. Je ne veux pas paraître ingrat, et la seule idée d'un héroïsme facile m'est odieuse, mais je ne suis pour vous qu'un lourd boulet à traîner et...

— Vous abandonner ? dit Mallory en l'interrompant. Vous laisser mourir de froid ou être pris par les Allemands ? N'y songez plus, mon garçon. Nous saurons nous occuper à la fois de vous et de ces sacrés canons.

— Mais, mon capitaine...

— Vous nous insultez, lieutenant, intervint Miller. Nous sommes offensés. De plus, en qualité de médecin, je dois suivre mon malade jusqu'à sa convalescence, et si vous croyez que je veuille le faire dans une quelconque geôle allemande !...

— Assez ! fit Mallory. La question est réglée. »

Il vit se colorer légèrement les maigres joues, s'éclairer les yeux ternes, et sentit l'envahir la honte ; la honte d'être l'objet de la reconnaissance de celui qui prenait pour de la sollicitude sa crainte d'être trahi... Il se courba, se mit à délayer ses bottes et, sans lever la tête, dit :

« Dusty, quand vous aurez fini de vous vanter de vos prouesses médicales, pourriez-vous jeter un coup d'œil sur mes pieds ? Je crains que les bottes de la sentinelle ne leur aient pas fait grand bien. »

Un quart d'heure plus tard, Miller coupa le bout du sparadrap qui entourait le pied droit de Mallory, se redressa et contempla son œuvre avec fierté.

« Magnifique, Miller, magnifique, murmura-t-il avec satisfaction. Pas même à l'hôpital John Hopkins de la ville de Baltimore... » Il s'interrompit, fronça les sourcils en regardant les pieds enveloppés d'un épais pansement et dit : « Un détail me vient à l'esprit, patron.

— Je pensais bien que vous finiriez par vous demander comment réintroduire mes pieds dans ces satanées bottes », dit Mallory.

Il frissonna involontairement tandis qu'il enfilait ses chaussettes de laine feutrées et trempées de neige fondue, et ramassant les bottes de l'Allemand, il les tint à bout de bras en disant d'un ton dégoûté :

« Pointure sept, tout au plus.

— Voici du neuf », dit Stevens, et il désigna ses propres bottes dont l'une avait été fendue sur le côté par Andrea. « Vous pourrez facilement réparer cette déchirure, et elles ne me servent plus à rien. Ne discutez pas, je vous prie, mon capitaine. »

Il se mit à rire, puis refoula un cri de douleur, aspira profondément et ajouta :

« Ma première et probablement ma dernière contribution à l'expédition. Quel genre de médaille croyez-vous qu'on me donnera pour cela ? »

Mallory prit les bottes, regarda Stevens en silence, puis se retourna en entendant Brown entrer d'un pas trébuchant. Il posa le poste transmetteur et l'antenne sur le sol et tira de sa poche une boîte de cigarettes qui glissèrent de ses doigts glacés et tombèrent dans la boue. Il émit un bref juron, se frappa la poitrine de ses mains engourdis, renonça à ramasser les cigarettes et s'assit lourdement sur un bloc de roche. Il avait l'air fatigué, gelé et profondément malheureux.

Mallory alluma une cigarette, la lui passa et demanda :

« Avez-vous pu les obtenir ?

— C'est eux qui ont réussi à m'avoir, plus ou moins. On les entendait très mal, et je n'ai pas du tout pu me faire entendre ; ce doit être à cause de cette maudite grande montagne.

— Probablement. Et quelles nouvelles de nos amis du Caire ?

— Pas de nouvelles du tout. Ils étaient trop ennuyés de notre silence. Ils ont dit qu'ils nous appelleraient désormais toutes les quatre heures, que nous accusions réception ou non. Ils l'ont répété une dizaine de fois.

— Voilà qui nous sera d'un grand secours, dit Miller avec aigreur. C'est agréable de les savoir à nos côtés ; rien de tel qu'un soutien moral, je pense que ces limiers boches auraient une frousse mortelle s'ils le savaient... Les avez-vous observés avant de revenir ?

— Je les ai entendus ; l'officier leur criait des ordres », dit Brown.

Machinalement, il ramassa son fusil et défit le cran de sûreté.

« Ils doivent être maintenant à moins de quinze cents mètres

d'ici. »

La patrouille allemande, plus étroitement rassemblée, cette fois, était à peine à sept cent cinquante mètres de la grotte quand le lieutenant qui la commandait vit que son aile droite s'attardait de nouveau en arrière sur les pentes les plus escarpées du sud. Impatiemment, il porta son sifflet à ses lèvres pour en tirer les trois coups péremptoires qui ramèneraient à l'alignement ses hommes fatigués. Deux fois, le sifflet retentit ; mais le troisième « ouip » s'éteignit à peine commencé, son gémissant diminuendo se mêlant à un long cri de souffrance. Pendant deux ou trois secondes, le lieutenant resta debout, immobile, le visage contracté, puis il tomba violemment en avant, dans la neige durcie. Le gros sergent qui se tenait à côté de lui le regarda, horrifié, ouvrit la bouche pour crier et s'effondra sur le corps de l'officier, le crépitement de fouet du Mauser dans les oreilles à l'instant où il mourut.

Sur les pentes occidentales du mont Kostos, à une grande hauteur, Andrea, de la fente en V entre deux grands blocs de roche d'où il tirait, décocha trois coups de plus parmi les hommes désorganisés de la patrouille. Il était d'un calme absolu, ses yeux n'exprimaient ni dureté ni haine ; ils reflétaient l'absence volontaire de toute pensée, qu'il imposait à son esprit en pareille circonstance. Tuer son semblable était pour lui le mal suprême, car la vie est un don divin dont l'homme n'a le droit de priver personne. Pas même en un combat loyal. Et ce qu'il faisait là était de l'assassinat.

Lentement, il abaissa le Mauser et regarda à travers la fumée qui demeurerait suspendue dans l'air froid du soir. L'ennemi avait complètement disparu, mais il était toujours là, caché derrière les rochers ou enfoui dans la couverture anonyme de la neige, et il restait aussi dangereux que jamais. Andrea savait que les soldats se remettraient promptement de la mort de leur officier, et qu'ils partiraient à sa recherche afin de le tuer si possible, car il n'y avait pas en Europe de guerriers plus tenaces que les skieurs du bataillon de *Jægers* alpins.

Devant lui, une salve meurtrière de fusils mitrailleurs automatiques ricocha sur les blocs de roche ; instinctivement, il s'aplatit sur le sol. Il s'y était attendu : c'était conforme à la vieille attaque d'infanterie classique : avancer sous le couvert d'un tir, s'arrêter, couvrir son camarade, puis avancer de nouveau. Rapidement, Andrea introduisit une nouvelle charge dans le magasin de son Mauser et, à plat ventre, rampa derrière la ligne basse de roches brisées qui s'étendait, à sa droite, sur une quinzaine de mètres. Parvenu au bout, il descendit son capuchon blanc au niveau de ses sourcils et jeta un regard prudent au-delà de son abri.

Une autre volée de balles s'écrasa dans les rochers qu'il venait de quitter, et une demi-douzaine d'hommes – trois de chaque extrémité de la ligne – abandonnèrent leur couvert, se mirent à courir le long de la pente, dans des directions opposées, et se laissèrent retomber dans la neige. Ces renards du corps alpin ne risquaient pas une attaque frontale ; ils étendaient leur ligne en un croissant qui encerclerait l'adversaire. Cette manœuvre, déjà redoutable pour lui-même, Andrea aurait pu la déjouer, car il avait soigneusement choisi son emplacement, et derrière lui, un couloir lui permettrait de s'échapper. Mais il n'avait pas prévu ce qui, de toute évidence, allait arriver : à l'ouest, la pointe du croissant atteindrait la grotte où se cachaient ses compagnons.

Andrea se retourna sur le dos et regarda le ciel qui s'obscurcissait. Les Allemands recommencèrent à tirer et exécutèrent une seconde fois leur manœuvre enveloppante. Alors, il n'attendit pas plus longtemps. Il sortit de derrière les roches et se mit à tirer sans viser vers le bas de la pente tout en se dirigeant vers le plus proche couvert distant d'au moins trente mètres. Au bout de seize mètres, pas un seul coup n'avait encore été tiré contre lui ; il trébucha sur la glissante pierraille ; un rétablissement de chat ; encore huit mètres d'une miraculeuse immunité, puis, sur la poitrine et le ventre, il heurta avec une vive douleur la pierre de son nouvel abri.

En dix secondes, il avait repris son souffle, rechargé son arme, et il recommençait à tirer au hasard, attentif seulement aux traîtrises du sol glissant et à la dépression bordée d'éboulis si impossiblement éloignée. Puis, le Mauser, vide de munitions, fut inutile entre ses mains et, d'en bas, tous les Allemands tiraient, les balles sifflant au-dessus de sa tête ou l'aveuglant de la neige qu'elles faisaient gicler des rochers. Mais le crépuscule touchait les montagnes et Andrea n'était plus qu'une tache mouvante ; tirer avec précision de bas en haut est d'ailleurs toujours difficile. Néanmoins le tir massif convergeait de plus en plus, Andrea n'hésita plus : il se jeta presque horizontalement en avant et fit les trois derniers mètres qui le séparaient de la dépression, la face contre terre en glissant.

Étendu de tout son long sur le dos, dans le creux, il prit dans sa poche un miroir d'acier ; il aperçut d'abord deux, puis trois, puis une demi-douzaine d'hommes qui montaient en courant au flanc de la montagne ; deux d'entre eux provenaient de l'extrême droite de leur ligne. Avec un long soupir de soulagement, Andrea abaissa son miroir et un sourire plissa ses yeux. Presque paresseusement, il rechargea son arme.

« Patron ? fit Miller d'une voix plaintive.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Patron, quand vous étiez écolier, avez-vous jamais lu l'histoire de gens qui se perdent dans une tempête de neige et tournent en rond pendant des jours et des jours ?

— Nous avions à Queenstown un livre qui racontait cette histoire, répondit Mallory tout en chassant la neige de son visage et de son col.

— Les gens y tournaient en rond jusqu'à ce qu'ils meurent ? demanda Miller avec insistance.

— Oh ! assez ! dit impatiemment Mallory. Comment diable pourrions-nous tourner en rond du moment que nous ne cessons de descendre ? Vous imaginez-vous que nous sommes sur un escalier en spirale ? »

Même dans les larges bottes de Stevens, ses pieds lui faisaient abominablement mal.

Les deux hommes continuèrent à marcher dans la neige mouillée qui tombait depuis que, trois heures auparavant, Andrea avait détourné la patrouille allemande. Mallory n'avait pas compté sur une chute de neige aussi épaisse et aussi continuelle lorsqu'il avait projeté de se rendre à Margaritha pour chercher du combustible et des aliments. De toute façon, sa décision n'en aurait pas été changée, car bien qu'il souffrît moins, Stevens s'affaiblissait et avait un besoin désespéré de chaleur et de nourriture.

Les nuages cachant la lune et les étoiles, on n'y voyait guère à plus de trois mètres, et la perte de leur boussole avait pris une importance paralysante. Mallory ne doutait cependant pas de trouver le village : il suffisait de descendre jusqu'au cours d'eau qui traversait la vallée, puis de le suivre en direction du nord jusqu'à Margaritha ; mais si la neige continuait à tomber, ils auraient peu de chances de repérer leur minuscule grotte...

Mallory étouffa une exclamation tandis que la main de Miller lui saisissait le haut du bras et le faisait tomber à genoux dans la neige.

Il se reprocha aussitôt son inattention, et il distingua à travers le rideau blanc tournoyant, une masse sombre, trapue, si proche qu'ils avaient failli s'y cogner.

« C'est la cabane », dit-il à l'oreille de Miller.

Il l'avait remarquée, durant l'après-midi, à mi-chemin entre leur grotte et Margaritha. Soulagé à l'idée qu'ils seraient dans le village moins d'une demi-heure plus tard.

« Navigation élémentaire, mon cher caporal, murmura-t-il. Perdus et tournant en rond, pensez-vous ! Ayez simplement confiance en... »

Il s'interrompit en sentant les doigts de Miller lui serrer le bras et en l'entendant dire si bas qu'il l'entendit à peine :

« J'ai perçu des voix, patron.

— En êtes-vous sûr ?

— Je ne suis sûr de rien ; le diable m'emporte, depuis une heure j'imagine toutes les choses possibles. En tout cas, je crois avoir entendu un bruit.

— Allons voir, dit Mallory. Ce ne peuvent pas être les Jægers : ils étaient à mi-hauteur du mont Kostos quand nous les avons vus en dernier lieu. Et les bergers ne se servent de ces cabanes qu'en été. »

Il défit le cran de sûreté de son Colt et avança vers la cabane.

Une minute plus tard, ils étaient à l'intérieur, la porte refermée derrière eux. Mallory en fouilla tous les coins du pinceau de sa lampe de poche. À part un grossier bat-flanc de bois, un fourneau délabré sur lequel était posée une lanterne rouillée, le local était vide et ne comportait pas même de fenêtre.

Mallory flaira la lanterne.

« Elle n'a pas été utilisée depuis des semaines, dit-il, mais elle contient encore du pétrole. »

Brusquement, il s'immobilisa, remit la lanterne en place avec la plus grande douceur et s'approcha de Miller :

« Rappelez-moi de m'excuser auprès de vous : nous avons de la compagnie. Donnez-moi votre revolver et continuez à parler.

— C'est l'histoire de Castelrosso qui recommence, dit à voix haute Miller qui n'avait pas cillé. Je parie que c'est un Chinois cette fois. »

Mais il était déjà seul. Mallory, le revolver silencieux à la main, contournait sans bruit la cabane à un mètre environ des murs. Il atteignait le troisième quand il vit du coin de l'œil une vague silhouette surgir du sol avec un bras levé. Mallory recula sous le coup, se retourna et envoya son poing fermé dans l'estomac de son assaillant. Il y eut un halètement de souffrance et l'homme s'effondra en gémissant.

Mallory regarda le bâton primitif qu'il tenait de sa main droite gantée et le havresac d'aspect nullement militaire attaché sur son dos. Trente secondes s'écoulèrent sans que bougeât la forme blottie sur le sol. Délibérément Mallory décocha un fort coup de pied à l'extérieur

du genou droit de l'homme. C'était un vieux truc qui, à sa connaissance, ne ratait jamais : la douleur était brève mais torturante. Pourtant il ne se produisit ni mouvement ni le moindre son.

Mallory se pencha et, le portant et le traînant à moitié, porta son prisonnier dans la cabane. Il ne pesait presque rien et Mallory regretta de l'avoir frappé aussi rudement.

« Je n'ai rien entendu, patron, dit Miller. Qui est ce champion poids lourd ?

— Aucune idée. Rien que de la peau et des os. Refermez la porte, Dusty, et voyons ce qu'est notre capture. »

VIII

MARDI

19 h – 0 h 15

Deux minutes passèrent, puis le petit homme bougea, gémit et se mit sur son séant. Mallory le maintint d'aplomb pendant qu'il secouait sa tête penchée, les yeux fermés comme pour s'appliquer à dissiper son hébétude. Finalement, il les rouvrit et regarda tour à tour Mallory et Miller à la faible lueur de la lanterne qui venait d'être allumée. En même temps que la couleur revenait à ses joues basanées, sa lourde moustache noire se hérissait d'indignation et la colère assombrissait ses yeux.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il en anglais avec à peine une trace d'accent étranger.

— Je le regrette, mais moins vous en saurez sur notre compte, mieux cela vaudra pour vous, dit Mallory en souriant délibérément afin que ses paroles n'aient rien d'offensant. Comment vous sentez-vous maintenant ? »

Le petit homme se massa tendrement l'estomac et ploya la jambe avec une grimace de douleur.

« Vous m'avez frappé très fort, dit-il.

— J'y ai été obligé », dit Mallory.

Et, lui montrant le bâton qu'il avait ramassé :

« Vous avez essayé de me donner un coup avec ceci ; vous attendiez-vous à ce que je vous salue en vous remerciant ?

— Vous êtes très amusant... Mon genou me fait mal.

— Parlons d'abord de ce gourdin. Pourquoi l'avez-vous brandi ?

— J'avais l'intention de vous assommer et de voir qui vous étiez. Vous auriez pu être un homme du corps allemand alpin... Pourquoi mon genou est-il ?...

— Vous avez fait une chute malheureuse, dit Mallory effrontément. Que faites-vous ici ?

— Qui êtes-vous ? » riposta le petit homme.

Miller toussa, regarda ostensiblement sa montre.

« Tout cela est très divertissant, patron...

— Vous avez raison, Dusty, nous n'avons pas toute la nuit. Regardez donc ce qu'il y a là-dedans », dit Mallory en désignant le havresac de l'inconnu, qui, chose étrange, ne protesta pas.

« De la nourriture ! dit Miller. Une merveilleuse, merveilleuse mangeaille ! De la viande cuite, du pain, du fromage, du vin. »

À regret, il referma le sac, et regardant leur prisonnier avec curiosité :

« Rudement drôle d'heure pour un pique-nique !

— Tiens ! un Américain, un Yankee, dit le petit homme en souriant. De mieux en mieux !

— Que voulez-vous dire ? demanda Miller avec suspicion.

— Voyez par vous-même », répondit l'homme aimablement.

Et il indiqua d'un mouvement de la tête le coin le plus éloigné.

Un grand homme maigre se tenait devant la porte. Un capuchon blanc projetait son ombre sur son visage ; il portait à la main un court fusil Lee Enfield.

« Ne tire pas ! lui dit rapidement en grec le petit homme. Je suis presque sûr que ce sont ceux que nous cherchons, Panayis. »

Panayis ! Une vague de soulagement submergea Mallory. C'était l'un des noms qu'Eugène Vlachos lui avait indiqués à Alexandrie.

« La situation est renversée, n'est-ce pas ? dit le petit homme en souriant à Mallory. Je vous redemande : qui êtes-vous ?

— S. O. E. répondit Mallory sans hésiter.

— C'est le commandant Jensen qui vous a envoyés ? »

Mallory se laissa tomber sur le bat-flanc en poussant un long soupir de soulagement.

« Nous sommes parmi des amis, Dusty », dit-il.

Puis s'adressant au petit homme :

« Vous devez être Louki – le premier platane de la place de Margaritha. »

Rayonnant, le petit homme salua et tendit la main en disant :

« Louki, à votre service, monsieur.

— Et lui, naturellement, est Panayis ? »

Le grand homme demeuré sur le seuil, taciturne, inclina la tête sans sourire ni rien dire.

« C'est bien cela ! Louki et Panayis ! dit Louki, tout joyeux. On nous connaît donc au Caire et à Alexandrie.

— Bien sûr ! dit Mallory. On nous a parlé de vous avec de grands éloges. Vous avez déjà été d'une aide précieuse aux Alliés.

— Et nous le serons encore, dit Louki. Allons, nous perdons du temps. Les Allemands sont sur la montagne. De quoi avez-vous besoin ?

— De nourriture, et de la façon la plus urgente.

— Elle est là ! dit Louki en désignant d'un geste lier les havresacs. Nous étions en route pour vous la monter.

— Comment saviez-vous où nous étions ? ou même que nous avions débarqué dans l'île ? demanda Mallory étonné.

— Depuis l'aube, des soldats allemands ont traversé Margaritha en direction du sud et des montagnes. Toute la matinée, ils ont fouillé le col oriental du Kostos. Nous savions donc que des gens avaient débarqué et que les Allemands les cherchaient. Nous avons également appris qu'ils avaient barré le chemin de la côte sud de la falaise aux deux bouts. Vous aviez par conséquent dû venir par le col occidental. Ils ne s'y attendaient pas ; vous les avez roulés. Alors, nous sommes partis pour vous trouver.

— Mais vous ne nous auriez jamais découverts...

— Si, dit Louki avec une certitude absolue. Panayis et moi, nous connaissons chaque brin d'herbe de Navarone. »

Louki frissonna soudain.

« Vous n'auriez pas pu choisir un temps plus mauvais.

— Nous n'aurions pas pu en choisir un meilleur, répliqua Mallory.

— La nuit dernière, oui ; personne ne vous aurait attendus par cette pluie et ce vent. Personne n'a pu entendre l'avion ni penser qui vous sauteriez...

— Nous sommes venus par mer, dit Miller en l'interrompant. Nous avons escaladé la falaise méridionale.

— Voyons, c'est impossible ! s'écria Louki, franchement incrédule.

— C'est pourtant vrai, dit Miller. Lisez-vous jamais les journaux ?

— Bien sûr que je lis les journaux ; me prenez-vous pour un illettré ?

— Alors vous vous rappelez sans doute les ascensions de l'Himalaya d'avant-guerre et vous avez dû voir des centaines de fois le

portrait de Mallory. Seulement, il était un peu plus joli dans ce temps-là, dit Miller en regardant le visage non rasé de son chef. Vous avez devant vous Keith Mallory, de Nouvelle-Zélande. »

Tout à coup, le petit homme, avec un large sourire qui effaçait tout vestige de suspicion, s'avança vers Mallory et, lui saisissant la main, la lui secoua avec enthousiasme.

« Par Dieu ! Je sais qui est Mallory et je le reconnais ! Mais l'Américain a raison ; vous auriez besoin de vous raser et vous avez l'air plus âgé que sur les photos dont je me souviens.

— Je me sens plus vieux, en effet, dit Mallory. Je vous présente le caporal Miller, un citoyen américain.

— Un autre alpiniste célèbre ? demanda Louki avec intérêt.

— Il a escaladé la falaise comme personne ne l'avait jamais fait avant lui », dit véridiquement Mallory.

Puis, après un coup d'œil sur sa montre : « Il y en a d'autres là-haut dans la montagne. Nous avons besoin d'aide et immédiatement. Vous savez le danger que vous courez si vous êtes surpris à nous porter secours ?

— En danger, Louki et Panayis, les renards de Navarone ? Impossible ! dit Louki avec un geste dédaigneux. Venez, montons cette nourriture à vos amis.

— Une minute, dit Mallory en posant une main sur le bras du petit homme qui avait déjà rechargé son havresac sur ses épaules. Il nous faut aussi un poêle, du combustible, des bandes et des médicaments, car l'un des nôtres a été si grièvement blessé que nous ne sommes pas sûrs de parvenir à le sauver.

— Panayis ! Retourne au village », ordonna Louki en grec.

Il expliqua rapidement à Panayis ce qu'il fallait se procurer et où était située la grotte. Puis, s'étant assuré que ses instructions avaient été bien comprises, il demanda à Mallory :

« Êtes vous certain de pouvoir retrouver tout seul cette grotte ?

— À parler franc, je ne le crois pas.

— Alors, il faut que je vous accompagne. J'avais espéré... Vous comprenez ; le fardeau de Panayis sera très lourd ; je lui ai dit d'apporter aussi de la literie...

— J'irai avec lui », offrit aussitôt Miller tout en se rappelant son exténuant labeur dans le caïque, l'ascension de la falaise et la marche forcée à travers les montagnes. « L'exercice me fera du bien. »

Louki traduisit sa proposition à Panayis – taciturne, semblait-il, seulement à cause de son ignorance de l'anglais –, lequel répondit par un torrent de véhémentes protestations, déclarant que Miller ne ferait que ralentir sa marche. Louki, lui ayant affirmé que ce serait pour lui un honneur que d'avoir pour compagnon l'illustre alpiniste américain Miller, Panayis s'inclina.

« Il se piquera au jeu, dit Mallory avec un sourire malicieux ; il voudra vous prouver, Dusty, qu'un Navaronais est capable de grimper aussi bien et aussi vite que n'importe quel professionnel de la montagne.

— Oh ! mon Dieu ! » gémit Miller.

Un vent de plus en plus fort et froid leur fouettait le visage et faisait pleurer leurs yeux ; une neige épaisse qui fondait en tombant, s'infiltrait sous leurs vêtements, les trempait et les glaçait ; elle s'entassait sur le sol en une couche qui les obligeait à un effort épuisant à chaque pas. La visibilité était nulle : un impénétrable rideau tournoyant gris et blanc les enveloppait. Louki n'en avançait pas moins en diagonale au flanc de la montagne avec la calme assurance d'un homme qui parcourt l'allée de son propre jardin.

Aussi agile et infatigable qu'une chèvre de montagne, sa langue égalait ses jambes en vivacité. Il parlait sans arrêt, rempli de joie d'être de nouveau en action contre l'ennemi. Il raconta à Mallory les trois dernières attaques de l'île, aux échecs si sanguinaires : les Allemands avaient été prévenus, on ne sait comment, de l'attaque par mer et, mettant tout leur appareil défensif en ligne, ils avaient réduit en pièces le Service spécial et les commandos ; quant aux deux groupes aéroportés, ils avaient eu la pire malchance et ils étaient tombés entre les mains de l'ennemi par suite d'une série d'imprévisibles coïncidences. Louki avait failli perdre la vie en ces deux occasions ; lors de la seconde, Panayis avait été capturé ; il avait tué ses gardiens et s'était échappé. Ayant été deux fois pendant toute une nuit à l'intérieur de la forteresse, il pourrait décrire avec précision les canons, les casernes, les logements des officiers, les postes de commande, le magasin, le turbo-générateur.

Mallory siffla tout bas de satisfaction ; c'était là plus qu'il n'avait espéré.

« Votre ami Panayis doit être quelqu'un de très épatant, dit-il. Dites-m'en davantage sur lui.

— Que puis-je vous en dire ? Qu'il a la chance du diable, le courage d'un fou et que le lion se coucherait plus volontiers avec

l'agneau que Panayis ne respirerait le même air que les Allemands ? Nous savons tout cela et pourtant nous ne connaissons pas Panayis. Tout ce que je sais est que je remercie Dieu de ne pas être un Allemand avec Panayis dans l'île. Il tue la nuit, au couteau, et dans le dos. — Louki se signa. — Ses mains sont pleines de sang.

— Vous devez savoir autre chose sur son compte ; après tout, cette île est petite et vous y avez tous deux vécu toute votre vie.

— Non, vous vous trompez. J'ai passé de nombreuses années en pays étranger à aider M. Vlachos qui est un fonctionnaire public très important.

— Oui, un consul. Je le connais. Il est un homme de premier ordre.

— Vous connaissez M. Vlachos ! s'écria Louki, ravi. Merveilleux ! C'est un homme remarquable.

— Nous parlions de Panayis, dit doucement Mallory.

— Ah ! oui, c'est vrai. Eh bien quand je suis revenu après une longue absence, Panayis n'était plus ici. Son père était mort, sa mère s'était remariée, et Panayis était parti vivre en Crète avec son beau-père et deux petites demi-sœurs. Son beau-père a été tué en combattant contre les Allemands, près de Candie. Panayis, avec un bateau de pêcheur, a aidé de nombreux Alliés à s'échapper jusqu'à ce que les Allemands le surprennent. Ils l'ont suspendu par les poignets sur la place du village où habitait sa famille, non loin de Casteli. Ils l'ont battu jusqu'à ce que les os de ses côtes soient à découvert et l'ont laissé pour mort. Ensuite, ils ont brûlé le village, et la famille de Panayis a péri. Quant à lui, des amis l'ont détaché pendant la nuit et l'ont emmené dans les montagnes où il est resté jusqu'à ce qu'il soit guéri. Il est résistant, celui-là, plus résistant qu'un nœud dans le bois d'un vieux caroubier. Alors, il est revenu à Navarone ; dans un canot à rames, d'île en île, je crois. Il ne dit jamais pour quelle raison il est revenu. J'imagine qu'il a plus de plaisir à tuer dans son île natale. La nourriture, le sommeil, le soleil, les femmes et le vin, toutes ces bonnes choses sont moins que rien pour lui. Il ne vit que pour tuer, continuer à tuer, et tuer encore. Il m'obéit parce que je suis l'intendant de la famille Vlachos mais même moi, j'ai peur de lui. »

Louki s'arrêta, huma l'air comme un chien qui flaire une odeur fugitive, secoua la neige de ses bottes et bifurqua sur la pente, en biais, sans la moindre hésitation.

« Plus que cent soixante mètres ; pas plus. Je ne serai pas fâché d'arriver, dit-il.

— Moi non plus », dit Mallory en songeant presque avec affection au misérable abri humide où l'attendaient ses amis.

Soudain, les deux hommes s'immobilisèrent, écoutèrent, se regardèrent, la tête penchée contre la rafale de neige.

« Vous avez entendu quelque chose, vous aussi ? murmura Mallory.

— Ce n'est que moi », fit une voix grave.

Mallory se retourna et vit surgir de la neige la corpulente silhouette de blanc vêtue d'Andrea.

« Une voiture de laitier sur du gros pavé fait moins de bruit que vous et votre ami, dit-il. Mais la neige assourdissait vos voix et je n'étais pas sûr de reconnaître la vôtre.

— Comment se fait-il que vous soyez ici ? demanda Mallory.

— Je cherchais du bois à brûler. J'étais très haut sur le Kostos au coucher du soleil quand la neige a cessé de tomber un moment et j'aurais juré voir une vieille cabane dans une ravine non loin d'ici.

— Vous ne vous êtes pas trompé, dit Louki. C'est la cabane du vieux Leri, le fou. Il était chevrier. Nous l'avons tous mis en garde, mais Leri n'écoutait personne et ne parlait qu'avec ses chèvres. Il a été tué par un éboulement.

— Il nous permettra d'avoir chaud cette nuit », dit Andrea, puis il siffla deux fois, un sifflement analogue lui répondit, et Casey Brown les accueillit à l'entrée de la grotte.

*

* *

La chandelle fumeuse que le courant d'air glacial faisait couler, remplissait la grotte d'ombres vacillantes. Louki alluma une autre chandelle à sa flamme mourante, et Mallory vit nettement Louki pour la première fois. Il avait enlevé son surtout blanc, et sa petite silhouette compacte se présentait vêtue d'une veste bleu foncé ornée de brandebourgs noirs et serrée à la taille par une large ceinture cramoisie ; son visage basané souriait, et sa magnifique moustache noire flottait comme un drapeau. Puis, avec un choc, Mallory remarqua la tristesse et la lassitude des sombres yeux liquides et entourés de rides. Il avait à peine enregistré cette impression que le bout de la première chandelle s'éteignait et que Louki était replongé dans l'ombre.

Étendu dans un sac de couchage, Stevens, le souffle rapide et rauque, avait refusé de boire et de manger et il dormait maintenant

d'un sommeil agité. Il ne semblait plus souffrir (un mauvais signe, se dit Mallory, sans doute le pire) et il souhaita le retour de Miller.

Casey Brown fit descendre les dernières miettes de son pain avec une gorgée de vin, se leva et alla regarder au-dehors où la neige tombait toujours. Il frissonna, laissa retomber la toile de tente et, soulevant le poste de radio, l'assujettit sur ses épaules et rassembla un rouleau de corde, une torche et une bâche de campement. Mallory consulta sa montre : minuit moins le quart ; presque l'heure de l'appel du Caire.

« Vous allez essayer de prendre l'écoute, Casey ? Je ne ferais pas sortir un chien par une nuit pareille.

— Moi non plus, dit Brown. Mais je crois que je dois le tenter. La réceptivité est bien meilleure la nuit, et je vais monter assez haut pour éviter l'obstacle de cette maudite montagne ; si je le faisais dans la journée, on me repérerait immédiatement.

— Vous avez raison, dit Mallory ; mais soyez prudent ; le ravin se rétrécit vers le haut.

— Ne vous inquiétez pas à mon sujet, mon capitaine, dit Brown ; il ne m'arrivera rien. »

Il souleva la toile et disparut.

« Eh bien, si Brown affronte ce temps, nous le pouvons aussi, dit Mallory, tout en mettant son surtout de neige. Du combustible, messieurs : la cabane du vieux Leri. Qui vient faire une petite promenade nocturne ? »

Andrea et Louki se mirent debout en même temps, mais Mallory secoua la tête.

« L'un de vous suffit, dit-il. Je crois que quelqu'un devrait rester auprès de Stevens.

— Il dort profondément, dit Andrea. Il ne peut rien lui arriver de mal pendant notre brève absence.

— Nous ne pouvons risquer qu'il tombe entre les mains des Allemands. Ils le feraient parler ; ce ne serait pas de sa faute, mais ils y réussiraient.

— Vous vous tourmentez pour rien, dit Louki. Il n'y a pas un seul Allemand à des kilomètres d'ici. Je vous en donne ma parole. »

Mallory hésita, puis sourit.

« Vous avez raison. J'ai la frousse. »

Il se pencha sur Stevens, le secoua doucement. Le jeune homme

gémit et ouvrit lentement les yeux.

« Nous allons chercher du bois à brûler, dit Mallory. Nous serons de retour dans quelques minutes. Vous ne craignez pas de rester seul ?

— Bien sûr que non. Que pourrait-il se passer ? Laissez simplement un revolver à ma portée et éteignez la chandelle. N'oubliez pas d'appeler avant de rentrer. »

Il leur fallut dix minutes pour trouver la cabane en ruine du vieux chevrier ; cinq autres minutes pour qu'Andrea arrache la porte de ses gonds rouillés et la brise en morceaux maniables de même que le bois du bat-flanc et de la table, et dix autres minutes pour regagner la grotte avec leur chargement.

Avant d'entrer, Mallory appela doucement ; pas de réponse ; aucun mouvement à l'intérieur. Posant son paquet de bois dans la neige, il tira de sa poche sa torche et son revolver, puis écarta le rideau et s'avança dans la grotte. Un sac de couchage vide gisait sur le sol. Andy Stevens avait disparu.

IX

NUIT DE MARDI

0 h 15 – 2 h

« Il ne dormait donc pas, murmura Andrea.

— C'est certain, dit Mallory. Et il a entendu ce que j'ai dit. Il sait pour quelle raison nous tenions tant à l'entourer de nos soins. Il sait qu'il avait raison de se considérer comme un boulet pour nous. Je détesterais éprouver ce qu'il doit ressentir en ce moment.

— Il n'est pas difficile de deviner pourquoi il est parti, murmura Andrea. Nous n'avons été absents que vingt minutes ; il n'a pu se traîner qu'à une quarantaine de mètres d'ici tout au plus. Nous l'aurons retrouvé dans quatre minutes. »

Ils le trouvèrent au bout d'exactly trois minutes. À la lueur de sa lampe de poche, Andrea aperçut une minuscule traînée de sang qui filtrait à travers la neige où Stevens s'était enfoui. Il était évanoui de froid, d'épuisement et de souffrance.

De retour dans la grotte, Mallory lui fit avaler un peu d'ouzo, le violent alcool du pays ; Stevens toussa et en recracha la plus grande partie. Aidé d'Andrea, Mallory resserra l'éclisse, étancha le sang et étala sous et sur le blessé tout ce que la grotte contenait de sec. Il ne pouvait rien faire d'autre avant que Miller revînt du village avec Panayis. Il était d'ailleurs convaincu que ni Dusty ni personne ne pourrait plus rien faire pour sauver ce malheureux.

Près de l'entrée, Louki avait déjà allumé le vieux bois sec qui brûlait en crépitant, presque sans aucune fumée. Sa chaleur se répandit bientôt, et d'une demi-douzaine d'endroits de la voûte, la neige fondante se mit à éclabousser le sol et à le transformer rapidement en marais. Cet inconvénient sembla, surtout à Mallory et à Andrea, payer d'un prix minime le privilège d'avoir chaud pour la première fois depuis trente heures.

Adossé à la paroi, Mallory sentait son corps se détendre et le sommeil le gagner lorsque avec une bouffée de vent froid, Brown entra. Il avait l'air gelé et découragé. Mallory lui passa un gobelet de *retsimo*, ce vin grec mêlé de résine, en disant :

« Avalez-le, sans le goûter », puis désignant le poste :

« Pas de réceptivité cette fois non plus ?

— Au contraire, dit Brown ; on entendait très bien des deux côtés.

— Et ils ont été contents d'avoir de nos nouvelles ?

— Ils ne l'ont pas dit. Ils m'ont ordonné de me taire, et ils m'ont appris qu'ils savaient, j'ignore comment, qu'on avait envoyé ici, au cours des quinze derniers jours, de quoi équiper deux ou trois petites stations d'écoute. »

Mallory se rappela l'existence nomade à laquelle des stations de ce genre les avaient contraints dans les Montagnes Blanches de Crète, Andrea et lui.

« Allons donc, dit-il, dans une île comme celle ci, de la taille d'une assiette à soupe, ils peuvent nous repérer les yeux fermés ! Avez-vous entendu parler de ces stations, Louki ?

— Du tout, du tout. Je ne sais même pas ce que c'est.

— Peu importe ; il est trop tard, maintenant. Dites-nous le resté des nouvelles, Casey.

— Leur flotte de débarquement – principalement des caïques et des vedettes rapides – est partie ce matin au Pirée, vers quatre heures. Le Caire suppose qu'ils vont se cacher quelque part dans les Cyclades cette nuit.

— Très intelligent de la part du Caire. Où diable pourraient-ils trouver une autre cachette ? En tout cas, il est agréable de savoir qu'ils sont en route. C'est tout, Casey ? »

Brown inclina la tête.

« Eh bien, je vous remercie beaucoup d'être sorti. Mieux vaut vous coucher maintenant et faire provision de sommeil pendant que vous le pouvez. Louki pense que nous devrions être à Margaritha avant l'aube, y rester dissimulés pendant la journée – il a une sorte de puits abandonné tout indiqué pour nous – et continuer en direction de la ville de Navarone demain soir. »

Mallory regarda Brown s'étendre à côté de Stevens et porta ses regards sur Louki.

« Vous avez l'air préoccupé, dit le petit homme, un peu vexé. Mon plan ne vous plaît-il pas ?

— Il me convient parfaitement, dit Mallory. Ce qui me préoccupe est la caisse sur laquelle vous êtes assis. Elle renferme assez d'explosifs pour faire sauter un cuirassé, et vous n'êtes qu'à un mètre du feu. Il commence à faire beaucoup trop chaud et humide dans ce trou.

— Sortons la caisse, dit Louki en se levant d'un bond ; à moins que l'humidité...

— Elle pourrait rester dix ans immergée dans l'eau salée sans que ça lui fasse du mal, dit Mallory. Mais, dans la caisse qui est auprès d'Andrea, il y a des détonateurs, susceptibles d'être abîmés. Nous allons mettre le tout dehors sous une pèlerine imperméable.

— Louki a une bien meilleure idée ! la cabane du vieux Leri ! Nous pourrions y reprendre les caisses quand nous voudrions et, si vous êtes obligés de partir d'ici en hâte, vous n'aurez pas à vous en soucier. »

Avant que Mallory eût pu protester, le petit homme avait soulevé la caisse avec effort et, trébuchant sous son poids, s'approchait de la sortie.

« Si vous voulez me permettre, dit Andrea en le soulageant de la caisse.

— Non, non, fit Louki offensé. Je peux la porter aisément. Ce n'est rien.

— Oui, mais les explosifs exigent d'être portés d'une façon spéciale qui m'a été enseignée.

— Ah ? Je ne le savais pas. Alors, je me chargerai des détonateurs. »

Mallory regarda sa montre : une heure, exactement. Miller et Panayis ne devraient pas tarder à arriver. Le vent soufflait moins fort et il ne neigeait presque plus. La marche serait plus facile, mais laisserait des empreintes dans la neige. Ennuyeuses, ces empreintes, mais pas fatales : ils seraient tous partis avant l'aube et auraient atteint la vallée où il n'y aurait plus de neige.

Mallory frissonna dans ses vêtements toujours mouillés et jeta une nouvelle brassée de bois sur le feu qui, sur le point de s'éteindre, se ranima et remplit la grotte de lumière. Brown dormait déjà. Stevens, qui lui tournait le dos, était immobile, le souffle rapide et court. Il se mourait.

Andrea et Louki revinrent cinq minutes plus tard, et Miller et Panayis peu après. Chargé d'un lourd et encombrant fardeau, Miller entra en trébuchant et s'effondra devant le feu. Il avait l'air à bout de forces.

— Eh bien, Dusty, lui dit Mallory en souriant, comment cela s'est-il passé ? J'espère que Panayis ne vous a pas trop retardé. »

Miller sembla ne pas l'entendre ; les yeux fixés sur le feu, il rassemblait lentement ses idées.

« Nom de Dieu ! s'écria-t-il enfin, j'ai porté sur mon dos pendant la

moitié de la nuit un poêle et assez de pétrole pour chauffer le bain d'un éléphant, et voilà ce que je trouve !

— Calmez-vous », dit Mallory en lui tendant un gobelet d'ouzo.

Réconforté par l'alcool, Miller recouvra bientôt sa bonne humeur habituelle. Andrea s'était emparé du paquet de literie et s'occupait de l'installer pour Stevens.

« Et la nourriture ? demanda Mallory.

— Nous en avons des tas, dit Miller. Ce Panayis est un type merveilleux. Nous avons du pain, du vin, du fromage de chèvre, des saucisses à l'ail, du riz.

— Du riz ? fit Mallory avec étonnement. Mais on ne peut en trouver actuellement dans les îles !

— Panayis le peut, répliqua Miller qui maintenant, s'amusait énormément. Il l'a obtenu à la cuisine du commandant allemand, un dénommé Skoda.

— Le commandant allemand ? Vous plaisantez !

— C'est la pure vérité ! Le pauvre vieux Miller est resté à la porte de derrière, ses genoux s'entrechoquant tels des castagnettes, prêt à filer dans n'importe quelle direction ; pendant ce temps le Panayis cambriole la boîte ; il ferait fortune comme gangster, aux États-Unis, ce gars-là ! Au bout de dix minutes, il avait non seulement nettoyé le garde-manger du commandant mais emprunté un sac pour transporter le butin.

— Mais les sentinelles ?

— Je suppose qu'elles devaient avoir leur soirée de sortie. Ce vieux Panayis est muet comme un poisson ; d'ailleurs, s'il parlait, je ne le comprendrais pas. Je pense que tous les Boches de l'île sont partis à notre recherche.

— Aller et retour sans rencontrer une âme, c'est rudement bien, Dusty.

— Non, nous sommes tombés sur deux copains de Panayis, ou plutôt, il est allé les relancer. Ils ont dû lui donner un tuyau. Il était trépidant d'agitation tout de suite après et a essayé de me le raconter, mais nous n'opérons pas sur la même longueur d'ondes, patron. »

À l'autre bout de la grotte, Panayis parlait rapidement à Louki à voix basse, en gesticulant des deux mains.

« Qu'est-ce qu'il y a, Louki ? demanda Mallory.

— Il y a qu'il nous faudra nous en aller bientôt, dit Louki en

traillant féroce­ment sa moustache. Panayis veut partir tout de suite. Il a appris que les Allemands vont fouiller notre village maison par maison, cette nuit, vers quatre heures. Ils croient, sans doute que vous vous y cachez. Mais Panayis et moi ne devons pas être trouvés hors de nos lits. Il nous en cuirait.

— Bien sûr, il ne faut pas courir ce risque. Vous pourrez redescendre dans une heure. Mais, d'abord, occupons-nous de la forteresse », dit Mallory.

Il sortit de sa poche la carte qu'avait dessinée Eugène Vlachos et, se tournant vers Panayis :

« Il paraît que vous connaissez la forteresse comme Louki connaît son propre potager. Je sais déjà pas mal de choses à son sujet, mais je voudrais que vous me décriviez tout ce qui la concerne : le plan, les magasins, les canons, les générateurs électriques, les logements, les sentinelles, leurs tours de garde, les issues, le réseau d'alarme, les endroits où les ombres sont plus ou moins épaisses... tout, enfin ! Quelque insignifiant que puisse vous sembler un détail, il faut que vous m'en informiez : il pourrait sauver un millier de vies.

— Et comment le capitaine a-t-il l'intention d'y pénétrer ? demanda Louki.

— Je ne le sais pas encore. Je ne peux le décider avant d'avoir vu la forteresse. »

Andrea regarda Mallory, puis détourna les yeux. Ils avaient déjà tout prêt leur plan pour entrer dans la forteresse. Mais c'était la pierre d'assise sur laquelle reposait tout le reste, et Mallory pensait que ce secret devait être confié au plus petit nombre possible de gens.

Pendant près de trois quarts d'heure, Mallory et les trois Grecs demeurèrent penchés sur la carte à la lueur des flammes ; Mallory vérifiait ce qu'il savait d'avance et inscrivait tous les nouveaux renseignements que Panayis lui donnait, et il en fournissait beaucoup. On aurait cru impossible qu'un homme ait pu enregistrer tant de choses au cours de deux brèves visites clandestines, et dans l'obscurité par-dessus le marché. Son don d'observation était remarquable et Mallory se dit que c'était sa haine des Allemands qui lui avait permis d'imprimer tous ces détails dans une mémoire qu'on pouvait qualifier de photographique. Mallory sentait à chaque seconde s'affirmer davantage son espoir de réussir.

Le bruit des voix avait réveillé Casey Brown ; incommodé par la chaleur que le feu et la présence de huit personnes faisait régner dans la grotte dénuée d'aération, il sortit. Au bout de trente secondes, il revint et murmura :

« Silence, tout le monde ! Il y a quelque chose qui bouge sur la pente ; je l'ai entendu deux fois. »

Panayis proféra un juron et disparut au-dehors avant que quiconque pût dire un mot, un couteau de jet luisant à la main. Andrea se leva pour le suivre, mais Mallory le retint en disant :

« Restez où vous êtes, Andrea. Notre ami Panayis est un peu trop pressé. Ce n'est peut-être rien... ou un mouvement de diversion... Oh ! merde ! »

Stevens s'était mis à délirer à haute voix.

« Ne pouvez-vous rien faire pour qu'il se taise ? » dit Mallory.

Mais Andrea était déjà auprès du blessé, lui passant doucement une main sur le front et lui parlant tout bas d'une voix caressante. Comme sous l'effet d'un hypnotique, Stevens cessa peu à peu de divaguer, Soudain, il ouvrit les yeux, réveillé, et ayant toute sa tête.

Quelques secondes plus tard, Panayis revint et s'accroupit devant le feu.

« Il n'y a personne, annonça-t-il. J'ai vu quelques chèvres, plus bas, au flanc de la montagne, mais c'est tout. »

Mallory traduisit ces paroles aux autres.

« Ça ne m'a pas fait l'effet d'être des chèvres, dit Brown. C'était un bruit tout différent.

— Je vais y jeter un coup d'œil, dit Andrea ; mais je ne crois pas que le grand brun puisse se tromper. »

Au bout de trois minutes, il était de retour.

« Panayis a raison, dit-il ; je n'ai vu personne ; pas même les chèvres.

— Ce doit être elles que vous avez entendues, Casey, dit Mallory. Néanmoins, comme il ne neige presque plus et que le vent s'apaise, la vallée grouille probablement de patrouilles allemandes, et il est l'heure que vous partiez, Louki et Panayis. Soyez prudents, et si quelqu'un tente de vous arrêter, tirez pour tuer. C'est de toute façon à nous qu'on attribuera vos coups de feu.

— Tirez pour tuer ! voilà un conseil inutile, mon capitaine, dit Louki. Panayis ne tire jamais autrement.

— Eh bien, allez-vous-en, dit Mallory. Je suis désolé que vous soyez mêlé à cette histoire, mais maintenant que vous l'êtes, je vous remercie mille fois de tout ce que vous avez fait. Je vous retrouverai à six heures et demie. À six heures et demie, dans le bosquet d'oliviers,

au bord de la rivière ; nous vous y attendrons. »

Deux minutes après, les deux villageois avaient repris dans la nuit le chemin de Margaritha et l'on n'entendait plus dans la grotte que le crépitement du feu mourant. Brown était sorti pour monter la garde et Stevens était retombé dans un sommeil agité. Miller s'approcha de Mallory et, lui tendant un paquet de bandes souillées de sang :

« Flairez ceci, patron », dit-il.

Mallory se pencha sur les linges et recula avec dégoût.

« Bon Dieu, Dusty ! Quelle horreur ! Qu'est-ce que c'est ?

— Gangrène gazeuse, dit Miller en jetant les pansements dans le feu. Elle se répand comme un incendie... et il serait mort en tout cas. Je ne fais que perdre mon temps. »

X

NUIT DU MARDI

4 h-6 h

Les Allemands s'emparèrent d'eux à quatre heures du matin, alors qu'ils dormaient encore. Recrus de fatigue et engourdis de sommeil, ils n'avaient pas la moindre chance de pouvoir résister. La conception, le chronométrage et l'exécution du coup furent parfaits, la surprise complète.

Andrea fut le premier à se réveiller ; une faible rumeur avait atteint, dans les profondeurs de son rire, la partie de lui-même qui ne dormait jamais, et il s'était soulevé sur un coude avec autant de silencieuse rapidité que sa main s'était étendue vers son Mauser. Mais l'éblouissant rayon d'une puissante lampe électrique l'avait aveuglé et avait figé sa main avant même que l'homme qui portait la torche eût aboyé en un anglais impeccable, d'une voix glaciale et menaçante :

« Immobiles, tous ! Au moindre mouvement, vous mourrez ! »

Une deuxième, puis une troisième torche s'allumèrent et la grotte fut inondée de lumière. Mallory distingua à l'entrée de l'abri des formes vagues penchées sur des fusils automatiques.

« Mains croisées au-dessus de la tête et dos au mur ! » ordonna la voix, d'un ton qui exigeait une obéissance immédiate. « Regardez-les bien, sergent ; leurs visages sont totalement dénués d'expression, leurs yeux ne cillent même pas. Ce sont des hommes dangereux. Les Anglais choisissent bien leurs tueurs. »

Mallory sentit l'amertume de la défaite le submerger. Pendant un bref instant, il évoqua ce qui devait inévitablement arriver, puis il chassa furieusement cette pensée. Il fallait concentrer toutes ses facultés sur le présent. L'espoir n'était pas irrévocablement perdu ; pas tant qu'Andrea vivait. Il se demanda si Casey Brown les avait vus ou entendus venir et ce qu'il était advenu de lui. Peut-être était-il toujours en liberté.

« Comment avez-vous réussi à nous découvrir ? demanda Mallory calmement.

— Seuls des imbéciles brûlent du bois de genévrier, dit l'officier avec mépris. Nous avons passé sur le mont Kostos toute la journée et la plus grande partie de la nuit. Un mort aurait senti cette odeur.

— Sur le mont Kostos ? fit Miller. Comment est-ce...

— Assez ! » fit l'officier.

Et se tournant vers un homme qui se tenait derrière lui, il ordonna en allemand :

« Enlevez cette toile et couvrez-nous des deux côtés. »

Puis, s'adressant à ses prisonniers :

« Vous trois, sortez, et prenez garde ; mes hommes prient Dieu de leur fournir le prétexte de vous tuer, immondes meurtriers que vous êtes ! »

La haine de son accent était des plus convaincantes.

Lentement, leurs mains toujours croisées au-dessus de leurs têtes, les trois prisonniers s'avancèrent en trébuchant. Mallory n'avait fait qu'un pas quand la voix cinglante de l'Allemand l'arrêta.

« Qui est celui-là ? demanda-t-il en dirigeant le rayon de sa torche sur le corps de Stevens inconscient.

— Vous n'avez rien à craindre de sa part, dit Mallory. Il est l'un de nous, mais il est terriblement blessé. Il se meurt.

— Nous verrons, dit l'officier. Reculez jusqu'au fond de la grotte. »

Il attendit que les trois hommes eussent passé derrière Stevens, remplaça son fusil automatique par un revolver, se mit à genoux et avança lentement, la torche dans une main, son arme dans l'autre, bien en dessous de la ligne de feu des deux soldats qui le suivaient sur ses talons sans qu'il le leur eût demandé. Tout cela avec une froideur et une compétence professionnelles qui serrèrent le cœur de Mallory.

Brusquement, l'officier, de la main qui tenait le revolver, arracha les couvertures ; un frisson secoua le corps de Stevens et un gémissement de douleur s'échappa de ses lèvres. L'officier se pencha sur les traits émaciés, tordus de souffrance, du mourant ; après un bref regard et une grimace de dégoût en sentant l'horrible puanteur de la gangrène, il remplaça doucement les couvertures.

« Vous avez dit vrai, prononça-t-il à voix basse. Nous ne sommes pas des barbares. Je n'en veux pas à un mourant. Laissez-le ici. Les autres, allez dehors. »

Il ne neigeait plus du tout ; les étoiles commençaient à scintiller dans le ciel qui se dégageait. Le vent, moins fort, était nettement plus chaud. Mallory se dit qu'à midi, il ne resterait plus guère de neige. Il regarda autour de lui. Pas trace de Casey Brown. Il se remit à espérer. Le sous-officier Brown avait été recommandé pour cette opération en très haut lieu. Les deux décorations qui lui avaient été décernées, mais qu'il ne portait jamais, attestaient son courage ; il jouissait d'une

réputation formidable comme combattant de guérilla... et il avait un fusil automatique à la main...

Comme s'il avait deviné ses pensées, l'Allemand demanda, railleur :

« Vous vous demandez peut-être où est votre sentinelle ? Ne craignez rien, l'Anglais, votre homme est à son poste, non loin d'ici, endormi. Très profondément, j'en ai peur.

— Vous l'avez tué ? interrogea Mallory, en serrant les mains à se faire mal.

— Je ne le sais pas. C'était vraiment trop facile. L'un de mes hommes s'est couché dans le ravin et a gémi avec un art si consommé qu'il a failli me convaincre. Comme un idiot, votre homme est venu voir ce que c'était. Un autre de mes soldats attendait au-dessus, tenant son fusil par le canon. La crosse est une massue très efficace, je vous assure. »

« Il était naturel que Casey tombât dans ce piège, songea Mallory. Il n'avait pas voulu se rendre ridicule en criant : « Au loup ! » sans raison deux fois de suite et il était d'abord allé vérifier. »

Fugitivement, Mallory se dit que Brown avait effectivement entendu quelque chose, mais il repoussa aussitôt cette idée. Panayis ne semblait guère susceptible de se tromper et Andrea ne commettait jamais d'erreur.

« Eh bien, où allons-nous ; maintenant ? demanda-t-il à l'officier.

— À Margaritha et très bientôt. Mais, une question, auparavant. »

De la même stature que lui, à un centimètre près, l'Allemand se tenait debout devant Mallory, son revolver braqué à la hauteur de sa taille et balançant dans sa main droite une torche électrique éteinte.

« Rien qu'une petite question, l'Anglais : où sont les explosifs ?

— Les explosifs ? Quels explosifs ? » demanda Mallory en fronçant les sourcils de perplexité.

Puis il vacilla et tomba par terre tandis que la lourde torche, après avoir tourné au bout de sa courroie, s'abattait sur le côté de son visage. Étourdi par le coup, il secoua la tête et se releva lentement.

« Les explosifs, dit l'Allemand d'une voix soyeuse, tout en brandissant de nouveau la torche. Je vous ai demandé où ils étaient.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. »

Mallory cracha une dent brisée et dit d'un ton méprisant :

« Est-ce ainsi que les Allemands traitent leurs prisonniers ?

— Taisez-vous ! »

Une fois encore la torche l'atteignit violemment, juste sous la tempe, et il s'effondra dans la neige, en proie à une vive souffrance et n'y voyant plus clair.

« Nous faisons une guerre propre ! s'écria l'officier qui dominait à peine sa colère. Nous nous battons conformément aux Conventions de Genève. Elles sont faites pour des soldats, pas pour des espions assassins.

— Nous ne sommes pas des espions, répliqua Mallory qui avait l'impression que sa tête se fendait.

— Alors, où sont vos uniformes ? Je vous dis que vous êtes d'ignobles espions qui poignardent dans le dos et égorgent les hommes ! »

La voix de l'officier tremblait de colère et d'une indignation qui n'était pas feinte.

« Qui égorgent les hommes ? De quoi diable parlez-vous ? demanda Mallory interloqué.

— De mon ordonnance. Un inoffensif messenger, un tout jeune garçon qui n'était même pas armé. Nous l'avons trouvé il y a seulement une heure... Ach ! je perds mon temps ! »

Il s'interrompit en voyant deux hommes remonter le ravin. Mallory maudit la malchance qui avait fait tomber l'ordonnance sur Panayis ; ce ne pouvait être personne d'autre... Puis il fixa ses yeux douloureux sur celui qui, courbé, gravissait la pente, éperonné sans douceur par la baïonnette d'un soldat. Le côté gauche du visage de Brown était englué du sang ayant coulé d'une blessure à la tempe ; mais à part cela, il était indemne.

« Asseyez-vous tous dans la neige ! » ordonna l'officier.

Puis, se tournant vers ses hommes :

« Attachez-leur les mains !

— Vous allez peut-être nous fusiller, à présent ? » demanda calmement Mallory.

Il lui semblait urgent de le savoir : ils ne pouvaient rien faire d'autre que de mourir, mais du moins mourir debout, en combattant ; mais si leur mort n'était pas pour cet instant, n'importe quelle occasion ultérieure de résistance équivaldrait moins que celle-ci à un suicide.

« Pas encore, malheureusement, dit l'Allemand. Mon chef, à

Margaritha, le capitaine Skoda, désire vous voir avant. Peut-être vaudrait-il mieux pour vous que je vous fusille tout de suite. Mais votre mort n'est que différée. Vous aurez cessé de vivre avant le coucher du soleil. Nous avons l'habitude de dépêcher les espions, à Navarone.

— Mais, mon capitaine ! s'écria Andrea en s'avancant d'un pas, les mains levées en un geste de supplication.

— Pas capitaine ; lieutenant, rectifia l'officier. Le lieutenant Turzig, à votre service. Qu'est-ce que vous voulez, le gros ? demanda-t-il dédaigneusement.

— Vous avez dit que nous étions des espions ! Je ne suis pas un espion ! Devant Dieu, je vous jure que je ne suis pas un espion ! Je ne suis pas l'un de ces gens-là ! »

Les yeux écarquillés, il parlait si vite que ses mots se bousculaient, et il haletait, la bouche ouverte, entre ses phrases.

« Je ne suis qu'un Grec, un pauvre Grec. Ils m'ont forcé de venir avec eux pour leur servir d'interprète. Je vous le jure, lieutenant Turzig ! Je vous le jure !

— Salaud de traître ! » s'écria Miller.

Puis, aussitôt, il gémit de douleur, la crosse d'un fusil lui ayant violemment heurté les reins. Il tomba en avant sur les mains et les genoux et comprenant qu'Andrea jouait un rôle, il lui montra le poing en criant :

« Sale faux jeton de métèque ! Je te le ferai payer, cochon ! »

On entendit un bruit sourd affreux et Miller s'effondra dans la neige : la lourde botte de skieur l'avait frappé juste derrière l'oreille.

Mallory ne dit rien. Il ne jeta même pas un coup d'œil sur Miller. Conscient d'être observé par le lieutenant, ses poings impuissants serrés, il regardait fixement Andrea, dont il ignorait les intentions précises, mais qu'il épaulerait quoi qu'il dût advenir.

« Ainsi, les brigands se brouillent », murmura Turzig.

Mallory crut déceler dans son accent une légère hésitation, un soupçon de doute, mais le lieutenant ne voulait rien risquer.

« Peu importe, le gros. Vous avez lié votre sort à celui de ces assassins. Comme on fait son lit on se couche. Il nous faudra, pour vous, renforcer la potence.

— Non, non, non ! hurla Andrea, comme terrorisé. Ce que je vous dis est vrai. Je ne suis pas l'un d'eux, lieutenant Turzig ! Je vous le

jure devant Dieu ! »

Se tordant les mains de désespoir, il continua :

« Pourquoi faut il que je meure pour le crime d'un autre ? Je ne voulais pas les accompagner. Je ne suis pas un combattant !

— Je m'en aperçois, dit Turzig sèchement. Une monstrueuse quantité de peau qui couvre un énorme sac de gelée tremblante, dont chaque centimètre vous est précieux ! »

Il regarda Mallory, puis Miller, toujours étendu à plat ventre dans la neige et dit :

« Je ne peux féliciter vos amis du choix de leur compagnon.

— Je suis capable de tout vous dire, lieutenant ! » fit Andrea en s'empressant de consolider son avantage, car il sentait le doute commencer à s'infiltrer dans l'esprit de l'Allemand. « Je ne suis pas un ami des Alliés... Je vous le prouverai, et alors, peut-être...

— Satané Judas ! » s'écria Mallory en faisant un mouvement pour se jeter sur Andrea, mais deux vigoureux soldats le retinrent.

Il lutta un instant, puis avec un regard menaçant :

« Si vous osez ouvrir la bouche, je vous promets que vous ne vivrez pas assez pour...

— Taisez-vous ! ordonna froidement Turzig. Je suis las de vos récriminations et de ce mélodrame de bas étage. Un mot de plus, et vous rejoindrez votre ami dans la neige. »

Il le regarda un moment en silence, puis s'adressant à Andrea :

« Je ne promets rien ; j'écouterai ce que vous avez à dire. »

Il ne tenta pas de dissimuler la répugnance que lui inspirait le traître.

« Vous en jugerez par vous-même, dit Andrea en témoignant d'un mélange de soulagement, de sérieux et d'une lueur d'espoir. Ces gens-là ne sont pas des soldats ordinaires : ce sont des hommes du Service spécial de Jellicoe !

— Dites-moi quelque chose que je n'aurais pas pu deviner moi-même. Ce Jellicoe est l'épine dans notre pied depuis des mois. Si c'est là tout ce que vous avez à me révéler...

— Attendez ! fit Andrea en levant la main. Ces hommes se qualifient d'unité d'attaque ; ils ont été transportés dimanche d'Alexandrie à Castelrosso en avion. La même nuit, ils ont quitté Castelrosso en bateau à moteur.

— Une vedette lance-torpilles, opina Turzig. Nous le savons déjà. Continuez.

— Vous le savez déjà ! Mais comment... ?

— Ça ne vous regarde pas. Dépêchez-vous !

— Bien sûr, mon lieutenant, bien sûr », dit Andrea sans que le moindre tressaillement de son visage trahît son soulagement. Ce point avait été le seul dangereux de son histoire. Nicolai, qui évidemment, avait averti les Allemands, n'avait pas cru nécessaire de mentionner la présence d'un gigantesque Grec parmi le groupe allié. S'il l'avait fait, c'eût été la fin.

« La vedette les a débarqués quelque part dans les îles, au nord de Rhodes, je ne sais pas où, poursuivit-il. Ils ont volé un caïque, ont traversé les eaux turques où ils ont rencontré un patrouilleur allemand et l'ont coulé. J'étais, à ce moment, à moins d'un demi-mille de distance, dans ma barque de pêche.

— Comment ont-ils réussi à couler un aussi grand bateau ? demanda Turzig qui, chose étrange, ne mettait pas en doute qu'ils l'eussent coulé.

— Ils ont fait semblant d'être d'inoffensifs pêcheurs comme moi. Je venais d'être arrêté et inspecté, dit Andrea vertueusement. Votre patrouilleur a accosté ce vieux caïque. Soudain, il y a eu des coups de feu tirés des deux côtés ; deux caisses ont volé en l'air jusque dans les machines de votre bateau, je crois, et pouf ! Il a disparu, conclut Andrea avec un geste dramatique.

— Nous nous demandions... dit Turzig à voix basse... Eh bien, continuez.

— Vous vous demandiez quoi, lieutenant ? »

Les yeux de Turzig se rétrécirent, et Andrea se hâta d'enchaîner :

« Leur interprète avait été tué dans la bagarre. Ils m'ont amené, par ruse, à parler anglais – j'ai passé de nombreuses années à Chypre – ils m'ont enlevé et ont laissé mes fils manœuvrer mon bateau.

— Pourquoi avaient-ils besoin d'un interprète ? demanda Turzig, soupçonneux. Il y a beaucoup d'officiers anglais qui savent le grec.

— J'y viens. Ils m'ont forcé de monter à leur bord. Leur moteur s'est détraqué et je ne sais pas ce qui s'est passé : j'étais enfermé dans la cale. Je crois que nous étions quelque part dans une crique, et qu'ils réparaient le moteur. Puis, il y a eu la plus folle ribote ; vous ne croirez pas, lieutenant Turzig, que des hommes chargés d'une mission aussi héroïque puissent s'enivrer... et après nous sommes repartis.

— Au contraire, je vous crois, dit Turzig en hochant lentement la tête, comme s'il recevait la confirmation d'un secret ; je vous crois parfaitement.

— Vraiment ? fit Andrea en parvenant à paraître déçu. Nous avons subi une effroyable tempête ; le bateau s'est brisé sur la falaise méridionale de cette île et nous avons grimpé...

— Assez ! dit Turzig, les yeux flamboyant de méfiance. J'ai failli vous croire ! Je vous ai cru parce que nous en savons plus que vous ne l'imaginez et que, jusqu'ici, vous avez dit la vérité. Mais pas maintenant. Vous êtes intelligent, le gros, mais moins que vous le pensez. Vous avez oublié ou peut-être ne savez-vous pas que nous sommes le bataillon de chasseurs alpins wurtembergeois ; nous connaissons les montagnes mieux qu'aucune autre troupe au monde. Personnellement, je suis Prussien, mais j'ai fait toutes les ascensions qui en valent la peine dans les Alpes et en Transylvanie, et je vous affirme que la falaise sud ne peut pas être escaladée. C'est impossible.

— Par vous, peut-être, répliqua Andrea en secouant tristement la tête. Mais ces maudits Alliés finiront par vous vaincre. Ils sont malins, diaboliquement malins !

— Expliquez-vous, ordonna sèchement Turzig.

— Ils savaient qu'on tenait cette falaise pour impossible à escalader, que vous ne penseriez jamais qu'on débarquerait à Navarone de cette façon. Alors, ils ont décidé qu'on le ferait ; ils ont trouvé un homme pour diriger l'expédition. Il ne parlait pas le grec, mais c'était sans importance, car ce que les Alliés voulaient c'était un homme sachant grimper ; ils ont donc choisi le plus grand escaladeur de rochers qui existe de nos jours. Vous êtes vous-même alpiniste et vous devez le connaître. Son nom est Mallory... Keith Mallory, de Nouvelle-Zélande. »

Turzig poussa une brève exclamation, alluma sa torche et, avançant de deux pas, en projeta la lumière presque dans les yeux de Mallory.

Durant près de dix secondes, il regarda fixement le visage du Néo-Zélandais qui grimaçait, aveuglé par l'éblouissante clarté blanche, puis son bras s'abassa et il murmura :

« Naturellement, Mallory ! Keith Mallory ! Bien sûr que je le connais. Il n'y a pas un homme, dans mon unité, qui n'ait entendu parler de lui. J'aurais dû l'identifier tout de suite. »

Il resta quelques minutes à creuser la neige molle de la pointe de son pied droit, la tête penchée vers le sol. La relevant brusquement, il

dit :

« Avant la guerre, même pendant les hostilités, j'aurais été fier de faire votre connaissance, content de vous rencontrer. Mais pas ici, pas à présent. Dieu ! pourquoi n'ont-ils pas envoyé quelqu'un d'autre ? »

Il hésita, parut sur le point de continuer, puis, changeant d'avis, il s'adressa à Andrea :

« Mes excuses, le gros. Vous dites en effet la vérité. Continuez.

— Certainement, dit Andrea, sa figure de pleine lune toute souriante de satisfaction. Nous avons escaladé la falaise, quoique le jeune homme qui est dans la grotte ait été grièvement blessé ; et nous avons réduit l'homme de garde au silence. Mallory l'a tué. C'était une lutte loyale. Nous avons passé la plus grande partie de la nuit à traverser la montagne et nous avons trouvé cette grotte avant l'aube, presque morts de faim et de froid.

— Et rien ne s'est produit depuis lors ?

— Au contraire, dit Andrea, apparemment ravi de monopoliser l'attention. Deux hommes sont venus nous voir. J'ignore qui ils étaient ; ils ont tout le temps caché leurs visages, et je ne sais pas non plus d'où ils venaient.

— Il est bon que vous l'ayez avoué. Je savais que quelqu'un avait dû monter du village. J'ai reconnu dans la grotte un poêle qui appartient au capitaine Skoda.

— Vraiment ? fit Andrea, les sourcils levés exprimant un étonnement poli. Je ne savais pas. Eh bien, ils ont causé ensemble un certain temps et...

— Avez-vous réussi à entendre un peu de ce qu'ils se sont dit ? » demanda Turzig en l'interrompant.

Cette question avait été posée si naturellement, si spontanément, que Mallory retint son souffle et admira le savoir-faire de l'Allemand. Andrea tomberait dans le piège ; mais Andrea n'y tomba pas.

« Si j'ai pu les entendre ! dit-il les yeux levés vers le ciel avec exaspération. Combien de fois faut-il que je vous répète que je suis l'interprète ? Ils ne pouvaient se parler qu'à travers moi. Bien sûr que je sais ce qu'ils se sont dit. Ils vont faire sauter les gros canons du port.

— Je ne supposais pas qu'ils étaient venus ici pour leur santé, dit aigrement Turzig.

— Ah ! mais vous ne savez pas qu'ils ont les plans de la forteresse. Vous ne savez pas que Khéros doit être envahie samedi matin. Vous ne savez pas que des destroyers de la Marine britannique vont passer par

le détroit de Maidos samedi soir dès que les gros canons auront été réduits au silence. Vous ne savez pas...

— Ça suffit ! »

Turzig frappa ses mains l'une contre l'autre, le visage animé d'une joyeuse allégresse.

« La Marine royale, hein ? Merveilleux ! Merveilleux ! C'est *cela* que nous voulions savoir. Mais assez, maintenant. Gardez-le pour le capitaine Skoda et pour le commandant de la forteresse. Il faut que nous partions. Une chose encore : les explosifs, où sont ils ? »

Andrea étendit ses bras, les paumes en l'air, et répondit avec tristesse :

« Hélas ! lieutenant Turzig, je ne le sais pas. Ils les ont emportés pour les cacher ; sous prétexte qu'il faisait trop chaud dans la grotte. Je crois que c'est quelque part de ce côté-là, dit-il en indiquant la direction diamétralement opposée à celle de la cabane de Leri. Mais je n'en suis pas sûr ; ils n'ont pas voulu me le dire. Ils sont tous pareils, ces Britanniques ; ils ne font confiance à personne.

— Dieu sait que je ne les en blâme pas ! dit Turzig en regardant Andrea avec dégoût. J'ai plus que jamais le désir de vous voir pendu à la plus haute potence de Navarone. Mais le commandant de la place est un homme bienveillant qui récompense les informateurs. Vous vivrez sans doute assez longtemps encore pour trahir d'autres camarades.

— Merci ! merci ! Je savais que vous étiez équitable et juste. Je vous promets...

— Taisez-vous », dit Turzig d'un ton méprisant.

Puis passant du grec à l'allemand :

« Sergent, faites ligoter ces hommes et n'oubliez pas le gros. Nous lui enlèverons ses liens plus tard, et il pourra porter le blessé au poste. Laissez un homme de garde et que les autres viennent avec moi ; il faut que nous trouvions ces explosifs.

— Ne pourrions-nous pas obtenir de l'un d'eux qu'il nous dise où ils sont ? hasarda le sergent.

— Le seul qui le ferait n'en est pas capable ; il nous a déjà dit tout ce qu'il sait. Quant au reste, eh bien, je me suis trompé à leur sujet. »

Il se tourna vers Mallory, inclina légèrement la tête et dit en anglais :

« Une erreur de jugement, monsieur Mallory. Nous sommes tous

très fatigués. Je regrette presque de vous avoir frappé. »

Il fit brusquement demi-tour et se mit à gravir rapidement la pente. Deux minutes plus tard un seul soldat gardait les captifs.

Pour la dixième fois, Mallory tira sur la corde qui lui liait les mains derrière le dos et pour la dixième fois, il constata l'inutilité de ces efforts. Il avait beau se tortiller, la neige mouillée achevait de tremper ses vêtements et, glacé jusqu'aux moelles, il tremblait continuellement de froid. Il se demanda non sans irritation si Turzig et ses hommes avaient l'intention de passer toute la nuit à chercher les explosifs. Ils étaient partis déjà depuis plus d'une demi-heure.

Il s'étendit sur un côté dans la neige qui matelassait la paroi du ravin et regarda Andrea assis tout droit en face de lui. Il l'avait vu tenter d'un titanesque effort de se libérer quelques secondes après que leur gardien leur avait ordonné par gestes de s'asseoir ; il avait vu les cordes s'enfoncer dans la chair du Grec au point de presque y disparaître. Depuis lors, il était demeuré complètement immobile, se contentant de jeter sur la sentinelle les regards courroucés de celui qui se sent injustement traité. Cette unique tentative pour briser ses liens avait suffi ; le lieutenant Turzig était observateur, et des poignets enflés, déchirés et saignants se seraient mal accordés avec le caractère qu'Andrea avait assumé.

« Une création magistrale, songea Mallory, d'autant plus remarquable qu'elle avait été improvisée en un clin d'œil. » Andrea avait raconté tant de choses vraies et vérifiables, que le reste de son histoire devait être cru automatiquement. En même temps, il n'avait rien révélé que les Allemands n'eussent pu découvrir eux-mêmes, sauf le projet d'évacuation de Khéros par la Marine. Le fait qu'il en avait précisé la date au samedi – jour primitivement fixé par Jensen – confirmait les informations fausses recueillies par le Service des renseignements allemand, et s'il n'avait pas mentionné les destroyers, il n'aurait pas réussi à convaincre Turzig, et leur pendaison à tous s'en serait immanquablement suivie.

Portant ses regards sur les deux autres, Mallory vit que Brown et Miller, assis dans la neige, la fixaient en secouant de temps en temps leurs têtes endolories. Mallory ne comprenait que trop facilement leur état : tout le côté de sa figure le faisait continuellement, très vivement souffrir. Il se demanda comment se sentait Andy Stevens et tourna ses yeux vers l'entrée de la grotte. Un choc d'étonnement le figea une seconde.

Lentement, avec une indifférence soigneusement étudiée, il reporta

son regard sur leur groupe et l'arrêta un instant sur la sentinelle qui, assise sur l'appareil de radio de Brown, tenait ses doigts recourbés sur la détente de sa mitrailleuse Schmeisser. Dieu ! pourvu que l'Allemand ne se retourne pas !

Andy Stevens était en train de sortir de la grotte. Même à la faible clarté des étoiles, chacun de ses mouvements était terriblement visible tandis que, sur le ventre et la poitrine, il avançait centimètre par centimètre, en traînant derrière lui sa jambe fracassée. Il plaçait ses mains sous ses épaules, se soulevait en avant vers le haut, puis sa tête retombait sur la neige mouillée, épuisé qu'il était par la douleur et par l'effort. Néanmoins, se dit Mallory dont ce spectacle déchirait le cœur, son cerveau fonctionne toujours. Stevens s'était en effet recouvert le dos et les épaules d'un drap blanc et il tenait dans sa main droite un crampon d'alpiniste. Il avait dû entendre, au moins en partie, la conversation avec Turzig : il y avait deux ou trois fusils dans la grotte ; il aurait facilement pu tuer la sentinelle sans en sortir ; mais il avait dû penser que le bruit du coup de feu aurait attiré le reste des Allemands bien avant qu'il ait pu ramper hors de la grotte et couper les liens de ses amis.

Stevens avait tout au plus quatre mètres à parcourir. Au fond du ravin où ils se trouvaient, le vent du sud n'était qu'un murmure et, se dit Mallory, même dans cette neige molle, la sentinelle entendra forcément Stevens s'il s'approche davantage.

Mallory pencha la tête et se mit à tousser fortement, presque sans arrêt. La sentinelle le regarda d'abord avec surprise, ensuite avec irritation :

« Taisez-vous ! cessez immédiatement de tousser ! ordonna l'Allemand.

— Je ne peux pas m'en empêcher, hoqueta Mallory et il toussa de plus belle. C'est la faute de votre lieutenant ; il m'a cassé plusieurs dents, parvint-il à prononcer ; est-ce de ma faute si mon sang m'étrangle ? » Et sa toux reprit plus forte encore.

Stevens était maintenant à moins de trois mètres, mais sa petite réserve de force était presque épuisée. Il ne pouvait plus se soulever de toute la longueur de ses bras et n'avancait plus que de quelques pitoyables centimètres.. Il demeura immobile pendant une demi-minute et Mallory crut qu'il s'était évanoui ; mais bientôt, il recommença sa reptation, se soulevant cette fois de toute la longueur de ses bras ; il venait de pivoter en avant quand il s'effondra lourdement dans la neige. Mallory se remit à tousser ; trop tard : la sentinelle avait entendu, s'était levée d'un bond et braquait sa mitrailleuse sur le corps qui gisait presque à ses pieds. En

reconnaissant le blessé, l'Allemand abaissa le canon de son arme.

« Tiens ! dit-il doucement, l'oisillon a quitté son nid ! Pauvre petit oisillon ! »

Mallory frémit en voyant le fusil mitrailleur prêt à s'abattre sur la tête sans défense de Stevens ; mais ce n'avait été qu'un geste automatique de la part du soldat qui avait bon cœur. Il se pencha, retira le crampon de la main faiblement menaçante du mourant et le lança par-dessus le bord du ravin. Ensuite, il souleva soigneusement Stevens par les épaules, lui glissa sous la tête son drap de camouflage tassé en guise d'oreiller protecteur contre le froid glacial de la neige, secoua tristement la tête et retourna s'asseoir sur l'appareil de radio.

Le capitaine Skoda était un petit homme maigre, de trente-cinq à quarante ans, soigné de sa personne, d'aspect débonnaire et foncièrement méchant. Il y avait quelque chose de répugnant dans le long cou décharné qui s'élevait au-dessus de ses épaules rembourrées pour se terminer par une tête ronde ridiculement petite. Quand ses minces lèvres exsangues s'écartaient pour sourire, ce qui était fréquent, elles révélaient des dents parfaites ; loin, pourtant, d'éclairer son visage, le sourire ne faisait qu'accentuer le teint jaune de la peau anormalement tendue sur le nez aquilin et les hautes pommettes, ratatinées par la cicatrice du coup de sabre qui divisait en deux sa joue gauche du sourcil au menton ; qu'il sourît ou non, ses yeux profondément enchâssés dans leurs orbites, demeuraient toujours pareils : calmes, noirs et vides d'expression. Même à cette heure matinale – il n'était pas encore six heures – le capitaine Skoda était impeccablement habillé, rasé de frais et les cheveux bien lissés. Assis derrière une table (l'unique meuble, avec son fauteuil, de la salle de garde aux murs garnis de bancs) seule la partie supérieure de son corps était visible ; on n'en devinait pas moins instinctivement que le pli de son pantalon et le brillant de ses bottes devaient être irréprochables.

Il souriait maintenant que le lieutenant Turzig terminait son rapport. Appuyé au dossier de son fauteuil, les coudes sur les accotoirs, ses maigres doigts réunis sous son menton, le capitaine Skoda embrassait d'un regard indifférent le soldat posté à la porte, les deux hommes placés derrière les prisonniers aux mains liées, et Andrea assis sur le banc où il venait d'étendre Stevens.

« Excellent travail, lieutenant Turzig ! vraiment très efficace », dit-il.

Puis, ayant regardé les visages plaqués de sang des trois hommes

debout devant lui et Stevens à peine conscient couché sur le banc, il sourit de nouveau et demanda :

« Un peu de difficultés, peut-être, Turzig ? Les prisonniers ne se sont pas montrés trop... euh... disposés à coopérer ?

— Ils n'ont offert aucune résistance », répondit Turzig sèchement.

Son ton, son attitude étaient corrects, mais ses yeux reflétaient une hostilité latente. Il ajouta :

« Mes hommes ont peut-être fait un peu trop de zèle. Nous voulions ne pas commettre d'erreur.

— Parfait, lieutenant, parfait, murmura Skoda. Ce sont des hommes dangereux et on ne peut courir de risques avec ces hommes-là. »

Il repoussa son fauteuil, se leva, fit le tour de la table et, s'arrêtant devant Andrea :

« Sauf peut-être celui-ci, n'est-ce pas, lieutenant ?

— Il n'est dangereux que pour ses amis, dit Turzig. C'est comme je vous l'ai dit : il trahirait sa mère pour sauver sa propre peau.

— Et il se prétend notre ami, hein ? demanda Skoda, songeur. L'un de nos braves alliés ? »

Skoda leva doucement une main et en frappa violemment la joue d'Andrea, qui fut écorchée par la lourde cheville que l'Allemand portait au médius.

Andrea poussa un cri de douleur, appliqua une main sur son visage saignant et se tapit en tremblant contre le mur, le bras droit levé au dessus de sa tête pour se défendre.

« Notable adjonction aux forces armées du III^e Reich, murmura Skoda. Vous ne vous êtes pas trompé, lieutenant. Un poltron : la réaction instinctive d'un homme blessé est une preuve infaillible. Il est curieux que les gros hommes soient si souvent ainsi. Une compensation de la Nature, je suppose... Quel est votre nom, mon brave ami ?

— Papagos », marmotta Andrea d'un ton maussade.

Il retira sa main de sa joue, la regarda avec des yeux qui s'agrandirent d'horreur et se mit à la frotter sur la jambe de son pantalon, non sans une répugnance visible.

« Vous n'aimez pas voir le sang, hein, Papagos ? demanda Skoda qui l'avait observé avec amusement. Surtout votre propre sang ? »

Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'Andrea levât

brusquement la tête, son gros visage tout plissé comme s'il s'apprêtait à pleurer.

« Je ne suis qu'un pauvre pêcheur, monsieur le capitaine. Vous vous moquez de moi et vous dites que je n'aime pas le sang. C'est vrai, je n'aime ni la souffrance ni la guerre. Je ne veux pas y participer ! »

Ses grands poings serrés en un geste suppliant, sa voix plus aiguë d'une octave, il incarnait si merveilleusement le désespoir que même Mallory faillit y croire.

« Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé tranquille ? continua Andrea d'un ton pathétique. Dieu sait que je ne suis pas un homme belliqueux... »

— Ce fait doit être évident maintenant pour toutes les personnes ici présentes, dit Skoda et, tapotant ses dents avec son fume-cigarette en jade... Vous vous prétendez pêcheur... continua-t-il, les yeux pensifs.

— C'est un infâme traître ! » interrompit Mallory qui trouvait que Skoda commençait à s'intéresser un peu trop à Andrea.

Skoda se retourna aussitôt et, debout devant Mallory, se balançant sur les pointes et les talons de ses bottes, il l'inspecta du haut en bas d'un air moqueur.

« Eh bien, le grand Keith Mallory ! Un personnage assez différent de notre gros et craintif ami. Quel est votre rang, Mallory ? »

— Capitaine, répondit brièvement Mallory.

— Le capitaine Keith Mallory, le plus grand alpiniste de notre époque, l'idole de l'Europe d'avant-guerre, le vainqueur des pics les plus impossibles du monde... Penser qu'il doive finir ainsi !... Je doute que la postérité range votre dernière ascension parmi les plus remarquables de votre carrière : il n'y a que dix marches pour monter à l'échafaud dans la forteresse de Navarone. Ce n'est guère une réjouissante perspective, n'est-ce pas, capitaine Mallory ?

— Je n'y pensais même pas, dit Mallory, aimablement. Ce qui me préoccupe en ce moment est votre visage. Je suis sûr de l'avoir vu ou d'avoir vu quelque chose d'analogue quelque part.

— Vraiment ? fit Skoda avec intérêt. Dans les Alpes bernoises, peut-être ? Souvent, avant la guerre...

— J'y suis à présent ! » s'écria Mallory.

Il savait le risque qu'il courait, mais tout ce qui détournait l'attention d'Andrea et la concentrait sur lui-même était justifié.

« C'était il y a trois mois, au Zoo du Caire. Un busard qui avait été pris au Soudan, un busard assez vieux et mangé des mites, je le crains, mais exactement le même cou décharné, le même profil crochu, la même calvitie... »

Mallory s'interrompit brusquement et recula hors de la portée du poing que brandissait Skoda, livide et grinçant des dents de rage. Sa colère l'empêcha de bien diriger son coup ; il trébucha et tomba sur le sol avec un cri de douleur tandis que la lourde botte de Mallory l'atteignait juste au-dessus du genou. Il se releva aussitôt avec l'agilité d'un chat, fit un pas en avant et s'effondra de nouveau, sa jambe blessée cédant sous son poids.

Il y eut un moment de silence ; puis, Skoda se remit péniblement debout en s'appuyant au bord de la table. Il avait le souffle court, sa cicatrice rougeoyait dans son visage jaunâtre et sa bouche ne formait plus qu'une mince ligne blanche. Il ne regarda ni Mallory ni personne d'autre, mais lentement, délibérément, dans un silence presque effrayant, il se faufila derrière la table, ses mains glissant sur le cuir qui la recouvrait avec un bruit de frottement exaspérant pour des nerfs trop tendus.

Complètement, immobile, Mallory le regardait en se maudissant de sa folie. Il avait exagéré ; il ne doutait pas, de même que tous les témoins de cette scène, que Skoda avait l'intention de le tuer ; et Mallory ne devait pas mourir. Seuls Skoda et Andrea devaient mourir : Skoda d'un coup du couteau de jet d'Andrea, et Andrea (qui essuyait le sang de son visage avec sa manche, le bout des doigts à quelques centimètres seulement de la gaine) fusillé par les soldats, car il n'avait pas d'autre arme que le couteau. Imbécile, imbécile ! se répétait Mallory. Il tourna légèrement la tête et regarda du coin de l'œil le soldat le plus proche de lui. Il en était pourtant éloigné d'un mètre soixante à un mètre quatre-vingts ; avant qu'il eût couvert cette distance, le Schmeisser de l'Allemand l'aurait déchiqueté. Néanmoins, il allait le tenter ; il le fallait ; c'était le moins qu'il devait à Andrea.

Skoda atteignit l'arrière de la table, ouvrit un tiroir et en sortit un revolver, un petit revolver automatique de métal bleu, le genre de jouet meurtrier qui convenait à un tel homme. Sans hâte, il défit le cran de sûreté, vérifia le contenu du magasin et regarda Mallory. Ses yeux étaient toujours aussi froids, aussi totalement dépourvus d'expression. Mallory jeta un coup d'œil sur Andrea et se raidit en prévision d'un saut convulsif en arrière. Voilà le moment, se dit-il, voilà comment meurent les fieffés imbéciles du genre de Keith Mallory... Puis, tout à coup, il se détendit, car il avait vu Andrea se détendre lui aussi : son énorme main avait quitté son cou et elle ne tenait pas le couteau.

Une bousculade près de la table lui fit tourner la tête juste à temps pour voir Turzig clouer la main armée de Skoda sur le dessus du bureau.

« Pas ça, mon capitaine ! Au nom de Dieu, ne le faites pas ! supplia Turzig.

— Ôtez vos mains, dit Skoda sans cesser de fixer Mallory de ses yeux ternes. Ôtez vos mains... à moins que vous ne vouliez subir le même sort que le capitaine Mallory.

— Vous ne pouvez pas le tuer ! persista Turzig. Les ordres du commandant ont été très nets, capitaine Skoda. Il veut que le chef lui soit amené vivant.

— Il aura été tué en cherchant à s'échapper, dit Skoda d'une voix pâteuse.

— Non, ce n'est pas possible ; nous ne pouvons pas les tuer tous, et les autres prisonniers parleraient. Le commandant a ordonné qu'on le lui amène vivant, mais il n'a pas précisé dans quel état... Nous aurons peut-être quelque difficulté à faire parler le capitaine Mallory.

— Quoi ? Qu'avez-vous dit ? s'écria Skoda qui avait complètement recouvré son équilibre et souriait de toutes ses dents, comme sourit affreusement une tête de mort. Vous faites trop de zèle, lieutenant. Rappelez-moi de vous en parler, un de ces jours. Vous me sous-estimez ; c'est exactement ce que je m'apprêtais à faire : effrayer Mallory pour le décider à parler. Maintenant, vous avez tout gâté. »

Il continuait à sourire, parlait d'un ton presque enjoué, mais Mallory ne se faisait pas d'illusions. Il devait la vie au jeune lieutenant de chasseurs alpins allemands... Qu'il serait facile de respecter et de considérer comme un ami un homme tel que Turzig, sans cette satanée et absurde guerre !...

Skoda avait laissé son revolver sur le bureau et se tenait de nouveau devant lui, ses dents blanches luisant à la lumière des ampoules nues.

« Assez de ces plaisanteries, n'est-ce pas, capitaine Mallory. N'avons-nous pas toute la nuit pour causer ? »

Mallory le regarda puis détourna les yeux sans rien dire. Il faisait chaud, presque étouffant dans cette petite pièce, mais il frissonna soudain, conscient, avec une certitude absolue, de la profonde méchanceté du capitaine Skoda.

« Eh bien, eh bien, nous ne sommes pas tout à fait aussi bavard, maintenant, n'est-ce pas, mon ami ? »

Il fredonna un instant, puis, avec un sourire plus large que jamais, demanda :

« Où sont les explosifs ? »

— Les explosifs ? Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Mallory.

— Ah ! eh bien, et vous, mon ami, vous en souvenez-vous ? demanda-t-il en se plaçant devant Miller.

— Bien sûr, je m'en souviens, dit Miller. Le capitaine s'est trompé.

— Un homme sensé ! fit Skoda d'une voix caressante, où pourtant Mallory crut déceler un fond de désappointement. Allez-y, mon ami.

— Le capitaine Mallory ne remarque pas les détails, dit Miller. J'étais avec lui ce jour là. Il calomnie un noble oiseau. C'était un vautour et non un busard. »

Pendant juste une seconde le sourire de Skoda s'effaça, puis il réapparut, aussi fixe que s'il avait été peint.

« Des hommes très, très spirituels, vous ne trouvez pas, Turzig ? Ce que les Britanniques appelleraient des comédiens de music-hall. Qu'ils rient tant qu'ils le peuvent, jusqu'à ce que le nœud coulant commence à se resserrer autour de leur cou ! »

Il regarda Casey Brown et demanda :

« Peut-être que vous... »

— Pourquoi ne faites-vous pas vous-même un saut avec élan ? grommela Brown.

— Un saut avec élan ? J'ignore le sens de cette expression, mais je crains qu'elle ne soit guère flatteuse », dit Skoda.

Il choisit une cigarette dans son étui et la tassa d'un air pensif contre l'ongle de son pouce.

« Pas précisément trop disposés à coopérer, n'est-ce pas, lieutenant Turzig ? »

— Vous ne réussirez pas à faire parler ces hommes-là, mon capitaine, dit Turzig avec une calme conviction.

— Peut-être que non ; néanmoins, j'obtiendrai le renseignement qu'il me faut, et cela d'ici cinq minutes. »

Il retourna sans se presser s'asseoir à son bureau, appuya sur un bouton, introduisit une cigarette dans son fume-cigarette de jade, chacun de ses mouvements, y compris sa façon de croiser ses luisantes bottes noires, étant empreint d'arrogance et d'indéfinissable mépris.

Soudain, une porte latérale s'ouvrit et deux hommes, poussés par

un canon de fusil, entrèrent en trébuchant dans la pièce. Mallory retint son souffle et enfonça ses ongles dans ses paumes. Louki et Panayis ! Louki et Panayis, les mains liées et saignant, Louki d'une coupure au-dessus de l'œil, Panayis d'une blessure au cuir chevelu. Tous deux étaient en manches de chemise ; Louki ne portait plus sa veste magnifiquement soutachée, sa ceinture écarlate et le petit arsenal qu'il y accrochait ; il avait l'air pitoyable et, en même temps, rouge de colère, la moustache hérissée. Mallory les regarda sans paraître les reconnaître.

« Voyons, capitaine Mallory, dit Skoda, n'avez-vous pas un mot de bienvenue pour vos vieux amis ? Non ? peut-être leur venue vous bouleverse-t-elle ? Vous ne vous étiez pas attendu à les revoir aussi tôt, n'est-ce pas ?

— Je n'ai encore jamais vu ces hommes de ma vie », dit Mallory.

Son regard croisa celui de Panayis, et la haine de ces yeux noirs l'épouvanta.

« Évidemment, dit Skoda en soupirant. La mémoire humaine est courte. »

Skoda jouait une comédie qui l'amusait énormément : celle du chat qui joue avec la souris.

« Nous allons quand même essayer de vous la rafraîchir », dit-il en s'approchant du banc où Stevens était étendu.

Avant que quiconque eût pu deviner son intention, il enleva la couverture et frappa de sa main droite la jambe cassée de Stevens, juste au-dessous du genou.

Tout le corps du malheureux sursauta d'un spasme convulsif sans que lui échappât néanmoins le plus léger gémissement. Complètement conscient, il sourit à Skoda, le sang coulant sur son menton, de la lèvre qu'il s'était mordue.

« Vous n'auriez pas dû faire cela, capitaine Skoda, dit Mallory d'une voix basse, mais qui sembla anormalement forte dans le silence de l'horreur. Vous mourrez pour l'avoir commis, capitaine Skoda.

— Vraiment ? Je vais mourir ? Alors autant mourir deux fois ! »

Et il frappa de nouveau la jambe fracturée, de nouveau sans réaction de la part de Stevens.

« Ce jeune homme est très, très résistant... mais les Britanniques ont le cœur tendre, n'est-ce pas mon cher capitaine ? Vous avez exactement cinq secondes pour me dire la vérité, et alors je serai obligé de déranger ces éclisses, dit-il en faisant glisser sa main jusqu'à

la cheville de Stevens... Bonté divine ! Qu'est-ce qu'il a, ce grand idiot ? »

Andrea s'était avancé de deux pas et, à moins d'un mètre de Skoda, vacillait sur ses pieds.

« Dehors ! Laissez-moi sortir ! haleta-t-il en portant une main à sa gorge et l'autre à son estomac. Je ne peux pas le supporter ! de l'air ! de l'air !

— Ah ! non, mon cher Papagos, vous allez rester ici et jouir... Caporal ! vite ! l'imbécile va s'évanouir ! Emmenez-le avant qu'il ne tombe sur nous ! » dit Skoda en voyant les yeux d'Andrea rouler dans leurs orbites jusqu'à ce que le blanc seul en soit visible.

Mallory aperçut furtivement deux soldats qui se hâtaient d'obéir, surprit sur le visage de Louki une expression d'incrédule mépris, puis d'un regard sur Miller et Brown, vit le premier abaisser une paupière et le second incliner la tête d'un millimètre. Au moment où les deux soldats s'approchèrent d'Andrea par derrière et soulevèrent ses bras flasques sur leurs épaules, Mallory vit la plus proche sentinelle, à moins d'un mètre vingt à présent, absorbée par le spectacle du géant chancelant. Facile, tellement facile, avec son fusil, il pourrait l'abattre avant que l'autre comprenne ce qui lui arrivait...

Fasciné, Mallory regarda les avant-bras d'Andrea glisser le long des épaules des hommes qui le soutenaient jusqu'à ce que ses poignets s'arrêtassent à côté de leurs cous, ses paumes tournées vers l'intérieur. Puis, faisant soudain bondir les puissants muscles de ses épaules, Mallory se précipita de côté et en arrière, son épaule s'enfonçant avec une force rageuse dans l'estomac de la sentinelle, peu de centimètres sous le sternum. Un cri de souffrance, la chute contre la paroi de bois de la pièce, et Mallory sut que l'homme serait incapable d'agir pendant un certain temps.

À l'instant même où Mallory avait décoché son coup, il avait entendu le bruit sourd de deux têtes cognées l'une contre l'autre. Maintenant, il vit un autre soldat se débattre faiblement par terre, sous les poids combinés de Miller et de Brown ; puis, Andrea arracha le fusil automatique du soldat qui s'était tenu à sa droite ; entre ses grandes mains, le Schmeisser fut en une seconde appuyé sur la poitrine de Skoda.

Le silence de la stupéfaction, un silence plus bruyant que le tumulte qui l'avait précédé, figea pendant peut-être deux secondes toutes les personnes présentes.

Puis se déclencha brusquement le bruit assourdissant du fusil mitrailleur. Trois fois, sans un mot, Andrea tira sur le capitaine Skoda,

en plein cœur. Le vent de la déflagration souleva le petit homme, le cloua un instant contre le mur, après quoi il s'effondra, heurtant le banc avant de tomber sur le sol, les yeux grands ouverts, aussi froids, aussi noirs, aussi vides que de son vivant.

Andrea fit décrire à son Schmeisser un arc qui couvrait Turzig et le sergent, ramassa le poignard de Skoda et trancha les cordes dont étaient liés les poignets de Mallory.

« Pouvez-vous tenir ce fusil, mon capitaine ? » demanda-t-il.

Mallory ploya une ou deux fois ses mains engourdis, inclina la tête et prit l'arme sans rien dire. En trois pas, Andrea gagna la partie du mur sur laquelle se rabattait la porte du vestibule et s'y colla en indiquant par gestes à Mallory d'avoir à s'éloigner le plus possible du rayon visuel.

Soudain, la porte s'ouvrit. Andrea put tout juste voir le bout du canon d'un fusil.

« Lieutenant Turzig ! qu'est-ce qui se passe ? qui a tiré ? »

La voix se brisa en un grognement de souffrance tandis qu'Andrea donnait dans la porte un violent coup de pied. En un moment, il fut hors de la pièce, saisit l'homme comme il tombait, l'écarta de la porte et jeta un regard dans le baraquement adjacent. Une brève inspection, et il referma la porte en la verrouillant de l'intérieur.

« Personne d'autre n'est là, mon capitaine, dit-il. Rien que l'unique gardien, semble-t-il.

— Parfait ! Coupez les entraves des autres, voulez-vous, Andrea ? »

Mallory se tourna vers Louki et sourit à la vue de sa comique expression : un sourire hésitant qui finit par triompher de son incrédulité et s'étendit d'une oreille à l'autre.

« Où couchent les soldats, Louki ?

— Dans une baraque, au milieu du camp.

— Du camp ?

— Un terrain entouré entièrement de barbelés hauts de trois mètres.

— Des sorties ?

— Une seule avec deux gardes.

— Bon ! Andrea, tout le monde dans la pièce secondaire. Non, pas vous, lieutenant. Asseyez-vous là, dit Mallory en désignant le fauteuil derrière le bureau. Quelqu'un viendra forcément. Vous lui direz que vous avez tué l'un de nous qui essayait de s'échapper. Ensuite, faites

venir les gardes de l'entrée. «

Pendant un moment, Turzig ne répondit pas. Il regarda sans le voir Andrea passer devant lui en traînant deux soldats évanouis par leurs cols. Puis, il grimaça un sourire, mi-figue, mi-raisin.

« Je regrette de vous désappointer, capitaine Mallory, dit-il. Trop de choses ont déjà été perdues par mon aveugle stupidité. Je ne le ferai pas.

— Andrea ! appela doucement Mallory. Je crois entendre arriver quelqu'un. Cette deuxième pièce a-t-elle une sortie ? »

Andrea inclina la tête.

« Dehors ! La porte principale. Prenez votre couteau. Si le lieutenant... »

Mais Andrea était déjà parti par la porte de derrière, aussi silencieusement qu'une ombre.

« Vous ferez exactement ce que je vous dis », alluma Mallory à voix basse.

Il se posta sur le seuil de la porte de communication avec la pièce secondaire d'où il pouvait voir l'entrée principale entre la porte et le chambranle ; son fusil automatique était braqué sur Turzig.

« Si vous ne m'obéissez pas, Andrea tuera l'homme qui est à la porte ; puis, il vous tuera et il tuera les soldats qui sont à l'intérieur. Après, nous poignarderons les sentinelles. Neuf hommes morts, et pour rien, car nous nous échapperons de toute façon. Le voici. Neuf hommes morts, lieutenant, simplement parce que votre amour-propre a été blessé. »

Délibérément, Mallory avait prononcé cette dernière phrase en un excellent allemand, et il constata avec une satisfaction ironique que les épaules de Turzig s'affaissaient. Il avait misé sur l'ignorance de l'allemand de son adversaire et savait qu'il avait perdu la partie.

La porte s'ouvrit brusquement et un soldat essoufflé, armé mais uniquement vêtu d'un pantalon et d'un gilet de corps, s'écria :

« Mon lieutenant ! mon lieutenant ! nous avons entendu des coups de feu !

— Ce n'est rien, dit Turzig en faisant semblant de chercher quelque chose dans le tiroir du bureau afin de fournir un prétexte à sa présence solitaire dans la pièce. L'un de nos prisonniers a essayé de s'échapper... Nous l'en avons empêché.

— Peut-être le médecin-major...

— Je crains que nous ne l'ayons empêché de se sauver d'une façon plutôt définitive. Vous pourrez organiser ce qu'il faut pour un enterrement dans la matinée. En attendant, dites aux hommes de garde à la porte principale de venir ici une minute. Puis, retournez dans votre lit ; vous allez attraper froid.

— Dois-je faire relever les hommes de garde ?

— Bien sûr que non ! dit Turzig avec impatience. Ce n'est que pour une minute et d'ailleurs ceux contre lesquels il faut nous garder sont déjà ici. Dépêchez-vous ! »

Il attendit de ne plus entendre le pas du sergent reparti en courant pour regarder Mallory et demander :

« Satisfait ?

— Parfaitement. Et mes plus sincères excuses, dit Mallory. Je déteste l'obligation de traiter de la sorte un homme tel que vous. »

Puis, s'adressant à Andrea qui venait d'entrer :

« Demandez à Louki et Panayis s'il y a un tableau de distribution téléphonique dans ce baraquement. Dites-leur de le fracasser de même que tous les récepteurs qu'ils pourront trouver. Ensuite, revenez vite recevoir nos visiteurs de la porte principale. Je serais perdu sans vous. »

Turzig suivit des yeux le large dos d'Andrea.

« Le capitaine Skoda avait raison, dit-il sans amertume ni rancune, il me reste beaucoup à apprendre. Il m'a complètement dupé, ce gros là.

— Vous n'êtes pas le premier. Il a dupé plus de gens que je ne le saurai jamais, dit Mallory. Vous n'êtes pas le premier, mais je crois que vous êtes le plus chanceux.

— Parce que je suis encore vivant ?

— Parce que vous êtes encore vivant. »

Moins de dix minutes plus tard, les deux hommes de garde à l'entrée principale avaient rejoint leurs camarades dans la pièce de derrière, désarmés, bâillonnés et ligotés avec une rapidité silencieuse qui éveilla l'admiration professionnelle de Turzig en dépit de son chagrin. Les pieds et les mains liés, il était couché dans un coin, pas encore bâillonné.

« Je comprends maintenant pourquoi votre haut commandement vous a choisi pour cette tâche, capitaine Mallory, dit-il. Si quelqu'un pouvait la réussir, c'était vous ; mais vous n'y parviendrez pas.

L'impossible demeure toujours impossible. Vous avez néanmoins une équipe remarquable.

— Nous sommes passables », dit modestement Mallory.

Il donna un dernier coup d'œil tout autour de la pièce, puis souriant à Stevens :

« Êtes-vous prêt à reprendre vos pérégrinations, jeune homme, où trouvez-vous que cette histoire devient assez monotone ?

— Prêt quand vous le serez, mon capitaine », répondit Stevens.

Étendu sur une civière que Louki avait miraculeusement procurée, il soupira d'aise et ajouta :

« Transport de première classe, cette fois, comme il convient à un officier. Un véritable luxe. Peu m'importe, dans ces conditions, la longueur du trajet !

— Parlez pour vous ! » grommela Miller, auquel avait été assigné le rôle de brancardier du côté le plus lourd de la civière. Mais la bonté de son expression démentit la rudesse de ces paroles.

« Eh bien, partons, dit Mallory. Une dernière question. Où est l'émetteur de radio du camp, lieutenant Turzig ?

— Pour que vous puissiez le détruire, je suppose ?

— Précisément.

— Je n'en ai aucune idée.

— Et si je vous menace de vous tirer une balle dans la tête ?

— Vous ne le ferez pas, dit Turzig avec un sourire de travers. Dans certaines circonstances, vous me tueriez comme une mouche ; mais vous ne tueriez pas un homme parce qu'il vous refuse une pareille information.

— Vous n'avez pas autant à apprendre que le pensait feu votre capitaine, dit Mallory. Ce n'est pas d'une si grande importance... Je regrette d'être forcé de faire tout cela. J'espère que nous ne nous rencontrerons plus... en tout cas, pas avant la fin de la guerre. Qui sait ? Nous pourrions même un jour faire une ascension ensemble. »

Il fit signe à Louki d'assujettir le bâillon de Turzig et quitta rapidement la pièce. Deux minutes plus tard, ils avaient laissé les casernes derrière eux et se trouvaient en sécurité dans l'obscurité des bois d'oliviers qui s'étendaient au sud de Margaritha.

Lorsqu'ils en sortirent, longtemps après, il faisait presque jour et la silhouette noire du mont Kostos s'adoucissait déjà dans la première grisaille de l'aube. Le vent soufflait du sud et la neige commençait à

fondre sur les montagnes.

XI

MERCREDI

14 h – 16 h

Toute la journée, ils restèrent cachés dans le bois de caroubiers, masse épaisse d'arbres rabougris et noueux qui s'accrochaient à la pente semée d'éboulis aboutissant à ce que Louki appelait « le Terrain de jeu du Diable ». Cet abri médiocre et inconfortable offrait cependant l'avantage d'une excellente position défensive par-derrière, d'une douce brise marine du côté sud et d'une vue incomparable sur la mer Égée, miroitante de soleil sous un ciel sans nuages.

Au loin, à gauche, leurs teintes bleues, indigo et violettes se fondant, et diminuant à l'horizon jusqu'à l'invisible, s'étendaient les îles Lérades ; la plus proche, Maidos, était si près qu'on y distinguait des maisons de pêcheurs isolées, dont la blancheur éclatait au soleil : par l'étroit chenal d'eau qui la séparait de Navarone, les navires de la Marine royale passeraient dans un peu plus d'un jour. À droite, plus loin encore, adossée aux hautes montagnes d'Anatolie, la côte turque s'incurvait en forme de cimetière vers le nord et l'ouest ; au nord, l'éperon du cap Demirci, bordé de rochers mais creusé de petites baies blanches, sablonneuses, s'avancait dans le bleu placide de la mer ; et au-delà du cap, plus au nord, estompée par la brume, dans le lointain mauve, l'île de Khéros rêvait à la surface des flots.

C'était un panorama merveilleux, mais Mallory n'avait accordé à sa beauté qu'un bref coup d'œil lorsqu'il avait pris la garde moins d'une demi-heure auparavant, juste après deux heures. Installé contre le tronc d'un arbre, il fixait inlassablement ce qu'il avait si longtemps attendu de voir : les canons de la forteresse de Navarone qu'il était venu voir pour les détruire.

La ville de Navarone, comptant de quatre à cinq mille habitants, jugea Mallory, s'étendait autour du croissant volcanique du port, un croissant à l'arc si accentué qu'il formait presque un cercle complet, ne laissant qu'un étroit goulot d'entrée, au nord-ouest, porte que dominaient de part et d'autre des phares, des mortiers et des batteries de mitrailleuses. Le bois de caroubiers n'en étant distant que de quatre kilomètres, chaque détail, chaque rue, chaque édifice, chaque caïque et chaque vedette du port étaient nettement visibles, et Mallory les étudia jusqu'à ce qu'il les connût par cœur. Il grava dans son esprit la façon dont le terrain, à l'ouest du port, s'élevait en pente douce jusqu'aux bois d'oliviers ; les rues poussiéreuses descendant jusqu'au

bord de l'eau ; l'escarpement plus marqué du côté sud, où les rues parallèles au rivage menaient à la vieille ville ; à l'est, les falaises, portant les traces des bombes lancées par les Liberator de Torrance, qui se dressaient verticalement au-dessus de la mer sur une hauteur de quarante cinq mètres puis se recourbaient au-dessus du port ; la grande butte de roche volcanique, plus haute encore que la falaise et que séparait de la ville une haute muraille se terminant avec la falaise elle-même ; et enfin, les rangées jumelles de canons contre avions, les grands appareils de radar, les casernes de la forteresse, trapues, construites en gros blocs de maçonnerie, qui dominaient tout le reste de ce que l'on voyait, y compris la grande fissure noire du roc, en dessous du fantastique surplomb de la falaise.

Cette forteresse avait défié les Alliés depuis dix-huit longs mois ; elle avait commandé toute la stratégie navale dans les Sporades, du jour où les Allemands s'étaient répandus de la terre ferme dans les îles ; elle avait empêché toute activité navale dans ce triangle de cinq mille kilomètres carrés entre les Lérades et la côte turque.

Maintenant qu'il la voyait, Mallory comprenait. Imprenable par terre – la forteresse y veillait ; inexpugnable à l'égard d'une attaque aérienne – Mallory se rendait compte combien cela avait été criminel d'envoyer l'escadrille de Torrance contre les gros canons protégés par cette falaise recourbée au-dessus d'eux, contre ces rangées de canons contre avions ; et impossible à prendre en l'attaquant par mer : les escadrilles de la Luftwaffe de Samos ne le permettaient pas. Jensen avait vu juste : seule une mission de guérilla avait la moindre chance ; une faible chance, une chance comportant presque le suicide, mais quand même une chance, et Mallory savait qu'il ne pouvait en demander davantage.

Pensivement, il abaissa ses jumelles et frotta ses yeux endoloris. Il était content de connaître enfin avec précision ce qu'il devait affronter, d'avoir pu se familiariser de loin avec la géographie de la ville. L'endroit où il se trouvait était probablement le seul de l'île qui offrait à la fois une telle possibilité en même temps qu'on y était caché et relativement à l'abri du danger.

C'était Louki qui le lui avait indiqué, et il devait aussi au petit Grec l'idée de commencer par se rendre en amont de Margaritha afin de donner à Andrea le temps de récupérer les explosifs dans la cabane du vieux Leri et d'être sûr qu'on ne les poursuivait pas : ils auraient pu livrer un combat d'arrière-garde dans le bois d'oliviers jusqu'à ce qu'ils se fussent perdus dans les contreforts du mont Kostos ; c'était Louki qui les avait guidés, en évitant Margaritha quand ils étaient revenus sur leurs pas, et leur avait fait faire halte en face du village, pendant que Panayis s'était glissé comme un farfadet à travers le crépuscule,

avait cherché des vêtements pour eux et, en revenant, s'était introduit dans le garage des Allemands, avait retiré la bobine d'allumage de la voiture du commandant et du camion, seuls véhicules de la garnison de Margaritha, et fracassé leurs distributeurs d'huile pour combler la mesure. C'était Louki qui les avait conduits, par un fossé profond, jusqu'au poste de garde situé au débouché de la vallée ; il avait été presque ridiculement simple de désarmer les sentinelles, dont une seule était réveillée, et c'était Louki qui avait insisté pour leur faire suivre le centre boueux de la vallée jusqu'à ce qu'ils atteignent la route empierrée, à moins de trois kilomètres de la ville. Tous ces conseils, minutieusement réfléchis, des conseils que n'eussent pu ignorer même les plus sceptiques, avaient eu de magnifiques résultats. Miller et Andrea, de quart pendant l'après-midi, avaient vu la garnison de Navarone passer de longues heures à fouiller la ville maison par maison. Mallory en augura pour le lendemain une double sécurité : il était peu vraisemblable que la fouille soit renouvelée et moins probable encore, au cas où elle le serait, qu'elle soit effectuée avec le même enthousiasme. Louki avait bien travaillé.

Mallory se retourna pour le regarder. Le petit homme dormait encore, adossé entre deux troncs d'arbres ; il n'avait pas bougé depuis cinq heures. Quoique mortellement fatigué lui-même, Mallory n'eut pas le courage de priver Louki d'un moment de son repos ; il l'avait amplement gagné, n'ayant pas dormi de toute la nuit précédente. Panayis non plus, mais il s'éveillait déjà, écartant de ses yeux ses longs cheveux noirs, ou plutôt, il était réveillé, car il passait aussi promptement qu'un chat, sans transition, du sommeil à la pleine conscience. Un homme dangereux, presque désespéré, un ennemi redoutable, ce Panayis ; mais c'était là tout ce qu'en savait Mallory ; il ignorait le reste de ce qui le concernait et le ne connaissait pas le moins du monde. Il doutait de jamais le connaître.

Plus haut, sur la pente, Andrea avait construit une plate-forme avec des branches entre deux caroubiers et il y avait déposé la civière sur laquelle Stevens était étendu, les yeux ouverts. Il ne les avait pas fermés depuis que Turzig leur avait fait quitter la grotte de la montagne. Il semblait ne plus avoir besoin de sommeil ou refouler le désir de dormir. La puanteur de sa jambe gangrenée était épouvantable. Mallory et Miller l'avaient examinée en arrivant dans le bois ; ils avaient échangé un regard, refait le pansement et affirmé à Stevens que sa blessure se refermait. Sous le genou, la jambe était devenue presque complètement noire.

Mallory souleva ses jumelles pour jeter encore un coup d'œil sur la ville, mais il les abaissa aussitôt en sentant quelqu'un lui toucher le bras. C'était Panayis, l'air bouleversé, anxieux, presque furieux.

« Quelle heure est-il ? demanda-t-il en grec d'une voix basse, sifflante, celle qui convenait, se dit Mallory, au sombre mystère de cet homme.

— Deux heures et demie, à peu près, dit Mallory. Vous êtes contrarié, Panayis ; pourquoi ?

— Vous auriez dû me réveiller depuis longtemps ! Il y a des heures ! C'est mon tour de prendre le quart. »

« Décidément, il est fâché », songea Mallory.

« Mais vous n'avez pas dormi la nuit dernière.. Cela ne m'a pas semblé juste...

— C'est mon tour d'être de garde, que je vous dis !

— Très bien, alors. Si vous insistez. »

Mallory connaissait trop bien le fier orgueil des insulaires pour tenter de discuter.

« Dieu seul sait ce que nous aurions fait sans vous et Louki ! dit-il. Je vous tiendrai compagnie un moment.

— Ah ! c'est pour ça que vous m'avez laissé dormir ! s'écria Panayis d'un ton offensé. Vous n'avez pas confiance en moi...

— Oh ! au nom du Ciel !... » commença Mallory, exaspéré.

Puis, se contenant, il sourit.

« Bien sûr que nous vous faisons confiance. Je devrais dormir encore un peu, de toute façon ; vous êtes bon de m'en donner l'occasion. Vous me secouerez dans deux heures, n'est-ce pas ?

— Certainement ! certainement ! Je n'y manquerai pas ! » promit Panayis, presque rayonnant.

Mallory alla s'étendre au milieu du petit bois ; pendant quelques minutes, il regarda Panayis marcher de long en large, puis, après l'avoir vu grimper lestement sur un arbre pour mieux surveiller les alentours, il suivit son propre conseil et s'endormit.

« Capitaine Mallory ! Capitaine Mallory ! Réveillez-vous ! »

Secoué par l'épaule, Mallory se redressa aussitôt et ouvrit les yeux. Panayis se penchait sur lui, son visage taciturne rempli d'angoisse.

« Qu'est-ce qui se passe, Panayis ?

— Des avions ! Il y a une escadrille qui vient par ici.

— Des avions ? Quels avions ?

— Je ne sais pas. Ils sont encore loin.

— De quelle direction viennent-ils ?

— Du nord. »

Ensemble, ils coururent jusqu'à l'orée du bois et Mallory aperçut immédiatement des Stukas dont le soleil de l'après-midi faisait miroiter les ailes. Ils étaient huit, à moins de quatre kilomètres de distance, volant par quatre, certainement pas plus haut qu'à sept cent cinquante mètres.

« Venez, capitaine Mallory ; nous n'avons pas de temps à perdre ! dit Panayis en le tirant par sa manche. Il faut que nous gagnions immédiatement l'intérieur, le Terrain de jeu du Diable. Immédiatement !

— Mais pourquoi donc ? demanda Mallory avec étonnement. Il n'y a aucune raison de supposer qu'ils viennent pour nous. Comment serait-ce possible ? Personne ne sait que nous sommes ici.

— Je sais que c'est pour nous qu'ils viennent ! Ne me demandez pas comment je le sais, parce que je n'en sais rien moi-même. Louki vous dira que Panayis sait ces choses-là. »

Une seconde, Mallory le regarda sans le comprendre. Le sérieux, la parfaite sincérité de l'homme ne pouvaient être mis en doute, mais le rythme saccadé de ses paroles, rappelant le crépitemment d'une mitrailleuse, firent pencher le plateau de la balance du côté de l'instinct et non de celui de la raison. Presque sans s'en rendre compte et sans savoir pourquoi, Mallory se mit à courir en trébuchant sur les cailloux glissants jusqu'à l'endroit où étaient restés les autres. Il les trouva déjà debout, tendus, rechargeant leurs fardeaux sur leur dos, leur fusil à la main.

« Allez jusqu'à l'orée du bois ! cria Mallory. Vite ! Restez-y à couvert. Il va falloir que nous passions par cette brèche entre les rochers. »

Il gesticula vers une fissure de la falaise à peine éloignée d'une trentaine de mètres et bénit Louki de leur avoir choisi une cachette munie d'une aussi commode porte de sortie. « Attendez que je vous fasse signe, Andrea ! »

Andrea avait déjà soulevé dans ses bras, avec ses couvertures, le blessé mourant et gravissait la pente entre les arbres.

« Qu'est-ce qu'il y a, patron ? demanda Miller. Je ne vois rien.

— Si vous cessiez de parler un moment, vous entendriez quelque chose, dit Mallory. Ou plutôt, regardez par là. »

Couché à plat ventre à moins de quatre mètres de l'orée du bois, Miller leva la tête vers le ciel et distingua aussitôt les avions.

« Des Stukas ! une escadrille de ces satanés Stukas ! Ce n'est pas possible, patron !

— Ça l'est bel et bien. Jensen m'a dit que les Boches en avaient retiré plus de deux cents du front italien, ces dernières semaines. Et ils ont amené tout ce damné matériel dans la mer Égée.

— Mais ce n'est pas nous qu'ils cherchent, protesta Miller.

— Je crains que si. Je crains que Panayis n'ait raison, dit Mallory.

— Mais, ils s'en vont...

— Ils ne s'en vont pas. Ne quittez pas des yeux l'avion de tête. »

Au moment où Mallory prononçait ces mots, le commandant de l'escadrille fit virer ses Junkers 87 sur l'aile gauche et tomba du ciel en une plongée verticale, se dirigeant tout droit sur le bois de caroubiers.

« Ne tirez pas ! » cria Mallory.

Le Stuka planait au-dessus du centre du bois. Rien ne pouvait l'arrêter maintenant, mais un coup de hasard pouvait le faire s'écraser juste sur eux.

« Baissez vos têtes et mettez vos mains au-dessus ! » ordonna Mallory.

Il ignore le conseil qu'il donnait aux autres et suivit le bombardier des yeux. Le puissant moteur commençait à lui faire mal aux oreilles, tant il était proche puis, l'avion reprit de la hauteur après avoir lâché sa bombe.

Non une seule, mais des douzaines ! si nombreuses qu'elles semblaient se bousculer tandis qu'elles atteignaient le milieu du bois, frappant les arbres, brisant les branches ou s'enfonçant dans la terre molle de la pente. Des bombes incendiaires !

Mallory avait à peine eu le temps de se dire que l'horreur de la bombe de cinq cents kilos H. E. leur avait été épargnée, quand les bombes incendiaires éclatèrent, répandant la blancheur du magnésium incandescent dans l'ombre du bois. En quelques secondes cette éblouissante clarté avait fait place à de malodorants nuages d'une âcre fumée noire entremêlés de petites langues rouges qui bientôt eurent enveloppé de flammes des arbres entiers. Le Stuka n'avait pas encore repris son vol horizontal que déjà le cœur du bois, vieux et sec, flambait furieusement.

« Ils veulent nous enfumer pour nous forcer à sortir à découvert, dit Mallory. Si nous restons ici, nous serons frits. »

Il tâcha de voir vers le haut de la pente, mais la fumée était trop épaisse, impossible de se rendre compte jusqu'où montait ce nuage de fumée.

« Tout le monde en marche ! cria Mallory. Quinze mètres le long de la ligne des arbres jusqu'à ce tas de pierres, puis, droit dans la gorge. Ne vous arrêtez pas avant d'y avoir fait une centaine de mètres. Montrez le chemin, Andrea... Où est Panayis ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Panayis ! appela Mallory. Panayis !

— Il est peut-être retourné chercher quelque chose, dit Miller. Dois-je aller...

— Avancez ! dit Mallory avec colère. Et s'il arrive malheur au jeune Stevens, je vous tiendrai pour... »

Mais Miller, sagement, était déjà parti, Andrea trébuchant et toussant à son côté.

Mallory demeura indécis deux secondes, puis redescendit la côte vers le centre du bois. Peut-être Panayis y était-il retourné chercher quelque chose, et il ne comprenait pas l'anglais, Mallory avait à peine avancé de quatre mètres qu'il leva les bras pour protéger son visage contre la brûlante chaleur. Panayis ne pouvait être dans cette fournaise ; personne n'y aurait vécu plus de quelques instants. Haletant, les cheveux roussis, les vêtements commençant à brûler, Mallory remonta la côte, se heurtant aux arbres, glissant et tombant.

Il courut jusqu'à l'extrémité orientale du bois. Personne. Il revint à l'autre bout, vers le tas de pierres presque complètement aveuglé, l'air surchauffé lui déchirant la gorge et les poumons, il se dit qu'il ne pouvait rien faire d'autre maintenant que de se sauver lui-même. Il entendait rugir les flammes ; ses propres pulsations lui martelaient les oreilles, et un Stuka en plongée faisait retentir son effroyable hurlement. Désespérément, il se précipita en avant sur les éboulis glissants et s'effondra, de tout son long, sur le sol pierreux. Blessé ou non, peu lui importait, il se releva et força ses jambes douloureuses à recommencer à gravir la pente. L'air vibrait du tonnerre des moteurs : l'escadrille tout entière attaquait. Devant lui, la première des bombes éclata, devant lui ! Il s'était de nouveau jeté par terre ; tout en se relevant, il se maudissait : imbécile ! fou criminel ! envoyer les autres en avant se faire tuer ! Un enfant de cinq ans aurait prévu que les Boches ne bombarderaient pas le bois ; ils avaient compris aussi vite

que lui par où ceux qui s'y trouvaient chercheraient à s'échapper, et ils bombardaient le voile de fumée entre le bois et la falaise !

Sous ses pieds, la terre explosa, une main de géant le saisit et l'écrasa sur le sol ; il sombra dans les ténèbres.

XII

MERCREDI

16 h – 18 h

Une demi-douzaine de fois, Mallory s'efforça de sortir des profondeurs de l'évanouissement, atteignit momentanément un semblant de conscience et s'enfonça de nouveau dans l'obscurité. Pendant ces brefs instants de réveil mental, il disait : « Je fais un cauchemar ; si je pouvais ouvrir les yeux, il cesserait, mais je ne le peux pas. »

Il essaya de nouveau de soulever ses paupières et n'y réussit pas ; son mauvais rêve continuait ; il secoua la tête de désespoir.

« Aha ! enfin un signe de vie ! fit une voix nasale. Le vieux guérisseur Miller triomphe une fois de plus ! »

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Mallory se rendit compte de plus en plus nettement que le bruit des moteurs d'avions diminuait et qu'une âcre et résineuse fumée lui piquait les narines et les yeux. Puis, un bras fut passé sous ses épaules et la voix persuasive de Miller lui dit à l'oreille :

« Prenez un peu de ceci, patron. Un vieil alcool de bonne marque. Il n'y a rien de comparable nulle part. »

Mallory sentit la froideur du goulot de la bouteille, renversa la tête et but une longue gorgée. Presque immédiatement, il se mit sur son séant, toussant et crachotant, tandis que le cuisant ouzo lui entamait la muqueuse des joues et de la gorge. Il tenta de parler mais ne parvint qu'à émettre quelques sons indistincts et à jeter un regard indigné sur la silhouette agenouillée à côté de lui.

Miller, pour sa part, le contemplait avec une admiration non dissimulée.

« Vous voyez, patron ? C'est comme je vous l'ai dit : rien de comparable. Tout éveillé en un instant. Je n'ai jamais vu la victime d'un choc et d'une commotion se remettre aussi vite !

— Que diable essayez-vous de faire ? demanda Mallory. M'empoisonner ? Quel joli médecin vous faites ! Vous dites que j'ai subi un choc et vous commencez par m'administrer une dose d'alcool...

— Choisissez, dit Miller en l'interrompant. C'est soit ça soit un choc rudement plus violent dans environ quinze minutes quand les

Boches arriveront ici.

— Mais ils sont partis ; je n'entends plus les Stukas.

— Ceux-là viendront de la ville, dit Miller. Louki vient de les annoncer. Une demi-douzaine de voitures blindées et deux camions avec des canons de campagne longs comme des poteaux de télégraphe.

— Je comprends », dit Mallory.

Il se retourna et vit un rayon de lumière à un coude du mur. Une grotte, presque un tunnel que, selon Louki, les vieilles gens appelaient le Petit Chypre. Le Terrain de jeu du Diable était criblé de cavernes.

Mallory sourit avec ironie au souvenir de sa panique momentanée lorsqu'il s'était cru devenir aveugle.

« Des ennuis de nouveau, Dusty, dit-il, rien que des ennuis. Je vous remercie de m'avoir ranimé.

— J'y étais obligé, dit Miller. Nous n'aurions pas pu vous porter bien loin, patron ; il n'y a presque plus personne qui en soit capable. Casey Brown et Panayis ont été blessés tous les deux.

— Tous les deux ? Grièvement ?

— Pas grièvement du tout s'ils pouvaient entrer à l'hôpital ; mais leurs blessures seront bigrement douloureuses et paralysantes s'ils doivent recommencer à se trimbaler dans les satanés ravins de ce pays. C'est la première fois que j'en ai vu dont le sol soit presque aussi vertical que les parois.

— Vous ne m'avez pas encore dit comment et où ils ont été blessés.

— Tous les deux par des shrapnels, exactement au même endroit, à la cuisse gauche, juste au-dessus du genou. Pas de fractures ni de tendons coupés. Je viens de bander la jambe de Casey ; c'est une entaille d'un assez vilain aspect. Il en souffrira quand il se mettra à marcher.

— Et Panayis ?

— Il s'est soigné lui-même, répondit Miller. Bizarre individu. Il n'a même pas voulu me laisser regarder sa jambe ; moins encore la panser. Je crois qu'il m'aurait poignardé si je l'avais tenté.

— Mieux vaut ne pas vous en occuper, conseilla Mallory. Certains de ces insulaires ont d'étranges tabous et superstitions. Tout va bien du moment qu'il est vivant. Je ne comprends pourtant pas comment diable il a réussi à arriver ici.

— Il était le premier à partir, dit Miller, en même temps que Casey. La fumée a dû vous empêcher de les voir. Ils grimpaient la côte ensemble quand ils ont été atteints.

— Et moi, comment suis-je parvenu jusqu'ici ? demanda Mallory.

— Ce jeune homme a une fois de plus joué son rôle de saint-bernard, dit Miller en désignant du pouce l'énorme silhouette qui remplissait de sa masse la moitié de la largeur de la grotte. J'ai voulu l'accompagner, mais mon offre ne l'a pas enthousiasmé. Il a dit qu'il lui serait difficile de nous porter tous les deux en gravissant la côte. J'en ai été fort offensé, soupira Miller. Je pense que je ne suis pas né pour être un héros ; voilà tout.

— Merci encore, Andrea, dit Mallory.

— Merci ! s'écria Miller, indigné. Un type vous sauve la vie et vous ne trouvez à lui dire que : « Merci ! »

— Après la première douzaine de sauvetages, on épuise sa provision de discours appropriés, dit Mallory. Comment va Stevens ?

— Il respire. »

Mallory tourna la tête vers le point d'où venait la lumière et fronça le nez.

« Il a dépassé le point critique, n'est ce pas ?

— La gangrène s'est étendue au-delà du genou, dit Miller. Il est virtuellement mort, mais il ne veut pas mourir. Il aura cessé de vivre au coucher du soleil. Dieu seul sait ce qui le maintient encore en vie.

— Je peux paraître présomptueux, murmura Mallory, mais je crois le savoir, moi aussi.

— Les soins d'un médecin de premier ordre ? demanda Miller plein d'espoir.

— Ça en a tout l'air, n'est-ce pas ? fit en souriant Mallory. Ce n'est quand même pas du tout ce que je voulais dire... Venez, messieurs, ajouta-t-il en se levant et en ramassant son fusil ; nous avons une affaire à régler.

— Moi, je ne suis bon qu'à faire sauter des ponts et à jeter une poignée de sable dans l'essieu d'une machine, annonça Miller. La stratégie et la tactique dépassent mon simple esprit. Mais je continue à penser que ces types choisissent une manière très stupide de se suicider. Ce serait rudement plus facile pour tous ceux qu'intéresse cette affaire s'ils se tiraient simplement une balle dans la tête.

— Je suis enclin à partager votre opinion », dit Mallory.

Installé derrière les blocs de roche à l'entrée du ravin qui s'ouvrait sur les restes carbonisés et fumants du bois de caroubiers situé directement au-dessous, il regarda les soldats de l'*Alpenkorps* qui avançaient en ordre dispersé sur la pente dénudée de couvert.

« Ce ne sont pas des enfants à ce jeu-là, reprit-il. Je parie que cela ne leur plaît nullement.

— Alors, pourquoi diantre le font-ils, patron ?

— Ils n'ont probablement pas le choix. D'abord, cet endroit ne peut être attaqué que de front », dit Mallory.

Et, souriant au petit Grec étendu entre lui et Andrea :

« Louki l'a bien choisi. Il faudrait un long détour pour l'attaquer par-derrière, et ils mettraient une semaine à traverser le dépotoir du diable qui est derrière nous. Ensuite, le soleil se couchera dans deux heures, et ils savent qu'ils n'ont aucune chance de s'emparer de nous quand il fera nuit. Enfin, et je crois cette troisième raison plus importante que les deux autres réunies, il y a cent chances pour une que le commandant de la ville soit assez sévèrement éperonné par le haut commandement. Trop de choses sont en jeu, même en tenant compte du risque infime qu'ils courent de nous voir atteindre leurs canons. Ils ne peuvent se permettre que Khéros soit évacuée à leur barbe, ni perdre...

— Pourquoi pas ? dit Miller. Ce n'est qu'un tas de rochers inutiles.

Ils ne peuvent perdre la face vis-à-vis des Turcs, continua Mallory. L'importance stratégique de ces Sporades est insignifiante, mais leur importance politique est considérable. Hitler a grand besoin d'un nouvel allié dans ces parages. Alors, il y amène des chasseurs alpins par milliers et des Stukas par centaines, ce qu'il possède de meilleur et dont il a un besoin désespéré sur le front italien. Mais il faut convaincre votre allié possible de votre puissance, avant de le persuader de renoncer à son agréable neutralité et de se jeter dans la bagarre.

— Très intéressant, dit Miller. Et en conclusion ?

— Eh bien, les Allemands n'hésiteront pas à faire mettre en pièces trente ou quarante de leurs soldats d'élite. Cela ne gêne en aucune façon ceux qui sont assis dans un bureau à seize cents kilomètres de distance... Laissons-les s'approcher encore d'une centaine de mètres. Louki et moi commencerons à tirer au milieu ; vous et Andrea aux ailes.

— Cela ne me plaît pas, patron, dit Miller.

— Ne croyez pas que cela me plaise, dit Mallory. Massacrer des

hommes que l'on force à accomplir une tâche qui équivaut à un suicide ne correspond pas à mon idée d'une partie de plaisir, ni même à ma conception de la guerre. Mais si nous ne les tuons pas, ils nous tueront. »

Il s'arrêta et désigna d'un geste la mer satinée où, à l'horizon, Khéros reposait paisiblement, pointillée d'or par le soleil déclinant :

« Que pensez-vous qu'ils désireraient nous voir faire, Dusty ?

— Je sais, je sais, patron, n'insistez pas », dit Miller.

Il abaissa sur son front son bonnet de laine et jeta un regard triste sur la pente.

« Quand doit commencer l'exécution massive ?

— Encore une centaine de mètres, comme je vous l'ai dit. »

Miller contempla les canons dressés sur la route, derrière les deux camions et demanda :

« Le premier est un mortier, je pense. Mais qu'est-ce que cet autre curieux truc...

— Également un mortier, dit Mallory. À cinq canons, une arme terrible. On l'appelle le *Nebelwerfer* ou Minnie la Gémissante. Il hurle comme toutes les âmes perdues de l'enfer. Surtout après la tombée de la nuit, il vous transforme les genoux en gelée, mais c'est néanmoins l'autre dont il faut se méfier. C'est un mortier de six pouces qui tire probablement des projectiles à fragmentation ; on se sert d'un balai et d'une pelle pour nettoyer après.

— C'est ça, grommela Miller. Mettez-nous du baume dans l'âme ! »

Mais il était reconnaissant au Néo-Zélandais de l'efforcer de les distraire de la tâche qui les attendait.

« Pourquoi ne les utilisent-ils pas ?

— Ils le feront dès que nous tirerons et qu'ils découvriront où nous sommes.

— Dieu nous protège ! murmura Miller.

— À n'importe quelle seconde, maintenant, dit Mallory, à voix basse. J'espère seulement que notre ami Turzig n'est pas dans cette troupe. »

Il tendit la main vers ses jumelles, mais Andrea lui saisit le poignet avant qu'il pût les prendre, en disant :

« Je ne m'en servirais pas, à votre place, mon capitaine. Elles nous ont déjà trahis une fois. J'y ai réfléchi et ce ne peut pas être autre

chose. Le soleil réfléchi par les lentilles...

— Évidemment, évidemment, dit Mallory en hochant la tête. Je m'étais demandé... Quelqu'un a été négligent. Il n'y a pas d'autre explication ; il ne peut pas y en avoir d'autre. Un seul éclair de lumière a pu suffire à les renseigner. C'est peut-être moi même... Tout cela a commencé juste après que j'ai été de quart... et Panayis n'avait pas les jumelles. Cela doit avoir été moi, Andrea.

— Je ne le crois pas, dit Andrea d'un ton positif. Vous ne pourriez pas commettre une erreur pareille, mon capitaine.

— Non seulement je le pourrais, mais je crains de l'avoir commise. Nous nous en préoccupons plus tard. »

Le milieu de la ligne des soldats qui avançaient en trébuchant sur les éboulis avait presque atteint la limite inférieure des restes carbonisés du bois.

« Ils sont assez près maintenant, dit Mallory. Je vise le casque blanc qui est au milieu, Louki. »

Tout en parlant, il entendit les trois autres glisser les canons de leurs fusils automatiques entre les rochers qui les protégeaient et il sentit une vague de répulsion le soulever ; mais ce fut d'une voix ferme, presque naturelle, qu'il ordonna :

« Allez y, à présent ! »

Avec quatre armes automatiques – deux Bren et deux Schmeisser de neuf millimètres – ce n'était pas la guerre mais un simple massacre. Les silhouettes sans défense s'abattirent comme des marionnettes ; les unes restèrent couchées là où elles tombaient, les autres roulèrent le long de la raide pente, battant grotesquement l'air de leurs bras et de leurs jambes sans vie. Près de trois secondes s'étaient écoulées avant que la poignée des survivants, ceux des deux extrémités de leur ligne où les feux convergents ne s'étaient pas encore rencontrés, comprissent ce qui arrivait et se jetassent par terre à la recherche d'un couvert inexistant.

Le crépitement frénétique des mitrailleuses s'arrêta brusquement et le silence parut curieusement impressionnant. Mallory bougea un peu et regarda les deux hommes placés à sa droite : le visage d'Andrea, impassible, était vide de toute expression ; Louki avait les yeux brillants de larmes. Puis il eut conscience d'un murmure continu à sa gauche : l'Américain jurait doucement, sans interruption et, indifférent à la douleur qu'il se causait, martelait sans arrêt le gravier de son poing.

« Encore un seul, Dieu ; c'est tout ce que je demande. Plus rien

qu'un, répétait-il sur le ton de la prière.

— Qu'est-ce qu'il y a, Dusty ? » demanda Mallory en lui touchant le bras.

Miller le regarda sans avoir l'air de le reconnaître, puis cligna des paupières plusieurs fois, sourit ; sa main écorchée tira automatiquement un paquet de cigarettes de sa poche.

« Je rêvassais, simplement, patron. Vous voulez une cigarette ?

— L'inhumain salaud qui a envoyé ces pauvres bougres sur cette montagne ferait bien sur votre tableau, n'est-ce pas, Dusty ?

— Oui », dit Miller.

Et, après avoir risqué un coup d'œil au-dessus d'un des blocs de pierre :

— Il en reste peut-être huit ou dix, de ces malheureux qui, comme des autruches, essaient de trouver du couvert derrière des cailloux de la taille d'une orange... Nous les épargnons ?

— Nous les épargnons, répondit Mallory que la pensée de continuer cette boucherie rendait presque physiquement malade. Ils n'essaieront plus... »

Il s'interrompit soudainement, s'aplatit instinctivement tandis qu'au-dessus de leur tête une rafale de balles frappait le roc et ricochait dans le ravin.

« Ils n'essaieront plus, hein ? » dit Miller qui glissait déjà de nouveau son fusil dans une fente des rochers, devant lui, quand Mallory le retint et le tira en arrière.

« Pas eux ! Écoutez ! »

Une nouvelle rafale, une autre encore, et maintenant, le furieux crépitement de la mitrailleuse s'interrompait rythmiquement par un soupir à demi humain tandis que sa bande passait par la culasse. Mallory sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

« Une Spandau. Une fois qu'on a entendu une Spandau, on ne peut jamais l'oublier. Ne vous en occupez pas ; elle est probablement fixée à l'arrière de l'un des camions et ne peut nous faire de mal... je suis plus inquiet de ces damnés mortiers.

— Moi pas, dit Miller. Ils ne tirent pas sur nous.

— C'est pourquoi je suis inquiet... Qu'en pensez-vous, Andrea ?

— La même chose que vous, mon capitaine. Ils attendent. Ce Terrain de jeu du Diable est un labyrinthe de fou, et ils ne peuvent tirer que comme des aveugles.

— Ils n'attendent plus bien longtemps, voilà leurs yeux », dit Mallory en désignant le nord.

D'abord de simples points, tout juste visibles au-dessus du cap Demirci, les avions devinrent bientôt reconnaissables... Ils survolaient lentement la mer Égée à environ quatre cent cinquante mètres de hauteur. Mallory les regarda avec étonnement et, se tournant vers Andrea :

« Ai-je des visions ? demanda-t-il. Est-il possible que le premier, ce petit monoplan, soit un PZL ?

— C'est possible et ça l'est, murmura Andrea. Un vieil avion polonais d'avant la guerre, expliqua-t-il à Miller. Et l'autre est un vieil avion français, un Bréguet... Je croyais qu'ils avaient tous été perdus pendant l'invasion.

— Moi aussi, je le croyais, dit Mallory. Ils ont dû les réparer... Ah ! ils nous ont vus ! Ils commencent à tourner en rond.

— Voyez ces maudits canons, dit Miller qui venait de risquer un regard par-delà le rempart du rocher ; ils sont braqués sur nous maintenant et, vus de face, ils paraissent joliment plus gros que des poteaux télégraphiques. Des bombes à fragmentation, avez-vous dit ! Venez, patron, allons-nous-en d'ici le plus vite possible ! »

Ce fut ainsi que se décida pour le reste de ce bref après-midi de novembre, une sinistre partie de cache-cache parmi les ravins et les amas de roches du Terrain de jeu du Diable.

Les avions menaient le jeu ; ils guettaient de très haut chacun des mouvements du groupe pourchassé et communiquaient le renseignement aux canons de la route côtière et à la compagnie de chasseurs alpins qui s'était transportée à travers le ravin, au-dessus du bois de caroubiers, dès que les avions eurent annoncé que les positions y avaient été abandonnées. Les deux vieux avions avaient bientôt été remplacés par deux Henckel modernes, le PZL ne pouvant, au dire d'Andrea, voler plus d'une heure.

Mallory se trouvait entre le marteau et l'enclume. Malgré le peu de précision de leur tir les mortiers envoyaient certains des mortels projectiles dans les profonds ravins où il s'abritait avec ses compagnons. Ils éclataient parfois si près qu'il leur fallait chercher refuge dans l'une des cavernes dont étaient creusées les parois des canyons. La sécurité n'y était qu'illusoire, pouvant aboutir à la capture, car les Allemands, qu'ils avaient repoussés durant l'après-midi en une série de brèves escarmouches d'arrière-garde, étaient susceptibles de s'approcher suffisamment pour les prendre au piège. À mainte et mainte reprise, Mallory et ses hommes furent obligés

d'avancer afin d'augmenter la distance entre eux et l'ennemi, suivant l'indomptable Louki partout où il les conduisait. Une bombe tomba et s'enfonça dans le sol semé de gravier en avant d'eux, à moins de vingt mètres. Ils l'évitèrent, retenant leur souffle jusqu'à ce qu'ils l'eussent dépassée.

Une demi-heure avant le coucher du soleil, ils gravirent les derniers mètres du ravin et s'arrêtèrent à un endroit où une saillie de la paroi rocheuse offrait une certaine protection et où le ravin bifurquait vers la droite et le nord. Depuis la bombe qui n'avait pas éclaté, il n'en était pas tombé d'autre. Mallory savait que le *Nebelwerfer* au lugubre hurlement n'avait qu'une portée limitée, et bien que les avions continuassent à les survoler, ils le faisaient inutilement ; le soleil s'inclinait à l'horizon et le sol des ravins, déjà plongé dans l'ombre, était invisible du ciel. Mais les chasseurs alpins, habiles et obstinés à venger leurs camarades massacrés, suivaient les Britanniques de près. La minuscule troupe de ceux-ci était épuisée par des jours d'affilée de travail et d'action et des nuits sans sommeil, tandis que les soldats allemands n'avaient pas encore entamé leur réserve d'énergie.

Mallory se laissa choir par terre au tournant du ravin d'où il pouvait faire bonne garde, et il regarda ses compagnons. En tant qu'unité combattante, ils étaient en assez piteux état. Panayis et Brown blessés, se traînaient avec peine ; pour la première fois depuis leur départ d'Alexandrie, Casey Brown, le visage gris de souffrance, se montrait apathique, inattentif, indifférent à tout ; Mallory lui avait ordonné d'abandonner le lourd poste de radio qu'il portait sur son dos, mais il avait, avec brutalité, refusé d'obéir à cet ordre. Louki rit l'air fatigué ; sa résistance physique n'était pas à la hauteur de son courage, et le sourire contagieux qui éclairait constamment sa petite figure, le panache de sa superbe moustache, contrastaient étrangement avec la tristesse de ses yeux las. Miller, comme Mallory lui-même, était fatigué, mais il était capable, lui aussi, de supporter longtemps encore sa fatigue. Stevens était conscient, mais malgré la pénombre, on voyait que ses ongles, ses lèvres et ses paupières avaient perdu toute couleur. Quant à Andrea qui l'avait porté à travers ces ravins pierreux et souvent dépourvus de toute espèce de chemin, pendant près de deux interminables heures, il semblait, comme toujours, immuable et indestructible.

Mallory tira une cigarette de sa poche, s'apprêta à enflammer une allumette, puis, se rappelant les avions qui croisaient au-dessus d'eux, il la jeta. Nonchalamment, son regard se dirigea vers le nord du canyon et, lentement, il se figea. Ce ravin ne ressemblait à aucun de ceux par lesquels ils étaient passés jusqu'alors : il était plus large,

complètement droit et au moins trois fois aussi long... et, pour autant qu'il pouvait le voir avec une aussi faible clarté, son extrémité était fermée par un mur presque vertical.

« Louki ! dit Mallory en se relevant, sa fatigue oubliée. Savez-vous où nous sommes ? Connaissez-vous cet endroit ?

— Mais certainement, répondit Louki, offensé. Ne vous ai-je pas dit que Panayis et moi, dans notre jeunesse...

— Mais c'est un cul-de-sac, une impasse ! protesta Mallory. Nous sommes acculés, pris au piège ! »

Louki sourit avec impudence, tourna le bout de sa moustache ; il s'amusait.

« Le capitaine ne fait pas confiance à Louki ; est-ce cela ? Panayis et moi nous nous sommes dirigés par ici tout l'après-midi. Le long de cette muraille, il y a de nombreuses cavernes. L'une d'elles conduit à une autre vallée qui aboutit à la route côtière.

— Je vois, je vois, dit Mallory avec soulagement. Et à quel point de la côte s'ouvre cette vallée ?

— Juste en face du détroit de Maidos.

— À quelle distance de la ville ?

— Huit à dix kilomètres, pas plus.

— Parfait, parfait ! Et vous êtes sûr de pouvoir trouver la caverne en question ?

— Les yeux fermés ! » répondit Louki avec vantardise.

Brusquement, Mallory culbuta violemment d'un côté, se tortilla pour éviter de tomber sur Stevens et s'écrasa contre la muraille entre Andrea et Miller. Dans un moment d'inattention, il s'était placé de telle sorte qu'on pouvait le voir du ravin qu'ils venaient de quitter ; la rafale de la mitrailleuse, éloignée de cent vingt mètres au plus, avait failli le décapiter ; l'épaule gauche de sa veste avait été mâchée, la balle lui éraflant la chair. Miller s'agenouillait déjà à côté de lui, tâtant la blessure et explorant doucement son dos.

« Maudite négligence, murmura Mallory ; je ne les croyais pas aussi près. »

Il avait prononcé ces mots avec un calme voulu : il savait que si la gueule de ce Schmeisser avait été de quelques millimètres plus à droite, il n'aurait plus eu de tête à cet instant.

« Vous vous sentez bien, patron ? demanda Miller.

— Exécrables tireurs, répondit Mallory d'un ton joyeux. Je n'aime

pas jouer les héros, mais vraiment, ce n'est qu'une égratignure... »

Il se releva et ramassa son fusil.

« Je m'excuse infiniment, messieurs, mais il est temps de nous remettre en route. À quelle distance est cette caverne, Louki ?

— Oui, oui, la caverne, dit Louki, sans sourire en se frottant le menton. Eh bien, elle est assez loin. En fait, elle est au bout.

— Tout à fait au bout ? » demanda Mallory.

Louki inclina la tête d'un air malheureux, les yeux fixés sur ses pieds.

« Voilà qui est commode, dit Mallory, très commode. Elle nous est effectivement très utile, cette caverne. »

Il se rassit, baissa la tête, se plongea dans ses pensées et ne la releva même pas lorsque Andrea, passant le canon de son Bren de l'autre côté de l'angle du rocher, tira en direction du bas de la côte, plutôt pour manifester son découragement que dans l'espoir d'atteindre quoi que ce soit. Dix secondes s'écoulèrent, puis Louki dit d'une voix basse, à peine perceptible :

« Je suis très, très désolé, mon capitaine. C'est une chose terrible. Devant Dieu, je vous affirme que je ne l'aurais pas fait si je les avais sus aussi près de nous.

— Ce n'est pas de votre faute, dit Mallory, touché par le désespoir du petit homme. Moi aussi, je les supposais beaucoup plus loin.

— Je vous en prie, dit Stevens en mettant sa main sur le bras de Mallory. Je ne comprends pas la raison de votre inquiétude.

— Elle est très simple, Andy. Nous avons sept cent cinquante mètres à parcourir dans cette vallée sans le moindre vestige de couvert. Les hommes de l'*Alpenkorps* ont moins de trois cents mètres à faire dans le ravin que nous venons de quitter. »

Il s'arrêta pendant qu'Andrea déclenchait une nouvelle brève rafale afin de retarder l'arrivée de l'ennemi, puis il reprit :

« Ils continueront à vérifier si nous sommes encore ici ; la minute où ils jugeront que nous sommes partis, ils monteront jusqu'à nous. Ils mettront la main sur nous avant que nous ayons fait le quart du chemin qui nous sépare de la caverne ; vous savez que nous ne pouvons pas avancer vite. Ils apporteront deux de leurs Spandaus et ils nous réduiront en bouillie.

— Mais ne pourriez-vous laisser deux hommes d'arrière-garde pendant que le reste...

— Et qu'advient-il de l'arrière-garde ? demanda sèchement Mallory.

— Je comprends ce que vous voulez dire. Je n'y avais pas pensé, dit très bas Stevens. C'est un rude problème.

— Il n'y a pas de problème du tout, déclara Louki. Tout cela est de ma faute et je vais...

— Vous ne ferez rien de pareil ! » dit Miller avec colère.

Et il arracha des mains de Louki son Bren.

« Vous avez bien entendu le patron dire que ce n'était pas de votre faute. »

Pendant un moment, Louki le regarda d'un air courroucé, puis il se détourna tristement ; il semblait sur le point de pleurer. Mallory s'étonna de la véhémence de l'Américain, si peu conforme à son caractère. Il se rendit compte soudain que Dusty avait été anormalement taciturne depuis une heure ; il n'avait pas prononcé un mot durant tout ce temps. Pourquoi ?... Mais cette question pouvait attendre...

« Ne pourrions-nous rester ici jusqu'à ce qu'il fasse nuit, vraiment nuit, et reprendre alors notre marche ? demanda Casey Brown.

— Cela ne nous servirait à rien. La lune est presque pleine ce soir, et il n'y a pas un nuage au ciel. Ils nous verraient comme en plein jour. Et, chose plus importante, il faut que nous pénétrions dans la ville entre le coucher du soleil et le couvre-feu, aujourd'hui. C'est notre dernière chance », dit Mallory.

Au bout d'une demi-minute de silence, ils sursautèrent tous en entendant Andy Stevens dire aimablement :

« Louki avait raison, vous savez. »

Sa voix était faible, mais empreinte d'une calme certitude qui fit se tourner tous les yeux vers lui. Il se soulevait sur un coude et tenait entre ses mains le Bren de Louki. Ses compagnons avaient été trop absorbés par le problème qui se posait pour l'entendre ou le voir s'emparer de la mitrailleuse.

« Tout cela est très simple, continua Stevens... la gangrène a dépassé le genou, n'est-ce pas, capitaine ? »

Mallory ne dit rien ; complètement pris au dépourvu, il ne sut pas quoi répondre. Vaguement, il sentit posés sur lui les yeux de Miller qui le suppliaient de dire : « Non. »

« L'a-t-elle dépassé oui ou non ? » dit Stevens d'un ton

curieusement patient.

Et soudain, Mallory osa répondre :

« Oui, en effet. »

Miller le regarda avec horreur.

« Merci, capitaine, merci beaucoup. Inutile de signaler les avantages de mon désir de rester ici », dit Stevens en souriant de satisfaction et avec une assurance que personne ne lui avait encore connue, avec l'autorité d'un homme complètement maître de la situation. « Il est temps que je fasse quelque chose qui rende ma vie digne d'être vécue. Pas d'affectueux adieux, je vous prie. Laissez-moi simplement deux boîtes de munitions, deux ou trois grenades et allez-vous-en.

— Je veux être damné si je le fais ! » s'écria Miller, et il s'approcha de Stevens, puis s'arrêta net tandis que le Bren était braqué sur sa poitrine.

« Un pas de plus et je tire », dit calmement Stevens.

Miller le regarda longuement en silence, puis s'effondra sur le sol.

« Je le ferais, vous savez, dit Stevens. Eh bien, adieu, messieurs, et je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. »

Toute une minute passa dans un étrange silence ; Miller se releva, maigre silhouette en vêtements déchirés, au visage décomposé.

« Adieu, mon petit... Je ne suis peut-être pas si bon médecin, après tout. »

Il prit la main de Stevens, regarda un long moment la figure décharnée du jeune homme, s'apprêta à dire autre chose, puis, se ravisant :

« Au revoir », dit-il brusquement, et il s'éloigna d'un pas lourd.

Un par un, les autres le suivirent, sauf Andrea qui se pencha et murmura à l'oreille du mourant des paroles qui le firent sourire et hocher la tête en une parfaite approbation.

Levant alors les yeux sur Mallory, Stevens lui dit en souriant :

« Merci, mon capitaine. Merci de ne pas m'avoir déçu. Vous et Andrea, vous comprenez. Vous avez toujours compris.

— Vous... vous serez à votre aise, Andy ? »

... « Dieu ! songea Mallory, quelle ineptie je dis là. »

« Sincèrement, mon capitaine, je suis très bien. Je ne souffre plus ; je ne sens rien du tout... C'est merveilleux !

— Andy, je ne peux...

— Il est temps que vous partiez, mon capitaine. Les autres doivent vous attendre. Si vous vouliez simplement m'allumer une cigarette et tirer quelques coups au hasard vers le bas de ce ravin... »

Au bout de cinq minutes, Mallory avait rejoint ses compagnons et moins d'un quart d'heure plus tard, ils avaient tous atteint la caverne qui conduisait à la côte. Pendant un moment, ils restèrent à l'entrée, écoutant les coups de feu intermittents tirés à l'autre extrémité de la vallée, puis, sans parler, ils s'engagèrent dans la caverne.

À l'endroit où ils l'avaient laissé, Andy Stevens, couché sur le ventre, scrutait la pente du ravin maintenant presque obscur. Il ne ressentait plus aucune souffrance. Il aspira une grosse bouffée de cigarette et sourit en poussant dans le magasin du Bren un nouveau chargeur. Pour la première fois de sa vie, il était heureux et content au-delà de toute expression ; il était enfin en paix avec lui-même. Il n'avait plus peur.

XIII

MERCREDI SOIR

18 h -19 h 15

Exactement quarante minutes plus tard, ils étaient parvenus sans encombre au cœur de la ville de Navarone, à moins de quarante mètres des portes de la forteresse elle-même.

Mallory, les regardant, avec la massive arcade de pierre qui les encadrait, secoua la tête pour la dixième fois, essayant de vaincre l'incrédulité et l'étonnement que lui inspirait le fait d'avoir enfin atteint son but, ou de si près qu'il n'y avait guère de différence. Un changement de fortune leur était dû depuis un certain temps, se dit-il ; la loi des moyennes contredisait la malchance qui les avait incessamment poursuivis depuis leur arrivée dans l'île. Ce n'était que juste, pensait-il ; néanmoins, leur passage de la sombre vallée où ils avaient laissé Andy Stevens pour y mourir, à cette vieille maison délabrée de la place principale de Navarone avait été si rapide, si facile qu'il ne le comprenait ni ne l'acceptait encore pleinement.

D'ailleurs, les quinze premières minutes du trajet n'avaient pas été exemptes de difficulté. La jambe blessée de Panayis avait cédé à l'instant où ils avaient pénétré dans la caverne, et il s'était effondré ; il avait dû souffrir le martyre avec son grossier pansement, mais le jour déclinant et le sombre et impassible visage avaient masqué sa douleur. Il avait demandé à Mallory de le laisser sur place afin de retenir à distance les chasseurs alpins lorsqu'ils auraient eu raison de Stevens et atteint l'extrémité de la vallée. Mais Mallory avait brutalement répondu à Panayis qu'il était bien trop précieux pour être abandonné là et que les Allemands n'avaient qu'une faible chance de choisir précisément cette caverne parmi une vingtaine d'autres. Panayis avait sans doute compris ces raisons, car il n'avait pas protesté quand Miller et Andrea l'avaient aidé à sortir en boitant de la grotte. Mallory avait remarqué que sa claudication était maintenant beaucoup moins accentuée, peut-être parce que, privé de l'occasion de tuer quelques Allemands de plus, il aurait été sans objet de l'exagérer.

Ils étaient à peine hors de la caverne et commençaient à descendre la vallée parsemée de bouquets d'arbres en direction de la mer qu'on voyait nettement luire dans l'obscurité, lorsque Louki, entendant un bruit, leur avait à tous imposé d'un geste le silence. Mallory, à son tour, perçut derrière eux un cri guttural étouffé. Il était revenu sur ses pas et avait trouvé Panayis étendu à terre sans connaissance. Miller,

qui l'avait aidé à marcher, avait expliqué à Mallory qu'ils s'étaient arrêtés si soudainement qu'il avait heurté le Grec ; sa jambe blessée s'était dérobée sous lui et il était tombé sur la tête.

Mallory soupçonna aussitôt ce tueur enragé d'avoir simulé un accident afin de pouvoir inscrire encore plusieurs ennemis à son tableau ; il s'était penché sur lui et avait constaté la réalité d'une blessure saignante au-dessus de la tempe.

La patrouille allemande, ne se doutant pas de leur présence, remontait bruyamment la vallée. Louki avait supposé que le commandant de Navarone cherchait à boucher toutes les issues du Terrain de jeu du Diable. Mallory ne croyait pas la chose vraisemblable, mais s'était abstenu d'en discuter. Cinq minutes après, ils avaient dépassé l'ouverture de la vallée et, au bout de cinq autres minutes, ils avaient non seulement atteint la route côtière mais bâillonné et ligoté deux sentinelles, probablement les conducteurs d'un camion et d'une voiture arrêtés au bord de la route ; ils les avaient dépouillés de leurs uniformes de treillis et de leurs casques et les avaient cachés derrière des buissons.

Le trajet jusque dans Navarone avait été ridiculement simple et n'avait rencontré aucune opposition. Assis à côté de Mallory sur le siège du devant de la grosse voiture, vêtu comme lui d'un uniforme dérobé, Louki avait conduit avec une maîtrise tellement inusitée dans une île de la mer Égée, qu'il avait dû rappeler à Mallory stupéfait son emploi de chauffeur auprès du consul Eugène Vlachos.

Il ne leur avait fallu que douze minutes pour gagner la ville. À moins de trois kilomètres, ils avaient croisé un groupe d'une vingtaine de soldats. Louki avait ralenti – s'il avait accéléré c'eût été fort suspect – mais il avait allumé les puissants phares qui les avaient aveuglés, et il avait fortement klaxonné tandis que Mallory, penché hors de la fenêtre de droite, les injurait en un allemand parfait et leur ordonnait de le laisser passer. Le sous-officier qui les commandait s'était mis au garde-à-vous, avait correctement salué et aligné ses hommes sur le bas-côté.

Immédiatement après, ils avaient traversé une zone de jardins maraîchers entourés de hauts murs, puis ils étaient passés entre une église byzantine en ruine et un monastère orthodoxe blanchi au lait de chaux. Ils avaient ensuite cahoté à travers les rues au pavé primitif de la vieille ville, des rues mal éclairées, à peine plus larges que la voiture elle-même, et qui montaient constamment. Louki s'était brusquement arrêté dans une ruelle obscure, complètement déserte bien qu'on fût à une heure encore du couvre-feu. À côté d'eux, un escalier de pierres blanches dépourvu de rampe, parallèle au mur

d'une maison, aboutissait à un palier que défendait une grille aux riches arabesques.

Panayis, toujours étourdi par sa chute, les avait conduits, par cet escalier, à travers une maison qu'il semblait parfaitement connaître, au-delà d'une cour sombre, jusque dans la vieille maison où ils se trouvaient à présent.

Louki était reparti avec la voiture avant même qu'ils eussent achevé de gravir l'escalier ; c'était seulement maintenant que Mallory se rappela que Louki ne lui avait pas dit ce qu'il comptait en faire.

Tout en contemplant la porte de la forteresse par le trou du mur dénué de fenêtre, Mallory souhaita ardemment qu'il n'arrivât rien au petit Grec ; il leur avait été infiniment précieux par son esprit de ressource et sa connaissance des lieux et pouvait l'être encore ; en outre, il avait inspiré à Mallory la plus profonde affection, à cause de son invariable bonne humeur, de son enthousiasme, de son ardeur à aider et à plaire, et surtout de son complet oubli de lui-même. C'était un petit homme très digne d'être aimé. « Je n'en dirais pas autant de Panayis », pensa Mallory, et il se le reprocha aussitôt ; ce n'était pas de sa faute s'il était sombre et désagréable ; à sa façon, il avait autant fait pour eux que Louki.

Cependant, il lui manquait la chaleureuse humanité de Louki et aussi sa vive intelligence, cette faculté de saisir l'occasion qui équivalait presque au génie. Il l'avait manifestée en ayant l'idée de leur faire occuper cette maison vide ; non qu'il fût difficile de trouver des maisons vides à Navarone, car depuis que les Allemands s'étaient emparés du vieux château, les habitants de la ville l'avaient quittée par vingtaines pour Margaritha ou d'autres villages des environs, surtout ceux dont les demeures étaient situées sur la place principale ; la proximité de la forteresse qui en bordait le côté septentrional, les allées et venues continuelles des sentinelles, leur avaient trop péniblement rappelé que la liberté leur avait été ravie. La moitié des maisons du côté ouest de la place – les plus proches de la forteresse – étaient maintenant occupées par des officiers allemands.

Mallory se félicita de cette proximité. Quand sonnerait l'heure de frapper, ils n'auraient que quelques mètres à franchir. Et quoique tout commandant de garnison compétent doive toujours être paré contre l'inattendu, Mallory considérait comme improbable qu'un homme raisonnable conçoive qu'un groupe de saboteurs puisse avoir la périlleuse audace de passer toute une journée à un jet de pierre du mur de la forteresse.

En tant qu'habitation, cette maison était aussi peu confortable que possible, aussi délabrée qu'elle pouvait l'être sans tomber littéralement

en ruine. Le côté ouest de la place, perché sur le sommet de la falaise, et le côté sud, se composaient de constructions relativement modernes en pierres blanchies à la chaux et en granit de Paros, serrées les unes contre les autres selon la mode des villes de ces îles, avec des toits plats afin de recueillir le maximum des pluies d'hiver. Mais du côté est de la place, celui où ils étaient, s'alignaient de vieilles maisons en bois et en tourbe du genre le plus fréquent dans les villages des montagnes.

Le sol en terre battue était inégal, bosselé, et un coin avait dû être utilisé comme dépotoir par les occupants antérieurs. Le plafond aux poutres grossières, noircies, plus ou moins recouvertes de planches, elles-mêmes enduites d'une couche de terre battue, devait, comme son expérience de maisons analogues dans les Montagnes Blanches de Crète l'avait enseigné à Mallory, être une passoire en cas de pluie.

À l'une des extrémités de la pièce, un solide bat-flanc haut de quatre-vingt-dix centimètres, servait, comme dans les igloos des Esquimaux, de lit, de table ou de banc selon les circonstances.

Mallory sursauta en sentant quelqu'un lui toucher l'épaule. Miller était derrière lui, mâchonnant, et une bouteille de vin entamée à la main.

« Vous feriez mieux de boustifailler un peu, patron, conseilla-t-il. Je vais jeter un coup d'œil sur ce trou de temps en temps.

— Vous avez raison, Dusty. Merci. »

Mallory gagna en hésitant le fond de la pièce ; il y faisait presque tout à fait obscur et ils n'osaient pas risquer de l'éclairer. À tâtons, il parvint jusqu'au bat-flanc. L'infatigable Andrea avait débarrassé leurs provisions et préparé un repas de figues sèches, de miel, de fromage, de saucisses à l'ail et de purée de marrons. Une horrible mixture, se dit Mallory ; mais Andrea ne pouvait faire mieux et, d'ailleurs, Mallory avait trop faim pour attacher de l'importance au goût de ce qu'il mangeait. Quand il l'eut fait descendre avec quelques gorgées du vin local fourni la veille par Louki et Panayis, son âpreté résineuse et sucrillée avait effacé toute autre saveur.

Tout en protégeant soigneusement l'allumette de sa main, Mallory alluma une cigarette et se mit à expliquer pour la première fois le plan qu'il avait élaboré pour pénétrer dans la forteresse. Il n'eut pas besoin d'abaisser la voix : deux métiers à tisser claquèrent incessamment pendant toute la soirée dans la maison voisine, l'une des rares habitations occupées de ce côté de la place. Mallory soupçonna l'intervention de Louki, bien qu'il fût difficile d'imaginer comment il aurait pu communiquer avec des amis.

Apparemment, ses compagnons comprirent ses instructions, car ils

ne posèrent aucune question. Pendant quelques minutes, la conversation devint générale ; Casey Brown, d'habitude le moins bavard, se plaignit amèrement de sa jambe blessée, de la nourriture, de la boisson, de la dureté du banc où il ne pourrait fermer l'œil de la nuit.

« Je pense que nous avons suffisamment causé », dit enfin Mallory en s'étirant. — Dieu ! qu'il était fatigué ! — « C'est notre première et notre dernière chance de dormir convenablement. Des quarts de deux heures ; je prendrai le premier.

— Tout seul ? demanda doucement Miller, de l'autre bout de la pièce. Ne croyez vous pas que nous devrions veiller à deux, l'un sur le devant, l'autre sur le derrière ? En outre, nous sommes tous assez épuisés. Un homme seul pourrait s'endormir. »

Il parlait d'un ton si anxieux que Mallory ne put s'empêcher de rire.

« Ce n'est pas à craindre, Dusty. Nous monterons la garde près de cette fenêtre ; celui qui s'endormira se réveillera aussitôt en heurtant le sol. Et c'est parce que nous sommes si exténués que nous ne pouvons nous permettre de nous priver de sommeil sans nécessité. Je veillerai le premier, ensuite vous, ensuite Panayis, ensuite Casey, puis Andrea.

— Oui, je suppose que de cette manière, ça ira », concéda Miller à regret.

Il glissa un objet dur dans la main de Mallory qui reconnut immédiatement le bien le plus chéri de Miller : son revolver automatique silencieux.

« Simplement pour que vous puissiez trouver la peau des individus trop curieux sans réveiller toute la ville », murmura-t-il.

Peu après, tout le monde, à l'exception du veilleur posté près de la fenêtre, dormait profondément.

Deux ou trois minutes plus tard, Mallory sursauta sans bouger en entendant un bruit furtif au-dehors, à l'arrière de la maison, lui sembla-t-il. Le claquement du métier à tisser s'était arrêté chez les voisins et le silence était absolu. Le bruit se reproduisit : on frappait doucement à la porte du couloir qui partait du fond de la pièce.

« Restez là, mon capitaine », fit la voix d'Andrea, et Mallory s'émerveilla pour la centième fois de la faculté d'Andrea de pouvoir s'éveiller du plus lourd sommeil au bruit anormal le plus léger : en revanche, un violent orage ne l'aurait pas dérangé.

« Je vais m'en occuper, dit-il ; ce doit être Louki. »

C'était lui, en effet. Le petit homme était haletant, presque exténué, mais extraordinairement content de lui-même. Il but avec reconnaissance le gobelet de vin qu'Andrea lui tendit.

« Rudement heureux de vous revoir ! dit Mallory avec sincérité. Comment cela s'est-il passé ? On ne vous a pas suivi ?

— Comme si aucun de ces idiots maladroits pouvaient voir Louki, même par une nuit de clair de lune, et moins encore l'attraper ! Non, non, mon capitaine, je savais que vous vous inquiéteriez à mon sujet, alors je suis revenu en courant tout le long du chemin... enfin presque tout du long... Je ne suis plus aussi jeune que je l'ai été.

— Tout le chemin depuis où ? demanda Mallory.

— Depuis Vygos. C'est un vieux château que les Francs ont bâti il y a de nombreuses générations, à environ trois kilomètres d'ici, vers l'est, en bordure de la route côtière. Plus de trois kilomètres, je crois et je n'ai marché au pas que deux fois pendant une minute, en revenant. »

Mallory eut l'impression que Louki regrettait d'avoir avoué, dans un moment de faiblesse, qu'il n'était plus un jeune homme.

« Et qu'y avez-vous fait ? demanda Mallory.

— Après vous avoir quitté, j'ai réfléchi. Réfléchir est chez moi une habitude ; je réfléchis tout le temps. J'ai pensé que lorsque les soldats qui nous cherchent dans le Terrain de jeu du Diable découvriront que la voiture a disparu, ils sauront que nous ne sommes plus dans ce maudit endroit.

— Oui, certainement, ils le sauront.

— Alors, ils se diront : « Ces satanés Anglais n'ont plus beaucoup de temps ; ils se doutent que nous n'avons que peu de chances de mettre la main sur eux dans l'île, Louki et Panayis en connaissant chaque rocher, chaque arbre, chaque sentier et chaque caverne. » Ils ne pourront donc que nous empêcher d'entrer dans la ville et boucheront toutes les routes qui y conduisent... Vous me suivez ?

— Je m'y efforce.

— Mais d'abord, reprit Louki d'un ton dramatique, ils s'assureront que nous ne sommes pas déjà dans Navarone et, pour cela, ils procéderont à une fouille au peigne fin.

— Je crains qu'il n'ait raison, Andrea, dit Mallory.

— Je partage votre avis, dit Andrea. Nous pourrions peut-être nous cacher ; par les toits...

— Louki a réfléchi à toute la situation ! dit le petit Grec en l'interrompant. Je sens venir la pluie. Il y aura bientôt des nuages qui cacheront la lune, et alors, nous pourrons nous déplacer sans danger... N'avez-vous pas envie de savoir ce que j'ai fait de la voiture, mon capitaine ?

— Je n'y pensais plus, avoua Mallory. Qu'en avez vous fait ?

— Je l'ai amenée dans la cour du château de Vygos ; j'ai vidé le réservoir de toute son essence et je l'ai versée sur la voiture ; puis j'ai frotté une allumette ! Je crois que je me suis tenu trop près de la voiture, car il ne me reste plus de sourcils... Dommage ! c'était une splendide machine, mais, devant Dieu, mon capitaine, elle a superbement flambé.

— Pourquoi diable ?... fit Mallory avec ébahissement.

— C'est simple, répondit Louki. À cette heure, les hommes du Terrain de jeu du Diable doivent savoir que leur voiture a été volée. Ils aperçoivent au loin les flammes et s'empressent de se rendre à Vygos ; ils attendent que le feu soit éteint pour fouiller et constatent qu'il n'y a pas de cadavres ; ils cherchent dans le château, n'y trouvent rien ; ils ne découvrent rien non plus dans la campagne environnante et comprennent qu'ils ont été roulés ; ils savent alors que nous sommes dans la ville et ils viendront la passer au peigne fin. De nouveau, ils ne trouveront rien, car la pluie se sera mise à tomber, qu'il n'y aura plus de clair de lune, que les explosifs seront cachés et que nous serons partis !

— Pour où ? demanda Mallory.

— Pour le château de Vygos où ils ne penseront pas à nous chercher. »

Mallory regarda Louki en silence pendant un moment, puis se tournant vers Andrea :

« Le commandant Jensen n'a jusqu'ici commis qu'une seule erreur. Il n'a pas désigné l'homme qu'il fallait pour diriger cette expédition. Peu importe, d'ailleurs. Avec Louki de notre côté, comment pourrions-nous échouer ? »

Mallory déposa doucement son havresac sur le toit de terre battue, se redressa et scruta les ténèbres en mettant ses mains en auvent au-dessus de ses yeux pour les protéger contre la pluie. Même du toit où ils se tenaient, celui de la maison la plus proche de la forteresse du côté est de la place, la muraille se dressait de six mètres au-dessus de leurs têtes ; l'obscurité dissimulait presque les pointes de fer

recourbées vers le bas et l'extérieur dont son faîte se hérissait.

« La voilà, cette forteresse, Dusty, dit Mallory ; nous lancerons cette corde en l'air, le crochet mordra et vous grimpez jusqu'en haut...

— Et je serai saigné à mort par les piquants de ces six torons de fil de fer barbelé, interrompit Miller. Louki dit qu'il n'en a jamais vu d'aussi gros.

— Nous nous servirons de la tente comme d'un bourrelet, dit Mallory.

— J'ai une peau très délicate, patron, et rien de moins qu'un matelas à ressorts...

— Eh bien, vous ne disposez que d'une heure pour vous en procurer un », dit Mallory avec indifférence.

Louki avait estimé que les Allemands mettraient au moins une heure à fouiller la partie septentrionale de la ville, ce qui permettrait à Andrea et à lui même d'amorcer une diversion.

« Allons, dit Mallory, cachons ce matériel et partons d'ici. Nous fourrerons les havresacs dans ce coin et nous les recouvrons de terre. Sortez-en d'abord la corde ; nous n'aurons pas le temps de défaire des paquets quand nous reviendrons ici. »

Miller s'agenouilla, ouvrit le sac, puis marmotta avec contrariété :

« Ce ne peut être le sac qu'il nous faut... Attendez une minute, cependant, ajouta-t-il en changeant brusquement de ton. .

Qu'est-ce qu'il y a, Dusty ? »

Miller ne répondit pas immédiatement ; ses mains exploraient le contenu du sac. Puis, se relevant, il dit avec une colère dont la violence étonna Mallory.

« La fusée à retardement n'y est plus !

— Comment ! » s'écria Mallory, et il se mit à son tour à fouiller dans le sac. « Ce n'est pas possible, Dusty ! Vous avez fait cet emballage vous-même !

— Bien sûr, patron, riposta Miller avec aigreur. Et après, un salaud est venu derrière mon dos déballer ce que j'avais emballé !

— C'est impossible, absolument impossible, Dusty. Je vous ai vu refermer vous-même ce havresac ce matin, dans le bois, et depuis lors, Louki l'a porté tout le temps. Je confierais ma vie à Louki.

— Moi aussi, patron.

— Peut-être nous trompons-nous tous les deux, dit Mallory, calmement. Peut-être avez-vous oublié de l'y mettre. Nous sommes, vous et moi, affreusement fatigués. »

Miller regarda Mallory d'une façon étrange, ne dit rien pendant une minute, puis se remit à jurer :

« C'est ma faute, patron ; c'est moi qui ai tort, bougrement tort.

— Que voulez-vous dire, voyons ? J'étais là quand... »

Il s'arrêta brusquement, se releva d'un bond et scruta l'obscurité du côté sud de la place d'où venait de retentir un coup de feu, le claquement de fouet d'une carabine suivi du petit bruit aigu d'un ricochet, puis du silence. Mallory demeura parfaitement immobile, les poings serrés. Plus de dix minutes s'étaient passées depuis que lui et Miller avaient laissé Panayis conduire Andrea et Brown au château de Vygos ; ils auraient dû maintenant être fort éloignés de la place et, presque certainement, Louki ne devait pas y être. Mallory lui avait donné les instructions les plus précises : cacher le restant des blocs de trinitrotoluène dans la terre du toit et les y attendre, lui même et Miller, pour les mener au château. Quelque chose avait dû clocher ; il avait pu être victime d'une ruse, d'un piège. Mais quel genre de piège ?

Brusquement, le bégaiement d'une grosse mitrailleuse mit fin à ses réflexions. Puis, une autre mitrailleuse, plus légère, crépita pendant quelques secondes et, aussi soudainement qu'elles s'étaient mises à tirer, les deux mitrailleuses se turent. Mallory n'attendit pas davantage.

« Rassemblez le matériel, murmura-t-il. Nous l'emportons. Il est sûrement arrivé quelque chose de fâcheux. »

En moins de trente secondes, ils avaient replacé les cordes et les explosifs dans leurs havresacs et ceux ci étaient rattachés sur leurs dos.

Courbés presque en deux, prenant soin de ne faire aucun bruit, ils regagnèrent, en courant sur les toits, la vieille maison où ils s'étaient cachés au début de la soirée et où ils avaient à présent rendez-vous avec Louki. Ils n'en étaient éloignés que de quelques mètres lorsqu'ils virent surgir une vague silhouette. Mais ce n'était pas celle de Louki ; il était beaucoup plus petit. Sans ralentir sa course, Mallory lança horizontalement le poids de ses quatre-vingt-dix kilos sur cette silhouette inconnue, son épaule atteignant l'homme juste au-dessus du sternum et vidant complètement d'air ses poumons en un halètement de souffrance.

Une seconde plus tard les deux mains musclées de Miller encerclaient le cou de l'homme et l'étranglaient lentement.

Il serait effectivement mort étranglé si Mallory, se penchant sur le visage contracté aux yeux protubérants n'avait soudain reconnu Panayis.

« Lâchez-le, Dusty, au nom de Dieu ! » murmura-t-il d'une voix rauque.

Miller ne l'entendit pas. Impassible, la tête de plus en plus enfoncée entre ses épaules, il continuait à étrangler le Grec avec une lente et silencieuse rage.

« C'est Panayis, imbécile ! » lui dit Mallory à l'oreille.

Et, de toute sa force, il arracha les mains de Miller du cou de l'homme dont les talons tambourinaient sourdement sur la terre du toit et qui mourrait s'il ne parvenait pas à se faire comprendre de Miller.

Tout à coup, Miller comprit, se détendit et, toujours agenouillé, regarda fixement l'homme étendu à ses pieds.

« Que diantre avez-vous ? lui demanda Mallory, êtes-vous sourd, ou aveugle, ou les deux ?

— Simplement l'un ou l'autre, dit Miller, le visage totalement dénué d'expression. Je vous demande pardon, patron.

— Ce n'est pas à moi que vous devez des excuses, dit Mallory en jetant un regard sur le Grec qui, assis maintenant, massait son cou endolori et aspirait l'air par grosses bouffées. Peut être Panayis apprécierait-il...

— Les excuses peuvent attendre, coupa brusquement Miller. Demandez-lui plutôt ce qui est arrivé à Louki. »

Mallory traduisit la question en grec, écouta la réponse haletante de Panayis, pour lequel parler était visiblement douloureux.

Miller remarqua l'affaissement des épaules du Néo-Zélandais et, impatient, demanda :

« Eh bien, qu'est-ce que c'est, patron ? Est-il arrivé malheur à Louki ?

— Oui, dit Mallory d'une voix blanche. Ils n'étaient allés que jusqu'à la ruelle qui est derrière la maison lorsqu'ils ont été arrêtés par une petite patrouille d'Allemands. Louki a essayé de les repousser et le mitrailleur lui a tiré dans la poitrine. Andrea a tué le mitrailleur et a emporté Louki. Panayis dit qu'il mourra certainement. »

XIV

MERCREDI SOIR

19 h 15 – 20 h

Les trois hommes sortirent de la ville sans difficulté, se rendant directement à travers champs au château de Vygos en évitant la grande route. Il pleuvait fort, maintenant ; le sol était trempé, boueux, et les champs labourés presque infranchissables. Ils venaient d'en traverser un et apercevaient vaguement le profil du château, situé à moins de quinze cents mètres à vol d'oiseau de la ville, au lieu de la distance exagérément grossie par Louki, quand ils passèrent devant une chaumière abandonnée et que Miller parla pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté la ville de Navarone.

« Je suis à bout de forces, patron, dit-il, le souffle court. Le vieux Miller est sur le versant descendant, je suppose, et ne tient plus sur ses jambes. Ne pourrions-nous nous reposer quelques minutes dans cette cabane, patron, et fumer une cigarette ? »

Mallory le regarda avec surprise, sentit l'extrême fatigue de ses propres jambes et acquiesça à contrecœur. Miller n'était pas homme à se plaindre à moins d'être tout près de l'épuisement total.

Il traduisit en grec son consentement à cette brève halte et entra le premier dans la chaumière, Miller sur ses talons continuant à se plaindre de sa décrépitude. Une fois à l'intérieur, Mallory trouva à tâtons l'inévitable bat-flanc, s'y assit, alluma une cigarette et leva, un peu déconcerté, les yeux sur Miller qui faisait lentement le tour de la cabane en tapant sur les murs.

« Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? demanda Mallory d'un ton irrité. C'est pour cela que vous avez voulu entrer ici, n'est-ce pas ?

— Non, patron, pas vraiment. J'ai usé d'un truc de bas étage pour vous montrer deux ou trois choses très spéciales.

— Très spéciales ? Que diable voulez-vous dire ?

— Soyez patient avec moi, capitaine Mallory ; simplement pendant quelques minutes. Je ne perds pas votre temps. Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Très bien. » Mallory, intrigué, n'en conservait pas moins sa confiance en Miller. « Comme vous voudrez, mais ne soyez pas trop long.

— Merci, patron. Cela ne prendra pas longtemps. Il doit y avoir

une lampe ou des bougies ici ; vous avez dit que les insulaires en laissent toujours dans les maisons qu'ils abandonnent.

— Cette superstition nous a été très utile », dit Mallory.

Et, éclairant le dessous du bat-flanc avec sa torche électrique :

« Oui, il y a deux ou trois bougies.

— J'ai besoin de lumière. Il n'y a pas de fenêtres : je l'ai vérifié.

— Allumez l'une des bougies et je vais voir si rien ne filtre au-dehors », dit Mallory.

Il ne devinait absolument pas les intentions de l'Américain, mais sa calme certitude l'impressionnait. Au bout de moins d'une minute, il revint en disant :

« On ne voit pas la moindre lueur.

— Merci, patron. »

Miller alluma une seconde bougie, enleva le havresac de ses épaules, le déposa sur le bat-flanc et garda un moment le silence.

Mallory consulta sa montre puis, dit à Miller :

« Vous deviez me montrer quelque chose.

— Oui. Je vous ai dit : trois choses. »

Il plongea sa main dans le sac et en sortit une petite boîte noire à peine plus grande qu'une boîte d'allumettes.

« Pièce à conviction N° 1, patron. »

Mallory regarda l'objet avec curiosité.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une fusée à mécanisme. Je déteste ces machins-là. Ils me donnent l'impression d'être l'un de ces bolcheviks à moustache noire avec leurs bombes meurtrières. Seulement, le mécanisme de celle-ci ne fonctionne plus. L'horlogerie marche toujours, mais le bras de contact a été courbé en arrière de sorte que ce truc, capable de faire tic-tac jusqu'à la saint Glinglin, ne pourrait même pas allumer un feu d'artifice.

— Mais comment diable ?

— Pièce à conviction N° 2 », dit Miller sans paraître avoir entendu Mallory.

Il ouvrit la boîte aux détonateurs et souleva délicatement de son lit de feutre et d'ouate une fusée qu'il examina de près à la lueur de sa torche électrique. Puis, regardant de nouveau Mallory :

« Fulminate de mercure ! patron. Seulement soixante grammes, mais qui suffisent pour vous faire sauter les doigts. Diaboliquement instable, aussi : la plus légère petite tape et cela éclatera. »

Il laissa tomber le dangereux objet par terre et Mallory recula involontairement tandis que l'Américain écrasait dessus son lourd talon. Mais aucune explosion ne se produisit.

— Je parie cent contre un que toutes les autres sont vides également, dit Miller.

— Il y avait une troisième chose que vous deviez me montrer, dit Mallory sans se départir de son calme.

— Oui, je voulais vous montrer quelque chose d'autre, dit Miller d'une voix tellement douce que Mallory, soudain eut froid. J'allais vous montrer un espion, un traître, le plus abominable, cruel et faux gredin que j'aie jamais connu. »

L'Américain avait maintenant tiré de sa poche son revolver automatique et en braquait le canon sur le cœur de Panayis. D'un ton plus doux encore, il reprit :

« Judas Iscariote était de la petite bière comparé à ce gaillard-là. Enlevez votre veste, Panayis.

— Que diable faites-vous ? Êtes vous devenu fou ? »

Mallory s'avança mi-fâché, mi-stupéfait, mais le bras de Miller, aussi rigide qu'une barre de fer, l'arrêta.

« Que signifie cette absurdité ? Il ne comprend pas l'anglais !

— Ah ! vous croyez ! riposta Miller. Alors pourquoi est-il sorti de la grotte en un clin d'œil dès que Casey a dit avoir entendu un bruit au-dehors ?... Et pourquoi a-t-il été le premier à quitter le bois de caroubiers s'il n'a pas compris votre ordre ? Ôtez votre veste, Judas, sinon je vous tire dans le bras, je vous donne deux secondes. »

Mallory s'apprêta à enlacer Miller par-derrière et à le jeter par terre, mais il ne fit qu'ébaucher son mouvement en voyant l'expression de Panayis : les dents découvertes, ses yeux d'un noir de charbon flamboyant du désir de tuer, il émanait de son visage une méchanceté telle que Mallory n'en avait encore jamais vue se peindre sur une figure humaine. Brusquement, Panayis grimaça de douleur tandis que la balle l'atteignait au bras, juste sous l'épaule.

« Deux secondes et ce sera le tour de l'autre bras », dit Miller.

Mais Panayis retirait déjà sa veste, ses yeux haineux ne quittant pas le visage impassible de Miller. Mallory regarda le Grec, puis Miller, et frissonna.

« Retournez-vous ! » ordonna Miller sans que son revolver tremblât le moins du monde.

Lentement, Panayis se retourna. Miller s'avança et, saisissant d'une main le col de la chemise noire, l'arracha de son dos d'un geste brusque.

« Eh bien, eh bien, qui l'aurait cru ? dit-il en exagérant son traînant accent américain. Surprise ! surprise ! surprise ! Vous vous rappelez, patron, que c'est là l'individu qui a été publiquement battu par les Allemands, en Crète, flagellé jusqu'à ce qu'apparaisse la blancheur des os de ses vertèbres. Son dos est en fichu état, n'est-ce pas ? »

Mallory regarda, mais ne dit rien. Complètement désorienté, son esprit tourbillonnait, s'efforçant de s'adapter à une situation complètement nouvelle. Pas une cicatrice, pas une tache sur cette peau lisse et brune.

« La nature lui a accordé la faculté de se guérir vite, murmura Miller ; seul quelqu'un d'aussi malveillant que moi pourrait penser qu'il a été un agent allemand en Crète, que les Alliés l'ont reconnu comme un membre de la cinquième colonne inutilisable sur les lieux pour les Allemands qui l'ont alors renvoyé à Navarone par une vedette rapide sous le couvert de la nuit. L'histoire de sa bastonnade et de son retour ici en barque à rames, autant de mensonges. Je me demande combien il a gagné d'argent en Crète avant qu'on ait découvert son rôle.

— Mais, au nom de Dieu, dit Mallory, vous n'allez pas condamner un homme pour avoir changé de parti ! Combien y aurait-il de survivants parmi les Alliés si...

— Pas encore convaincu ? » dit Miller.

Et, brandissant négligemment son revolver en direction de Panayis :

« Relevez la jambe gauche de votre pantalon, Iscariote. Vous avez deux secondes pour le faire. »

Panayis obéit, ses yeux noirs étincelants de haine toujours fixés sur ceux de Miller.

« Plus haut, mon petit garçon. Et maintenant, enlevez ce pansement. »

Quelques secondes passèrent, puis Miller secoua tristement la tête en disant :

« Vilaine blessure, n'est-ce pas, effrayante à voir, hein, patron ?

— Je commence à comprendre votre attitude », dit Mallory.

La peau basanée de cette jambe bien musclée n'avait pas même une égratignure.

« Quatre raisons au moins l'expliquent, dit Miller. Ce type est un si infâme et traître salaud qu'aucun serpent à sonnettes qui se respecte ne voudrait l'en approcher d'un kilomètre. Mais il est un intelligent salaud. Il a simulé sa blessure afin de pouvoir rester dans la caverne du Terrain de jeu du Diable lorsque nous quatre sommes retournés en arrière pour empêcher les Allemands de remonter la pente sous le bois de caroubiers.

— Pourquoi ? Il a eu peur de...

— Il n'a peur de rien. Il est resté dans la caverne pour écrire un billet. Plus tard, il a pris prétexte de sa jambe pour s'attarder derrière nous et laisser son billet dans un endroit où il pourrait être vu. Sans doute a-t-il écrit pour indiquer où nous déboucherions afin qu'on nous y accueille. C'est ce qui c'est produit : c'était la voiture de ce comité de réception que nous avons chipée pour pénétrer dans la ville. C'est à cette occasion que j'ai pour la première fois sérieusement soupçonné ce brave ami : après être resté à la traîne, il nous a rattrapés très vite ; rudement trop vite pour un homme avec une jambe blessée. Mais c'est seulement lorsque j'ai ouvert ce havresac, sur la place, ce soir, que j'ai vraiment su à quoi m'en tenir.

— Vous n'avez mentionné que deux raisons, observa Mallory.

— J'en viens aux autres. N° 3 : il pouvait s'attarder à l'arrière quand le comité d'accueil se trouvait devant nous ; cet Iscariote n'allait pas se laisser débaucher avant d'avoir touché son salaire. Et N° 4 : vous vous rappelez la scène vraiment touchante au cours de laquelle il vous a supplié de lui permettre de rester à l'extrémité de la caverne qui conduisait à la vallée ? Comme s'il voulait faire son petit Horatius Coclès sur le pont ?

— Vous voulez dire que c'était afin de leur montrer par quelle caverne nous passions ?

— Exactement. Après cela, il a été poussé à bout. Je ne savais pas quelle pourrait être sa prochaine tentative. Je n'avais pas de preuve absolue, mais mes soupçons se fortifiaient. Alors, je lui ai flanqué une bonne taloche quand la dernière patrouille est arrivée dans la vallée.

— Je comprends, dit Mallory. Vous auriez dû m'en parler. Vous n'aviez pas le droit...

— J'en avais l'intention, patron, mais je n'en ai pas eu la chance. Ce gaillard était tout le temps à rôder autour de nous. J'étais sur le

point de tout vous dire, il y a une demi-heure, quand les mitrailleuses se sont mises à tirer.

— Comment avez-vous commencé à vous douter de sa trahison ? demanda Mallory.

— Le genévrier, répondit brièvement Miller. Vous vous souvenez que Turzig a raconté que c'était l'odeur du genévrier qui lui avait permis de nous découvrir ?

— En effet ; nous brûlions du bois de genévrier.

— Bien sûr. Mais il a dit qu'il l'avait senti sur le mont Kostos... et le vent avait soufflé toute la journée en sens inverse.

— Mon Dieu ! murmura Mallory. C'est vrai ! Et cela m'avait complètement échappé !

— Néanmoins, les Boches savaient où nous étions. Comment ? Eh bien, ils ne sont pas plus que moi doués de seconde vue ; ils ont été tuyautés par cet individu. Vous vous rappelez que je vous ai signalé qu'il avait parlé à des copains, à Margaritha, quand nous y sommes allés chercher du ravitaillement ? Il m'a roulé sur toute la ligne ! Des copains ? Ah ! ouiche ! Pour sûr que c'étaient ses copains : ses copains allemands ! Et cette nourriture qu'il a obtenue de la cuisine du commandant ! Le vieux Skoda lui a permis de prendre tout ce qu'il voulait et lui a donné par-dessus le marché sa propre valise pour l'emporter !

— Mais l'Allemand qu'il a tué en revenant du village ?

— Oui, Panayis l'a tué, c'est vrai, ce pauvre diable. Couleur locale. Louki était là, vous vous en souvenez, et ce salaud ne voulait pas éveiller les soupçons de Louki. Il n'est pas humain, ce type-là ; un crime de plus ne lui fait ni chaud ni froid ; d'ailleurs, il en aurait accusé Louki auprès des Allemands... Et vous rappelez-vous quand, avec Louki, il a été poussé par un soldat dans le bureau de Skoda, le sang lui coulant d'une blessure à la tête ?

— Oui, dit Mallory.

— Sauce tomate de première qualité ; provenant probablement aussi de la cuisine du commandant. Si Skoda avait échoué par tous les autres moyens, il aurait toujours pu se servir de ce mouchard pour savoir où étaient les explosifs. Je ne m'explique pas pourquoi il n'a pas extorqué ce renseignement à Louki.

— Il ignorait évidemment que Louki le possédait.

— Peut-être. Mais une chose que ce salaud connaissait est la manière d'utiliser un miroir. Il a dû héliographier à la garnison depuis

le bois de caroubiers et préciser notre position. Et, ce matin, il a trouvé un instant pour s'emparer de mon havresac, en sortir les amorces et détraquer la fusée à mécanisme et les détonateurs. Il aurait dû avoir les mains arrachées à tripoter ces fulminates. Dieu seul sait où il a appris leur maniement.

— En Crète, dit Mallory. Les Allemands y auront veillé. Un espion qui ne peut également jouer le rôle de saboteur est sans valeur à leurs yeux.

— Et il en a eu beaucoup pour eux, dit Miller. Il leur a été très, très précieux. Leur petit camarade va beaucoup leur manquer. C'est un gars très malin que ce Judas.

— Il l'a été, mais pas ce soir, dit Mallory. Il aurait dû l'être assez pour se douter qu'au moins l'un d'entre nous le suspecterait...

— Il s'en est probablement douté. Seulement, il a été mal informé. Je crois que Louki est indemne. Je pense que ce traître l'a persuadé de rester de garde à sa place – Louki en a toujours eu un peu peur – puis il est allé dire à ses copains de la forteresse d'envoyer une escouade fortement armée à Vygots pour ramasser les autres et de tirer quelques coups de feu – il a toujours été très fort en ce qui concerne la couleur locale, ce loyal garçon – puis, il a retraversé la place, est monté sur le toit et a attendu que nous revenions par la porte de derrière pour avertir ses petits copains boches. Mais Louki avait oublié de lui dire que notre rendez-vous était sur le toit de la maison et non à l'intérieur. Il s'est donc posté sur le toit pour faire de là-haut signe à ses amis. Je parie qu'il a une torche électrique dans sa poche. »

Mallory ramassa la veste de Panayis et dit :

« Oui, il en a une, en effet. »

Miller alluma une cigarette, puis regardant Panayis :

« Quelle impression ça vous fait-il de savoir que vous allez mourir ? Comme tous les malheureux que vous avez tués en Crète, comme tous ceux qui ont été amenés à Navarone par mer ou par avion et qui sont morts parce qu'ils vous ont cru leur partisan ? »

Panayis ne dit rien. Il serrait de sa main gauche son bras droit blessé pour arrêter le flot de sang. Immobile, montrant toujours les dents avec une férocité toute bestiale, il était sans peur, et Mallory e préparait à le voir tenter un effort désespéré pour défendre sa vie. Puis, ayant jeté un regard sur Miller, il se rendit compte que cette tentative n'aurait pas lieu, car l'étrange assurance, le parfait sang-froid, la résolution définitive de l'Américain excluaient toute possibilité de lui échapper.

« Le prisonnier n'a rien à dire, prononça Miller d'un ton très las. Je suppose que je devrais parler ; débiter une longue tartine pour expliquer que je suis à la fois le juge, le jury et le bourreau, mais je n'en prendrai pas la peine. Les morts sont de piètres témoins... Ce n'est peut-être pas votre faute, Panayis, il y a peut-être une fort bonne raison pour que vous soyez ce que vous êtes. Dieu seul le sait. Moi pas, et cela m'est égal. Il y a trop de morts. Je vais vous tuer, Panayis, et vous tuer maintenant. Rien à dire du tout ? »

Ce qu'il ne dit pas, la haine, la méchanceté de ses yeux noirs le dirent à sa place, et Miller, comme s'il y donnait secrètement son accord, inclina la tête. Soigneusement il visa le cœur de Panayis tira deux coups de son revolver, souffla sur les bougies, fit demi-tour, et il était à mi-chemin de la porte avant que le mort se soit effondré sur le sol.

« Je crains de ne pas pouvoir le faire, Andrea, dit Louki en secouant la tête avec désespoir. J'en suis désolé ; les nœuds sont trop serrés.

— Tant pis, dit Andrea, et roulant sur le côté, il se mit sur son séant et essaya de détendre les liens de ses jambes et de ses bras. Ils sont malins, ces Allemands : les cordes mouillées ne peuvent qu'être coupées. »

Caractéristiquement, il omit de rappeler que deux minutes plus tôt seulement, il s'était tortillé de manière à atteindre les cordes des poignets de Louki et les avait détachées en tirant dessus une demi-douzaine de fois avec ses doigts d'acier.

« Nous tâcherons de trouver un autre moyen », dit-il.

Il parcourut la pièce du regard à la lueur de la fumeuse lampe à pétrole placée près de la grille, une lueur jaune si faible que Casey Brown ligoté, et comme lui-même, relié par une corde lâche aux crochets de fer fixés au plafond, ne formait qu'une tache indistincte dans le coin opposé, sur le pavé de pierre. Andrea sourit sans gaieté à la pensée qu'il était prisonnier pour la deuxième fois de cette journée. Les Allemands s'étaient emparés d'eux dans une chambre de l'étage quelques secondes après que Casey eut fini de parler avec Le Caire ; leur venue avait été tellement inattendue et soudaine qu'aucune résistance n'avait été possible. La patrouille avait su exactement où les trouver : son chef leur avait dit avec assurance que tout était fini pour eux ; il avait révélé le rôle joué par Panayis, ce qui expliquait la facilité de leur capture, et il était malaisé de ne pas le croire en l'entendant se vanter de faire subir à Mallory et à Miller un sort

analogue au leur. Néanmoins, la pensée de leur défaite finale n'effleura même pas Andrea.

Il regarda tout ce qu'il pouvait voir ; les murs et le sol de pierre, les crochets, les conduits d'aération, la porte aux épais barreaux de fer. Un cachot, une chambre de torture, aurait-on pu croire ; mais Andrea connaissait ce genre d'endroit. On le qualifiait de château fort ; ce n'était, en réalité, qu'un donjon, un manoir construit autour des tours crénelées. Et les nobles Francs qui avaient bâti ces châteaux aimaient à bien vivre ; cette pièce n'était nullement un cachot mais simplement le garde-manger où ils avaient accroché leur viande et leur gibier, un réduit sans fenêtre ni lumière afin de...

La lumière ! Andrea se retourna et regarda la lampe à pétrole.

« Louki, dit-il doucement, pouvez-vous atteindre la lampe ?

— Je crois... oui, je le peux.

— Enlevez le verre, murmura Andrea ; entourez vos doigts d'étoffe, car il sera chaud. Puis tapez doucement sur le sol le verre enveloppé dans l'étoffe. Ce verre est épais, vous pourrez couper mes liens en une ou deux minutes. »

Louki, après un instant d'incompréhension, inclina la tête, et les jambes toujours attachées, rampa vers la lampe, étendit la main vers elle puis l'arrêta brusquement, à quelques centimètres du verre, en entendant un bruit métallique péremptoire. Lentement, il leva la tête pour voir ce qui l'avait causé.

Il aurait pu toucher le canon du Mauser qui montrait sa gueule menaçante à travers les barreaux de la grille. Le gardien recommença à faire cliqueter avec colère son arme contre le fer et cria quelque chose que Louki ne comprit pas.

« Revenez par ici, lui dit Andrea à voix basse. Notre geôlier n'est pas content. »

Louki obéit aussitôt ; la voix gutturale, rapide et effrayée cette fois, prononça encore quelques paroles, le fusil fut retiré d'entre les barreaux et l'on entendit retentir dans le couloir les pas de l'homme qui s'éloignait en courant.

« Qu'est ce qu'a notre petit ami ? demanda Casey Brown d'un ton lugubre. Il semble bouleversé.

— Il l'est, dit Andrea. Il vient de s'apercevoir que Louki a les mains libres.

— Eh bien, pourquoi ne les rattache-t-il pas ?

— Peut-être un peu lent d'esprit, mais il n'est pas un imbécile. Il

peut nous avoir tendu un piège et il est allé chercher ses camarades. »

Presque tout de suite deux soldats surgirent, ouvrirent la grille dont les gonds rouillés grincèrent. D'aspect redoutable avec leurs hautes bottes et leurs armes toutes prêtes, ils mirent plusieurs secondes à accoutumer leurs yeux à l'obscurité de la pièce, puis l'un d'eux dit :

« C'est une chose terrible, patron. Faut-il les laisser tranquilles une minute et voir ce qui se passera ? Toute la bande ficelée comme des volailles ! »

Il y eut un bref et incrédule silence, puis les trois prisonniers se redressèrent. Brown fut le premier à se remettre de sa stupéfaction.

« Il était grand temps ! Je pensais que vous n'arriveriez jamais, dit-il.

— Ce qu'il veut dire est qu'il pensait que nous ne vous reverrions jamais, intervint Andrea. Je le croyais moi aussi, mais vous êtes là sains et saufs.

— Oui, dit Mallory, grâce à Dusty dont l'esprit soupçonneux a deviné ce qu'était Panayis, pendant que nous autres nous dormions.

— Où est-il ? demanda Louki.

— Panayis ? dit Miller, négligemment. Nous l'avons laissé derrière nous, il a été victime d'une sorte d'accident. »

Avec précaution, il se mit à couper les cordes qui liaient la jambe blessée de Brown. De l'autre côté du cachot, Mallory libérait Andrea de ses entraves tout en lui racontant rapidement ce qui s'était passé.

« Les hommes de garde ici ne s'attendaient pas à nous revoir jamais, Dusty et moi... ils ne défendaient pas l'entrée de ce château avec beaucoup d'attention... Il faut que nous partions d'ici le plus vite possible... Ça va bien, Louki ?

— J'ai le cœur navré, capitaine, d'apprendre qu'un de mes compatriotes, un homme que je considérais comme un ami...

— Vous me le direz plus tard, dit Mallory. Suivez-moi !

— Vous êtes bien pressé », protesta Andrea.

Ils étaient déjà dans le couloir, en train d'enjamber le corps du gardien de leur cellule, replié sur lui même, sur le pavé.

« S'ils sont tous dans le même état que celui-ci, nous n'avons pas besoin...

— Rien à craindre de ce côté, dit Mallory en interrompant Andrea. Mais les soldats de la ville savent forcément à cette heure que nous

avons manqué de rencontrer Panayis ou bien réussi à nous en débarrasser. Dans l'un ou l'autre cas, ils se doutent que nous avons dû nous hâter de venir ici. Ils sont probablement déjà à mi-chemin de Vygos et s'ils y viennent... »

Il s'arrêta en apercevant dans un coin de l'entrée du château les débris de leur dynamo et du poste de radio de Casey Brown.

« Ils les ont rudement bien démolis, n'est-ce pas ? dit-il avec amertume.

— Grâce à Dieu, dit Miller. Ça de moins à trimbaler ! Si vous pouviez voir l'état de mon dos avec cette satanée dynamo...

Mon capitaine ! s'écria Brown en saisissant le bras de Mallory, action si étrangère aux habitudes d'une parfaite correction du sous-officier que Mallory en fut figé de surprise. Le rapport que j'ai à vous faire est terriblement important... Il faut que vous m'écoutiez.

— Eh bien, je vous écoute ; les choses ne peuvent pas être pires qu'elles le sont actuellement.

— Je crains que si, dit Casey Brown d'un ton las et vaincu. J'ai pu joindre Le Caire, ce soir. On entendait à merveille. Le commandant Jensen lui-même, et il était furieux. Il avait attendu toute la journée notre communication. Je lui ai dit que vous étiez à ce moment-là devant la forteresse et que vous espériez être à l'intérieur du magasin dans une heure environ. Il a dit que c'était la meilleure nouvelle qu'il ait jamais reçue. Il a dit que son information avait été inexacte, qu'on l'avait trompé, que la flotte de débarquement ne se cacherait pas pendant la nuit dans les Cyclades ; elle est venue tout droit avec la plus forte escorte de vedettes rapides et d'avions qu'on ait jamais vue dans la Méditerranée et elle doit atteindre les plages de Khéros demain un peu avant l'aube. Il a dit que nos destroyers se sont immobilisés au sud toute la journée, se sont remis en marche au crépuscule et attendent ses ordres pour savoir s'ils doivent tenter le passage du détroit de Maidos. Je lui ai dit qu'il pourrait y avoir un accroc, mais il a répliqué : "Pas si le capitaine Mallory et Miller sont à l'intérieur de la forteresse", et qu'en outre, il ne pouvait risquer les vies des douze cents hommes de Khéros sur la simple possibilité d'un accroc. »

Brown se tut brusquement et regarda ses pieds d'un air malheureux.

« Continuez, murmura Mallory, le visage très pâle.

— C'est tout, mon capitaine. Les destroyers vont traverser le détroit à minuit. »

il jeta un coup d'œil sur son bracelet-montre lumineux et ajouta :

« Plus que quatre heures. – Oh ! Dieu ! À minuit ! fit Mallory sidéré, serrant les poings de désespoir. Ils vont passer à minuit ! Que Dieu les protège ! Que Dieu les protège tous, maintenant ! »

XV

MERCREDI SOIR

20 h – 21 h 15

Sa montre marquait huit heures trente ; dans une demi-heure exactement, ce serait le couvre-feu. Mallory s'aplatit sur le toit, se serra le plus près possible contre le mur bas qui touchait presque les murailles verticales de la forteresse et jura tout bas. Il suffirait qu'un homme ayant une torche électrique à la main regarde par-dessus le sommet du mur de la forteresse que bordait intérieurement tout du long un chemin de ronde, à un mètre vingt du faîte, pour que c'en soit fini d'eux tous. Le rayon d'une lampe les ferait voir inévitablement, lui-même et Dusty Miller qui, étendu derrière lui, tenait entre ses bras la grosse dynamo d'un camion. Peut-être auraient-ils dû rester avec les autres, deux toits plus loin, avec Casey et Louki dont l'un s'occupait à faire des nœuds espacés dans une corde et l'autre à ajuster un crochet de fil de fer à une longue tige de bambou ; ils l'avaient arrachée d'une haie derrière laquelle ils s'étaient cachés juste en dehors de la ville, tandis qu'un convoi de trois camions avait passé en rugissant, se dirigeant vers le château de Vygos.

Huit heures trente-deux. Que diable Andrea faisait-il là, en bas, se demanda Mallory avec une irritation qu'il regretta aussitôt. Andrea ne gaspillerait pas une seconde sans nécessité. La vitesse était essentielle, la hâte pouvait être fatale. Il semblait improbable qu'il y eût des officiers à l'intérieur ; d'après ce qu'ils avaient constaté, la moitié de la garnison était en train de fouiller soit la ville soit la campagne en direction de Vygos... mais si un seul soldat, dans la forteresse, donnait l'alarme, ce serait la fin.

Mallory regarda la brûlure du dos de sa main et sourit en songeant au camion auquel il avait mis le feu. L'incendie du camion avait été jusque-là sa seule contribution aux exploits de la soirée. C'était Andrea qui avait vu dans cette maison située sur le côté ouest de la place – habitée par des officiers allemands de même que plusieurs de ses voisines – la seule réponse possible à leur problème. C'était Miller, privé maintenant de toutes les fusées à retardement, à mécanisme, d'une magnéto et de toute autre source de force électrique, c'était lui qui avait déclaré soudain qu'il lui fallait absolument une batterie d'accumulateurs, et c'était Andrea qui, entendant de loin arriver un camion, avait bouché l'entrée de la longue avenue menant au donjon, et obligé les soldats à abandonner leur camion devant la grille pour gagner à pied le château. Il ne lui avait fallu que quelques secondes

pour maîtriser le conducteur et son camarade et les flanquer, évanouis, dans le fossé ; et Miller n'avait guère mis plus de temps à dévisser la lourde batterie d'accus, trouver le jerrican sous le marchepied et en verser le contenu sur le moteur et la cabine. Le camion s'était enflammé et avait magnifiquement brûlé, ce qui était dommage en un certain sens, car l'attention était ainsi attirée sur leur évasion plus tôt qu'il n'était désirable ; mais il avait été indispensable de détruire la preuve qu'une batterie avait été dérobée.

Mallory sentit Miller lui toucher la cheville et se retourna. L'Américain lui désigna du doigt Andrea qui, de la trappe levée dans le coin le plus éloigné, lui faisait signe. Le géant grec était survenu avec un tel silence et Mallory avait été si profondément absorbé par ses pensées qu'il n'avait pas remarqué son arrivée. Promptement, il prit la batterie des mains de Miller, lui murmura d'aller chercher les autres, et traversa lentement le toit à pas aussi feutrés que possible. Les accus lui semblaient peser une tonne mais Andrea les lui enleva, les souleva au-dessus de l'encadrement de la trappe, les fourra sous l'un de ses bras et descendit l'escalier jusqu'au petit vestibule, aussi agilement que s'il n'avait rien porté.

Par la porte ouvertes il passa sur le balcon couvert qui surplombait le port obscur, verticalement, d'au moins trente mètres, Mallory le suivit de près et lui demanda doucement : « Pas de difficulté ?

— Aucune, mon Keith. La maison est vide. J'en ai été si étonné que je l'ai entièrement inspectée deux fois de suite afin d'en être sûr.

— Merveilleux ! Je suppose qu'ils sont tous occupés à parcourir le pays à notre recherche ; il serait intéressant de savoir ce qu'ils diraient en apprenant que nous sommes dans leur salon.

— Ils ne le croiraient pas, dit Andrea. C'est le dernier endroit où ils songeraient à nous chercher.

— Puissiez-vous avoir raison ! Je n'ai jamais rien souhaité plus ardemment », murmura Mallory.

Il s'approcha de la balustrade en treillage qui entourait le balcon, regarda les ténèbres au-dessous et frissonna. Une longue, longue chute, et il faisait très froid ; cette pluie cinglante vous gelait jusqu'aux os. Il recula d'un pas, secoua la balustrade et demanda :

« La croyez-vous suffisamment forte ?

— Je n'en sais absolument rien, mon Keith. Je l'espère.

— Peu importe, dit Mallory. C'est ainsi qu'il faut procéder. »

Il se pencha de nouveau au-dessus de la balustrade et leva la tête vers la droite. Dans l'obscurité de la nuit pluvieuse, il pouvait tout

juste distinguer l'obscurité plus sombre encore de l'ouverture de la casemate qui abritait les deux gros canons, peut-être à cent vingt mètres de l'endroit où il se tenait et au moins quatre-vingt-dix mètres plus haut dans la face verticale de la falaise. L'ouverture de la casemate était aussi peu accessible que si elle avait été située dans la lune.

Il se retourna en entendant le pas boiteux de Brown.

« Allez sur le devant de la maison et restez-y, voulez-vous, Casey. Restez près de la fenêtre ; ne fermez pas la porte d'entrée à clé ; si nous avons des visiteurs, laissez-les entrer.

— Assommez-les à coups de massue, poignardez-les : pas de coups de feu. C'est bien ça, mon capitaine ?

— C'est bien ça.

— Vous pouvez me confier cette petite besogne », dit Brown.

Et il s'éloigna.

« J'ai neuf heures moins vingt-trois, dit Mallory en se tournant vers Andrea.

— Moi aussi ; neuf heures moins vingt-trois.

— Bonne chance », murmura Mallory.

Et, souriant à Miller :

« Venez, Dusty ; le rideau va se lever. »

Cinq minutes plus tard, Mallory et Miller étaient assis dans une taverne du côté sud de la place. En dépit du bleu exécrablement criard dont y étaient peints les murs, les tables, les chaises, les planches (le bleu et le rouge pour les bistrots, le vert pour les confiseries étant presque invariablement de règle dans les îles), c'était un lieu triste et mal éclairé, aussi lugubre que les austères héros des guerres d'Indépendance, magnifiquement moustachus, dont les portraits ornaient les murs de la salle.

Mallory se félicita du peu de lumière qu'y répandaient deux fumeuses lampes à pétrole. Les vêtements sombres que lui et Miller portaient : vestes soutachées, tsantas et hautes bottes, sans parler des turbans à franges noires que Louki leur avait mystérieusement procurés, leur prêtaient un aspect semblable à celui des quelque huit insulaires rassemblés dans la taverne. D'ailleurs, Louki leur avait affirmé que le patron était un bon patriote grec, aussi pouvait-on compter sur lui pour ne pas regarder des inconnus avec suspicion en présence de soldats allemands. Or, il y en avait quatre assis autour d'une table proche du comptoir, et c'était pourquoi Mallory avait été

content qu'il ne fût pas plus clair.

Miller alluma une cigarette de mauvais tabac local et dit :

« Il y a une rudement drôle d'odeur ici, patron.

— Hachich, dit brièvement Mallory. C'est le fléau des ports de ces îles. »

Et, désignant d'un mouvement de la tête le coin le plus sombre :

« Ces villageois doivent en fumer tous les soirs ; ils ne vivent que pour ça.

— Faut-il qu'ils fassent cet infernal boucan pendant qu'ils s'en régalent ? Toscanini devrait venir les entendre ! »

Mallory regarda le petit groupe qui entourait dans le coin le jeune joueur de *bouzouko*, cette mandoline allongée qui accompagne les nostalgiques chansons *rembetika* des fumeurs de hachich du Pirée. Sans doute cette musique possédait-elle un certain attrait mélancolique et rêveur, mais en ce moment, elle lui tapait sur les nerfs.

« Oui, c'est plutôt agaçant, convint-il, mais cela nous permet de parler ensemble, ce qui ne nous serait pas possible s'ils quittaient le café.

— Je me tairais volontiers », dit Miller d'un ton morose.

Et il se mit à chipoter avec dégoût le mélange d'olives hachées, de foie, de fromage et de pommes que contenait son assiette ; en bon Américain et buveur de bourbon de vieille date, il désapprouvait l'habitude grecque de manger et de boire simultanément. Soudain, il écrasa sa cigarette et levant les yeux sur Mallory :

« Au nom de Dieu, patron, combien de temps encore ? »

Mallory savait exactement ce qu'éprouvait Miller, car il partageait sa tension et elle était difficilement supportable. Tant de choses dépendaient des quelques minutes suivantes ; ce seraient elles qui prouveraient si toute leur peine et leur souffrance avaient été nécessaires, si Andy Stevens était mort en vain ; ce seraient elles qui décideraient si les hommes de Khéros allaient vivre ou mourir. Mallory regarda de nouveau le visage fatigué, la bouche aux lèvres serrées de Miller, ses mains aux gestes nerveux, et il se dit qu'à la seule exception d'Andrea, de tous les hommes qu'il avait jamais connus, il aurait choisi cet Américain comme compagnon ce soir-là. Peut-être même y compris Andrea. Le commandant Jensen avait dit de Miller qu'il était le meilleur saboteur de toute l'Europe méridionale. Il était venu de loin uniquement pour accomplir cette mission. Cette nuit

était la nuit de Miller.

Mallory consulta sa montre.

« Le couvre-feu dans quinze minutes, dit-il. Ça se déclenchera dans douze minutes. Pour nous, encore quatre minutes à attendre. »

Miller inclina la tête sans rien dire. Il remplit de nouveau son verre, alluma une cigarette. Mallory vit tressaillir un nerf sur sa tempe et se demanda combien de nerfs Miller pouvait voir tressaillir sur son propre visage. Il se demanda aussi comment Casey Brown se débrouillait avec sa jambe blessée dans la maison qu'ils venaient de quitter. À bien des égards, sa tâche impliquait la plus grande responsabilité et, au moment critique, il lui faudrait laisser la porte sans surveillance et retourner sur le balcon. Un faux pas là-haut, et...

Il sentit Miller le regarder d'une manière étrange et lui adressa un sourire de travers. Il fallait réussir ; car si l'on échouait... Il chassa la pensée de ce qui arriverait en cas d'échec. Il n'était pas bon de penser à cela en ce moment.

Il se demanda si les deux autres étaient à leurs postes, indemnes ; ils le devraient, les Allemands qui fouillaient la ville ayant depuis longtemps passé par le quartier du haut ; mais on ne pouvait prévoir ce qui clocherait ; il y avait tant d'accrocs possibles... Il regarda de nouveau sa montre : jamais l'aiguille des secondes n'avait marché aussi lentement. Il alluma une dernière cigarette, se versa un dernier verre de vin, écouta sans réellement l'entendre la funèbre *rembetika* chantée dans le coin. Puis la chanson des fumeurs de hachich s'éteignit plaintivement ; les verres étaient vides ; Mallory se leva.

« Le temps apporte tout, murmura-t-il. Allons-y. »

Il se dirigea vers la porte, cria bonsoir au *tavernaris*. Sur le seuil il s'arrêta et se mit à chercher impatientement dans ses poches comme s'il avait perdu quelque chose ; il n'y avait pas de vent ; une forte pluie rebondissait des gros pavés ; la rue était déserte aussi loin que portait la vue dans les deux sens. Fronçant les sourcils d'exaspération, Mallory proféra un juron et revint vers sa table, sa main droite maintenant plongée dans la vaste poche intérieure de sa veste. Dusty Miller repoussait à cet instant sa chaise. À quatre-vingt-dix centimètres de la table autour de laquelle étaient assis les quatre Allemands, Mallory s'immobilisa et dit en allemand d'une voix basse, aussi menaçante que le Colt de marine 455 qu'il tenait dans sa main droite :

« Ne bougez pas ! Nous sommes des hommes aux abois. Si vous bougez, nous vous tuons. »

Pendant trois secondes, les soldats demeurèrent immobiles, les

yeux agrandis de stupeur. Puis, celui qui était assis le plus près du comptoir battit des paupières, remua l'épaule et poussa aussitôt un gémissement de douleur tandis qu'une balle du calibre 32 s'écrasait dans son avant-bras. Le coup sourd du revolver silencieux de Miller ne pouvait pas avoir été entendu au-delà de l'embrasure de la porte.

« Mille regrets, patron, dit Miller. Peut-être ne souffre-t-il que de la danse de Saint-Guy... Mais il m'en paraît guéri, ajouta t-il en regardant le sang couler entre les doigts que l'homme appuyait sur sa blessure.

— Il est guéri », dit Mallory.

Puis, se tournant vers le tavernier, un homme de haute taille, au maigre visage mélancolique et à la moustache de mandarin, il demanda dans le dialecte des îles :

« Ces hommes savent ils le grec ? »

Le tavernier secoua la tête. Parfaitement calme, nullement ému, il semblait considérer des bagarres à main armée comme la règle plutôt que comme l'exception, dans sa taverne.

« Non ! Ils savent un peu l'anglais mais pas notre langue.

— Bon. Je suis un officier du Service des Renseignements britannique. Avez-vous un endroit où je puisse cacher ces soldats ?

— Vous n'auriez pas dû les attaquer, dit le tavernier. Je mourrai sûrement de ce fait.

— Oh ! non, vous ne mourrez pas. »

Mallory braquait son pistolet sur la poitrine de l'homme. Personne ne pouvait douter qu'il était violemment menacé, car personne d'autre que lui ne pouvait avoir vu le clin d'œil significatif de Mallory.

« Je vais vous ligoter avec eux. Ça vous convient ?

— Parfaitement. Il y a au bout du comptoir une trappe qui s'ouvre sur l'escalier menant à la cave.

— Très bien. Je la découvrirai par accident. »

Mallory le poussa brutalement d'une manière convaincante et l'homme trébucha. Se dirigeant ensuite vers le coin que n'avaient pas encore quitté les chanteurs de *rembetikas*, Mallory leur dit rapidement :

« Rentrez chez vous. Il est d'ailleurs presque l'heure du couvre-feu. Sortez par la porte de derrière et rappelez-vous que vous n'avez rien vu. Vous comprenez ?

— Nous comprenons », dit le jeune joueur de *bouzouko*.

Il désigna ses compagnons du pouce et sourit.

« De mauvais garçons, mais de bons Grecs. Puis-je vous aider ?

— Non ! Songez à vos familles... ces soldats vous ont reconnus si vous venez ici presque tous les soirs, n'est-ce pas ? »

Le jeune homme inclina la tête.

« Eh bien filez, alors. Je vous remercie quand même. »

Une minute plus tard, dans la cave qu'éclairait une bougie, Miller porta un coup de coude au soldat dont la taille et la corpulence se rapprochaient le plus des siennes et ordonna :

« Déshabillez-vous !

— Cochon d'Anglais ! fit l'Allemand en montrant les dents.

— Pas Anglais, protesta Miller. Je vous donne trente secondes pour enlever votre veste et votre pantalon. »

L'homme jura mais n'obéit pas. Miller soupira. Ce Boche avait du cran, mais le temps passait. Il visa soigneusement la main du soldat et appuya sur la détente de son revolver. Un *plop* à peine perceptible, et l'homme regardait stupidement le trou du dos de sa main gauche.

« Il ne faut pas abîmer ce bel uniforme, n'est-ce pas ? » demanda Miller.

Et, soulevant son arme jusqu'à la hauteur des yeux de l'Allemand :

« La prochaine balle vous atteindra au front et je ne mettrai pas longtemps à vous déshabiller. »

Mais déjà l'autre se dévêtait en sanglotant de colère et de souffrance.

Moins de cinq autres minutes s'étaient écoulées quand Mallory, vêtu comme Miller d'un uniforme allemand, ouvrit la porte de la taverne et jeta au-dehors un regard prudent. Il pleuvait plus fort que jamais et il n'y avait pas une âme en vue. Sans chercher à s'abriter dans l'ombre. Mallory et Miller gagnèrent, par le milieu de la rue, le côté sud de la place, éloigné seulement de quarante mètres. Ils tournèrent à gauche sans ralentir le pas en passant devant la vieille maison où ils s'étaient cachés au début de la soirée, pas même lorsque la main de Louki surgit mystérieusement de derrière la porte entrouverte, une main chargée de deux havresacs de l'armée allemande renfermant de la corde, des amorces, du fil de fer et de puissants explosifs.

Quelques mètres plus loin, ils s'arrêtèrent soudain, s'accroupirent derrière deux énormes tonneaux de vin placés devant une boutique de

barbier et regardèrent les deux sentinelles armées qui gardaient la porte cintrée de la forteresse à moins de trente mètres d'eux. Ils assujettirent leurs sacs sur leurs dos et attendirent leur signal.

Ils ne l'attendirent que quelques instant : tout avait été réglé à une seconde près. Mallory resserrait la courroie de son havresac, quand une série d'explosions ébranla le centre de la ville à moins de deux cents mètres de distance, des explosions suivies du hoquet d'une mitrailleuse, puis de nouvelles explosions. Andrea se tirait magnifiquement d'affaire avec ses grenades et ses bombes de fabrication domestique.

Les deux hommes reculèrent brusquement tandis qu'un large rayon de lumière blanche émanant d'une plateforme située très au-dessus de la porte de la forteresse, un rayon parallèle au sommet de la muraille, montrait nettement chacune des pointes crochues et des torons de fil de fer barbelé qui la surmontaient. Ils échangèrent un regard. Panayis n'avait rien oublié ; ils auraient été cloués sur ces barbelés comme des mouches sur du papier collant et déchiquetés par des mitrailleuses.

Mallory attendit encore une demi-minute, toucha le bras de Miller, se releva et se mit à courir follement à travers la place en serrant contre son flanc la longue tige de bambou, l'Américain sur ses talons. En quelques secondes ils avaient atteint les grilles de la forteresse, les sentinelles s'avançant en hâte à leur rencontre.

« Tout le monde à la rue des Marches ! cria Mallory. Ces maudits saboteurs anglais sont pris au piège dans une maison de cette rue. Il nous faut des mortiers. Dépêchez-vous, au nom de Dieu !

— Mais la porte ! protesta l'un des gardes. Nous ne pouvons pas abandonner la porte ! »

L'homme n'avait pas le moindre soupçon : la quasi-obscurité, la pluie torrentielle, le militaire en uniforme allemand parlant un allemand partait, l'évidente vérité d'une lutte armée ayant lieu tout près... il eût été extraordinaire que le soldat manifestât l'ombre d'un doute.

« Idiot ! *Dummkopf* ! lui cria Mallory. Contre quoi faut-il se garder ici ? Ces cochons d'Anglais sont dans la rue des Marches. Il faut les détruire. Au nom de Dieu, dépêchez-vous ! S'ils nous échappent une fois de plus, ce sera le front de Russie pour nous tous ! »

Mallory avait posé sa main sur l'épaule de l'homme, prêt à le pousser, mais il n'eut pas besoin de le faire. Les deux soldats s'étaient élancés rapidement à travers la place et ils disparurent dans la pluie et la nuit. Quelques secondes après, Mallory et Miller avaient pénétré à l'intérieur de la forteresse de Navarone.

Tout y était confusion et tumulte, mais non sans un but défini, comme on pouvait s'y attendre de la part de militaires aussi aguerris que les chasseurs alpins. On entendait des commandements criés, des coups de sifflet, la mise en marche de moteurs de camions ; les sergents couraient çà et là pour mettre leurs hommes en ligne ou les faire monter dans les camions. Mallory et Miller couraient aussi afin de ne pas se faire remarquer par un calme insolite au milieu de cette fiévreuse activité.

Ils contournèrent deux casernes sur leur droite, puis la station génératrice, sur leur gauche, en suite un dépôt de munitions sur leur droite, enfin le garage de l'*Abteilung* sur leur gauche. Ils grimpaient maintenant presque dans l'obscurité, mais Mallory savait à un centimètre près où il se trouvait ; il avait gravé dans sa mémoire les descriptions concordantes que lui avaient faites Vlachos et Panayis, au point qu'il aurait pu se diriger sans se tromper même si l'obscurité avait été complète.

« Qu'est-ce que c'est que ça, patron ? demanda Miller en désignant un grand bâtiment rectangulaire qui se détachait sur l'horizon.

— Le réservoir à eau, répondit Mallory. Panayis estime qu'il contient deux millions de litres ; c'est pour inonder la soute en cas de nécessité. Elle est juste en dessous, et son unique entrée est fermée à clef et gardée. »

Ils approchaient à présent des logements des officiers supérieurs ; le commandant avait son appartement au deuxième étage, donnant directement sur la massive tour en béton armé, poste de commande des deux gros canons situés en dessous. Mallory s'arrêta soudain, ramassa une poignée de boue, s'en frotta la figure et dit à Miller d'en faire autant.

« Maquillage, expliqua-t-il. Les spécialistes le considéreraient comme plutôt élémentaire, mais il faut nous en contenter. Cet endroit-ci sera sans doute un peu mieux éclairé. »

Il gravit en courant les marches du perron et se précipita à travers les portes battantes avec une force qui faillit les arracher de leurs gonds. La sentinelle qui se tenait près du tableau des clés le regarda avec étonnement et braqua sur sa poitrine le canon d'une petite mitrailleuse.

« Lâchez cette arme, maudit imbécile ! aboya Mallory. Où est le commandant ? Dépêchez-vous, crétin ! C'est une question de vie ou de mort !

— Monsieur, monsieur le commandant ? bégaya la sentinelle. Il est parti... ils sont tous partis il y a une minute.

— Quoi ? tous partis ? » dit Mallory en fixant sur l'homme des yeux rétrécis et dangereux. Vous avez dit : « Tous partis ? »

— Oui, je., je suis sûr qu'ils... »

Il s'interrompt tandis que Mallory indiquait un point derrière son épaule en disant .

« Eh bien, alors, qui diable est celui-là ? »

La sentinelle, tout naturellement, tomba dans le piège et se retourna ; au même instant, le coup de judo l'atteignit juste sous l'oreille gauche, et avant que le malheureux fût tombé par terre, Mallory avait raflé toutes les clefs du tableau – une douzaine en tout – et les avait fourrées dans sa poche. Il lui fallut encore vingt secondes pour bâillonner l'homme, lui lier les mains et l'enfermer dans un placard ; puis ils se remirent en route, toujours courant.

Encore un obstacle à surmonter, se dit Mallory, le dernier des triples défenses. Il ne savait pas combien d'hommes garderaient la porte de la soute, et dans ce moment de furieuse exaltation, il ne s'en préoccupait pas spécialement. Miller non plus, sûrement, songea-t-il. C'en était fini maintenant de l'inquiétude, de la tension nerveuse ou des craintes. Mallory aurait été le dernier à l'avouer, voire à le croire, mais c'était pour des entreprises pareilles que des hommes comme lui et Miller étaient nés.

Ils avaient à présent allumé leurs lampes de poche et ils en promenaient les rayons tout en côtoyant les nombreuses batteries de canons antiaériens. Pour quiconque eût observé de front leur progression, rien n'aurait mieux désarmé la suspicion que la vue de ces hommes courant sans chercher à se dissimuler, l'un criant des paroles à l'autre en allemand, et les rayons de leurs torches se soulevant et s'abaissant avec les mouvements d'ailes de moulin de leurs bras. Mais ces torches étaient encapuchonnées et maniées de telle sorte que seul un observateur très subtil aurait remarqué que leur lumière n'était jamais dirigée en arrière, au-delà des pieds des coureurs.

Soudain Mallory vit deux ombres se détacher de la sombre entrée du magasin et il ralentit sa course.

« Parfait, dit-il doucement. Ils s'avancent vers nous et ne sont que deux. Chacun de nous s'occupera de l'un d'eux ; approchez-vous le plus possible du premier. Vite et sans bruit : un cri, un coup de feu, et nous sommes perdus. Et au nom de Dieu, ne cognez pas dessus avec votre torche. L'intérieur de la soute ne sera pas éclairé. »

Il transféra sa lampe dans sa main gauche, tira de sa poche son

Colt de la Marine, le tint par le canon et s'arrêta à quelques centimètres seulement des hommes, qui couraient à leur rencontre.

« Il ne vous est rien arrivé ? demanda Mallory en haletant. Quelqu'un est-il venu ici ? Répondez vite !

— Oui, oui, nous sommes sains et saufs. Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit ?

— Ces satanés saboteurs anglais ! Ils ont tué les sentinelles de l'entrée et ils sont dans la forteresse. Êtes-vous sûrs qu'aucun d'eux n'est venu ici ? Laissez-moi voir. »

Il s'approcha de la soute, éclaira de sa torche le massif cadenas, puis se redressa.

« Grâce à Dieu il n'en est rien ! » dit-il.

Et, se retournant, il aveugla l'homme du rayon éblouissant de sa torche, marmotta une excuse, éteignit la lampe, le bruit du déclic se confondant avec celui que fit la crosse du Colt en atteignant la sentinelle derrière l'oreille, juste sous son casque. La seconde sentinelle se jeta sur Mallory avant que la première se fût effondrée ; Mallory l'assomma avec son Colt, puis se figea brusquement en entendant deux fois de suite le *plop* du revolver silencieux de Miller.

« Rusés compères, patron, ces types-là, très rusés. Il y en avait un troisième sur le côté. Pas d'autre moyen de l'arrêter. Je crains qu'il ne l'ait été définitivement, ajouta-t-il en se penchant sur le corps tombé à ses pieds.

— Ligotez les autres », dit Mallory tout en essayant déjà des clefs dans le cadenas de la soute.

La troisième l'ouvrit. Il jeta un dernier regard alentour, mais il n'y avait personne en vue, et l'on entendait seulement le dernier camion qui se mettait en marche pour quitter la forteresse et le crépitement lointain d'une mitrailleuse. Andrea faisait un travail magnifique... pourvu qu'il n'exagère pas, pourvu qu'il se replie avant qu'il soit trop tard...

Mallory alluma sa torche et entra dans la soute ; Miller le suivrait lorsqu'il serait prêt.

Une échelle d'acier verticale, fixée au roc, conduisait au sol de la casemate. De part et d'autre de l'échelle, il y avait des fûts de monte-charge que ne protégeait aucune cage ; des cordes métalliques huilées luisaient au milieu, une gouttière en métal poli de chaque côté du carré stabilisait les roues à ressorts du monte-charge lui-même. D'une simplicité spartiate, il n'y avait pas à se tromper sur ce que c'était : les appareils servant à monter les projectiles de la soute aux canons.

Mallory atteignit le sol de la casemate et fit décrire à sa torche un arc de 180°. C'était l'extrémité de la grande grotte s'ouvrant sous le surplomb de la falaise qui dominait tout le port. Non son extrémité naturelle, mais une addition due à la main de l'homme : la roche volcanique avait été forée et on l'avait fait sauter à la dynamite. Il n'y avait ici que les deux fûts descendant dans les ténèbres et une autre échelle d'acier menant elle aussi à la soute. Mais celle-ci pouvait attendre ; le plus urgent, pour le moment, était de vérifier s'il n'y avait pas d'autres soldats et de s'assurer un moyen d'évasion.

Mallory courut le long du tunnel, en allumant et en éteignant alternativement sa torche. Les Allemands étaient passés maîtres en fait de pièges, de pièges explosifs pour la protection d'installations importantes, mais il n'y avait guère de chances qu'ils en eussent mis dans ce tunnel avec plusieurs centaines de tonnes de puissants explosifs emmagasinés à quelques mètres de là.

Le tunnel lui-même, suintant d'humidité, au plancher de bois, était haut d'environ deux mètres dix et plus large encore, mais le passage central était très étroit, la plus grande partie de la place étant occupée de part et d'autre par les bandes transporteuses pour les obus. Celles-ci s'incurvaient brusquement vers la gauche ; le haut du tunnel s'élevait verticalement dans la quasi-obscurité de la voûte qui en formait le plafond, et, presque à ses pieds, la torche de Mallory faisait reluire l'acier de deux lignes de rails parallèles, incrustées dans la pierre à six mètres l'une de l'autre et s'étendant vers le grand orifice béant de la grotte.

Mallory aperçut les plates-formes tournantes, tout au bout des rails et, accroupies au-dessus, comme des monstres de cauchemar, les sinistres et effrayantes silhouettes des deux gros canons de Navarone.

Son revolver et sa torche qu'il avait prudemment éteinte, négligemment tenus dans ses mains, Mallory s'avança lentement. Lentement, mais non avec la lenteur des pas feutrés et la tension nerveuse de l'homme qui s'attend à un ennui : il n'y avait pas de soldats dans la casemate, il en était tout à fait sûr maintenant ; sa lenteur était celle du rêve, de l'incrédulité de celui qui a réussi ce qu'il avait tout le temps su impossible à accomplir, la lenteur de l'homme qui se trouve enfin en face d'un ennemi redouté mais longtemps recherché. Je suis enfin ici ; ce sont les canons de Navarone, ceux que je suis venu détruire, se répétait Mallory ; mais il ne parvenait pas complètement à le croire.

Toujours lentement, il s'approcha des canons, fit à moitié le tour de la plate-forme de celui de gauche, et l'examina aussi bien que le lui permettait l'obscurité. Il était sidéré par la dimension, par le périmètre

et la longueur de la volée qui pointait sa gueule loin dans la nuit. Il se dit que les spécialistes qui le tenaient pour un canon de neuf pouces se trompaient ; son calibre était d'au moins douze pouces ; c'était le plus gros canon qu'il eût jamais vu. Gros ! Bonté divine ! Il était gigantesque ! Quels fous, quels aveugles avaient été ceux qui avaient envoyé le *Sybaris* contre de tels engins !

Brusquement, le fil de ses pensées fut coupé et Mallory, complètement immobile, essaya de se rappeler le bruit qui l'avait arraché à sa méditation et ramené au présent. Il ferma les yeux pour mieux entendre, mais le bruit ne se reproduisit pas et, tout à coup, Mallory comprit que ce n'était pas un bruit, mais le soudain silence qui avait déclenché dans son subconscient une sonnette d'alarme. Au cœur de la ville, les mitrailleuses avaient cessé de tirer.

Mallory se reprocha d'avoir déjà trop perdu d'un temps précieux. Andrea s'était retiré, et les Allemands ne seraient pas longs à découvrir qu'ils avaient été dupés. Ils se hâteraient alors de revenir à la forteresse. Rapidement, Mallory enleva son havresac de ses épaules, et en tira le rouleau de trente mètres de corde à l'âme métallique. Il fallait avant tout rendre leur fuite possible.

La corde sur le bras, il s'avança prudemment à la recherche d'une amarre, mais il n'avait pas fait trois pas, quand son genou droit heurta quelque chose de dur. Refoulant un cri de douleur, il tâta l'obstacle de sa main libre et comprit aussitôt ce que c'était : une barrière de fer qui, à la hauteur de la taille d'un homme, s'étendait à travers l'ouverture de la casemate, évidemment destinée à empêcher les gens de tomber dans le vide, surtout la nuit. Il n'avait pu la distinguer avec ses jumelles, pendant l'après-midi, du bois de caroubiers ; la pénombre l'en avait empêché, mais il aurait dû en prévoir l'existence.

Promptement, il longea la barrière sur la gauche, jusqu'à son extrémité, la franchit, attacha solidement la corde à la base de la barre verticale de soutien la plus proche du mur et déroula la corde en gagnant à petits pas le bord de l'ouverture de la casemate. Presque immédiatement il l'atteignit, et il n'y eut plus sous son pied explorateur que trente-six mètres de chute perpendiculaire jusqu'au port de Navarone.

Loin, à droite, se voyait sur l'eau une tache informe qui pouvait être le cap Demirci ; droit devant lui, de l'autre côté du détroit de Maidos aux reflets de velours sombre, Mallory vit scintiller des lumières ; elles donnaient la mesure de la confiance de l'ennemi en son immunité ou, plus probablement, ces chaumières de pêcheurs étaient autorisées à s'éclairer pour servir, la nuit, de repères aux canons. Sur la gauche, étonnamment près, à peine à neuf mètres sur le

plan horizontal, mais bien plus bas qu'à son niveau, il pouvait voir l'extrémité saillante du mur extérieur de la forteresse, à l'endroit où il s'appuyait contre la falaise ; au-delà de ce point, il voyait les toits des maisons du côté de la place, et plus loin encore, la ville elle-même s'incurvant vers le bas et l'extérieur, d'abord en direction du sud, puis de l'ouest, ceinturant étroitement la courbe en forme de croissant du port. Au-dessus de lui, il ne pouvait rien voir, le fantastique surplomb de la falaise cachant plus de la moitié du ciel ; et en dessous, l'obscurité était également impénétrable, et la surface de l'eau noire comme de l'encre. Il savait pourtant qu'il y avait dans le port des caïques grecs et des vedettes allemandes, mais ils étaient aussi invisibles que s'ils avaient été à des milliers de milles de distance.

Ce bref coup d'œil qui avait tout embrassé ne lui prit que dix secondes ; se penchant, Mallory fit un double nœud de chaise au bout de la corde et la laissa au bord. D'un coup de pied, ils pourraient, s'ils étaient obligés de se sauver par là, pousser la corde vers le bas ; il lui manquerait neuf mètres pour atteindre l'eau, assez pour dépasser n'importe quel navire mâté circulant dans le port. Il leur faudrait sauter ces neuf mètres, peut-être en se brisant les os sur le pont d'un bateau, mais ils devraient le risquer. Mallory jeta un dernier regard sur cette nuit noire comme le Styx et frissonna en espérant que Dieu leur épargnerait, à Miller et à lui, d'avoir à s'échapper de cette manière.

Dusty Miller était agenouillé sur le plancher, près du sommet de l'échelle menant à la soute, quand Mallory revint par le tunnel. Il se redressa en le voyant et dit en désignant les fils électriques, les fusibles, les détonateurs et les explosifs qu'il avait été en train de manier :

« Je pense que voilà de quoi les rendre heureux, patron. »

Il posa les mains sur la fusée à mécanisme, puis descendit par l'échelle en disant :

« Par ici, au milieu des deux rangées supérieures de douilles, je pense.

— Où vous le voudrez, dit Mallory. Seulement, que ce ne soit ni trop évident ni trop difficile à trouver. N'y a-t-il vraiment aucune chance qu'ils nous soupçonnent d'avoir su que le mouvement d'horlogerie et les fusées ne pouvaient fonctionner ?

— Absolument aucune, affirma Miller. Lorsqu'ils trouveront ce que j'ai manigancé là, ils se taperont sur le dos les uns les autres en se félicitant et ne chercheront pas autre chose.

— Cela me paraît juste. Vous avez fermé à clef la porte du haut ?

— Mais certainement, voyons, dit Miller d'un ton de reproche. Patron, je crois quelquefois,. «

Mais Mallory ne sut jamais ce que croyait Miller, car un formidable bruit métallique retentit à travers la casemate et la soute, puis s'éteignit au-dessus du port. Les deux hommes se regardèrent éberlués tandis que ce bruit se répétait à trois reprises avant de s'arrêter.

« Nous avons des visiteurs, murmura Mallory, des visiteurs munis de marteaux de forgeron. Mon Dieu, pourvu que cette porte résiste ! »

Il courait déjà dans le couloir en direction des canons, suivi de près par Miller.

« Comment diable ont-ils pu arriver ici aussi tôt ? demanda celui-ci.

— Feu notre petit camarade, répondit Mallory tout en enjambant le garde-fou et en gagnant l'ouverture de la caverne. Nous avons été assez bêtes pour croire qu'il nous disait toute la vérité. Mais il s'est abstenu de nous apprendre qu'en ouvrant la porte de la soute on déclenchait une sonnerie d'alarme au poste de garde. »

XVI

NUIT DU MERCREDI

21 h 15 – 23 h 45

Doucement, habilement, Miller laissa filer la corde, fixée par une demi-clef au barreau supérieur, tandis que Mallory disparaissait dans les ténèbres. Quinze mètres en avaient été déroulés, estima-t-il, puis seize, puis dix-huit, et alors se produisit la traction attendue sur la ficelle attachée à son poignet ; il se courba immédiatement et noua solidement la corde au pied du montant.

Puis il se redressa, se soutint d'une main au garde-fou, se pencha loin au-delà du bord, saisit la corde des deux mains aussi bas qu'il lui fut possible et, lentement d'abord, presque imperceptiblement, puis avec une vitesse graduellement croissante, l'homme et la corde se balancèrent comme un pendule. Au fur et à mesure que les oscillations devenaient plus larges, la corde tressautait et se tordait entre les mains de Miller, et il comprit que Mallory devait heurter des saillies du rocher et tourner en rebondissant après chaque roc.

Derrière Miller, les coups assenés sur la porte de fer de la soute étaient presque continus à présent ; de toute la vigueur de ses bras musculeux, il s'efforçait d'amener Mallory de plus en plus près de la corde que Brown devait maintenant avoir jetée du balcon de la maison où ils l'avaient laissée.

À mi-chemin entre l'orifice de la casemate et les eaux invisibles du port, Mallory se balançait dans la nuit sombre et pluvieuse, en des oscillations mesurant douze mètres d'amplitude et propres à lui briser les os. Un peu plus tôt, il s'était violemment cogné la tête contre une saillie de la falaise ; il avait failli s'évanouir et lâcher la corde. Mais il savait maintenant où s'attendre à rencontrer cette saillie, et chaque fois qu'il en approchait il effectuait, pour l'éviter, un mouvement qui lui faisait faire un cercle complet. Il se dit que l'obscurité était une bénédiction puisqu'elle le rendait invisible. La blessure que lui avait infligée Turzig avait été rouverte par le heurt contre le roc ; un masque de sang lui couvrait le haut du visage et lui collait les paupières.

Ce n'étaient pourtant ni sa blessure ni le sang coulant dans ses yeux qui le préoccupaient ; seule la corde importait. Était-elle là ? Était-il arrivé malheur à Casey Brown ? Si oui, tout espoir était perdu : il n'y avait pas d'autre moyen, pour eux, de franchir les douze mètres entre la maison et la caverne. Trois fois déjà, à l'extrémité droite d'une

oscillation, il avait tendu sa perche de bambou et l'avait entendu gratter inutilement le rocher.

Enfin, la quatrième fois, étendu à l'extrême limite de ses deux bras, il sentit mordre le crochet. Immédiatement, il donna un coup sec à la perche, attrapa la corde avant d'en avoir de nouveau été éloigné, tira sur la ficelle de signal et s'arrêta peu à peu en reculant.

Deux minutes plus tard, presque totalement épuisé par l'escalade de dix-huit mètres de corde mouillée, glissante, il se laissait tomber sur le sol de la casemate, sanglotant d'essoufflement.

Promptement, sans parler, Miller défit le nœud de chaise des jambes de Mallory, attacha cette corde à celle de Brown, tira dessus et regarda les cordes réunies disparaître dans les ténèbres. Au bout de deux minutes, elles remontaient avec la lourde batterie d'accus qu'y avait chargée Casey Brown. Au bout de deux autres minutes, mais avec infiniment plus de précautions, le sac contenant la nitroglycérine, les amorces et les détonateurs avait été halé de la même manière jusqu'à la casemate et déposé par Mallory et Miller à côté de la dynamo.

Tout bruit avait cessé ; les coups de marteau contre la porte d'acier s'étaient complètement arrêtés. Ce silence avait quelque chose de plus menaçant que le vacarme qui l'avait précédé. La porte avait-elle été ouverte ? Les Allemands les attendaient-ils dans l'ombre du tunnel avec les mitraillettes qui les priveraient de la vie ?

Mais ils n'avaient plus le temps de se poser des questions et de peser leurs chances ; qu'ils vécussent ou qu'ils mourussent n'importait plus !

Son lourd Colt 455 à la hauteur de sa taille, Mallory enjamba le garde-fou, passa silencieusement devant les gros canons, s'engagea dans le tunnel et alluma sa torche quand il en atteignit le milieu. Personne dans ce couloir, et, au-dessus, la porte était toujours intacte. Il gravit rapidement l'échelle et écouta. Il crut entendre un murmure de voix et un léger sifflement de l'autre côté de la lourde porte d'acier, mais il n'en était pas sûr. Il se pencha en avant pour mieux entendre et recula vivement en étouffant une exclamation de douleur : la paume de sa main avait frôlé la porte qui, juste au-dessus de la serrure, était chauffée au rouge.

Mallory s'effondra sur le sol du tunnel au moment où Miller arrivait en trébuchant sous le poids de la dynamo.

« Cette porte est brûlante, dit Mallory.

— Avez-vous entendu quelque chose ? demanda Miller.

— Une sorte de sifflement.

— Chalumeau oxyhydrique, dit Miller. Ils doivent être en train de découper la serrure. Cela prendra du temps... cette porte est en acier blindé.

— Pourquoi ne la font-ils pas sauter... gélignite ou un explosif analogue ?

— N'en parlez même pas, patron. Les détonations en chaîne sont une drôle de chose ; ils risqueraient de faire sauter toute cette maudite forteresse. Voulez-vous me donner un coup de main avec ce machin ? »

Dusty Miller était de nouveau absorbé par une tâche de sa spécialité, oubliant tout à fait, pour l'instant, le danger qui les menaçait et le trajet du retour le long de la face de la falaise. Il lui fallut en tout quatre minutes pour achever sa besogne. Pendant que Mallory glissait la batterie d'accus sous le plancher du monte-charge, Miller se glissa entre les gouttières luisantes, examina celle de l'arrière et détermina l'endroit exact où la roue du monte-charge s'arrêtait. L'ayant trouvé, il prit un rouleau de chatterton noir, l'enroula une douzaine de fois autour du fût et constata que c'était parfaitement invisible.

Vite, il colla les deux bouts de fils électriques recouverts de caoutchouc sur la portion qu'il avait isolée, un de chaque côté, les masqua aussi avec du chatterton, sauf leurs âmes métalliques nues, les joignit à deux morceaux de fil électrique de dix centimètres, les fixa également, en haut et en bas, au fût isolé, verticalement et séparés par moins d'un centimètre. Il sortit du sac le trinitrotoluène, l'amorce et le détonateur, les assembla et relia l'un des fils du fût à une borne du détonateur en le vissant solidement. Il assujettit l'autre fil au pôle positif de la batterie et relia un troisième fil du pôle négatif au détonateur.

Il suffirait que le monte-charge descende dans la soute, ce qui arriverait dès qu'ils commenceraient à tirer, pour que la roue occasionne un court-circuit dans les fils découverts et déclenche le détonateur.

Mallory venait de descendre de l'échelle quand Miller, contemplant son œuvre avec satisfaction, lui dit en agitant négligemment la lame d'acier de son couteau à un centimètre des fils découverts :

« Vous rendez-vous compte, patron, que si je touchais cette borne d'attache du bout du couteau, toute la satanée forteresse sauterait et Mallory et Miller avec ?

— Au nom de Dieu, éloignez-vous ! Et fichons le camp au plus vite. Ils ont déjà percé un demi-cercle dans cette porte ! »

Cinq minutes plus tard, Miller était en sécurité : la descente avait été facile le long d'une corde tendue à 45° par Brown.

Mallory jeta un dernier regard sur la casemate. Il se demanda combien d'hommes servaient les canons quand ils prenaient leurs postes de combat. Ils n'en sauront jamais rien, les pauvres bougres. Puis, il songea, pour la centième fois, aux douze cents hommes de Khéros et aux destroyers. Sans s'attarder davantage, il enjamba le bord de la falaise et se laissa glisser le long de la corde, dans la nuit. Il était à mi-chemin lorsqu'il entendit, juste au-dessus de sa tête, le crépitement saccadé du tir d'une mitrailleuse.

Ce fut Miller qui l'aida à franchir la balustrade du balcon, un Miller plein d'appréhension qui regardait souvent derrière lui, dans la direction d'où partait le tir, un tir de mitrailleuses concentré qui émanait le plus fortement surtout de leur propre côté, le côté ouest de la place, seulement trois ou quatre maisons plus loin : leur fuite était donc empêchée.

« Venez vite, patron ! dit Miller. Partons d'ici. Ça y devient positivement malsain.

— Qui est par là ? demanda Mallory en désignant l'endroit d'où l'on tirait.

— Une patrouille allemande.

— Alors comment diable pouvons-nous nous sauver ? Et où est Andrea ?

— De l'autre côté de la place, et c'est sur lui que tirent ces Boches.

— De l'autre côté de la place ? » s'écria Mallory.

Et, regardant sa montre :

« Que diantre y fait-il ? Pourquoi l'avez-vous laissé y aller ?

— Il y était déjà quand je suis arrivé, dit Miller. Il paraît que Brown a vu une patrouille importante se mettre à fouiller la place maison par maison. Ils ont commencé de l'autre côté et passaient en revue deux ou trois maisons à la fois. Andrea qui était revenu à ce moment-là a pensé qu'ils seraient sûrement ici dans deux ou trois minutes, alors il a traversé la place par les toits.

— Pour les détourner d'ici ? dit Mallory qui regardait maintenant par la fenêtre à côté de Louki. Quel fou ! Il va sûrement se faire tuer ! Il y a des soldats partout. En outre ils ne se laisseront pas duper de nouveau. Il leur a déjà joué un tour dans la montagne, et les

Allemands...

— Je n'en suis pas si sûr, dit Brown en l'interrompant avec agitation. Andrea vient d'éteindre d'un coup de feu le projecteur qui est de son côté. Les Allemands croiront certainement que nous allons escalader le mur... Regardez, capitaine, regardez ! Ils s'en vont ! Il y a réussi ! »

En effet, la patrouille avait quitté la maison où elle s'abritait, à leur droite, et les Allemands couraient à travers la place en ordre dispersé, leurs lourdes bottes claquant sur les pavés inégaux et mouillés qui les faisaient trébucher et tomber. Mallory aperçut en même temps scintiller les lueurs de torches électriques sur les toits des maisons d'en face ; des formes vagues d'hommes, repliés sur eux-mêmes pour échapper à l'observation, se dirigeaient rapidement vers l'endroit d'où Andrea avait fracassé d'un coup de fusil l'œil cyclopéen du projecteur.

« Ils vont foncer sur lui de tous les côtés », dit Mallory d'une voix assez calme mais en serrant les poings si fortement que ses ongles entamèrent ses paumes.

Il resta quelques secondes complètement immobile, puis, se baissant, il se saisit d'un Schmeisser :

« Il n'a aucune chance de s'en tirer. Je vais le rejoindre. »

Il se retourna brusquement ; avec la même soudaineté, Miller surgit et lui barra le chemin de la porte.

D'un ton très respectueux, il dit :

« Andrea a laissé pour consigne que nous devons le laisser seul, qu'il trouverait le moyen de se sauver ; qu'aucun de nous ne devait l'aider quoi qu'il advienne.

— N'essayez pas de m'arrêter, Dusty », dit Mallory, à peine conscient de la présence de Miller.

Il savait seulement qu'Andrea était en danger et qu'il lui fallait tout de suite aller à son secours. Ils avaient combattu ensemble si longtemps ; il devait trop au souriant géant pour l'abandonner aussi facilement. Il ne se rappelait pas combien de fois Andrea était venu lui sauver la vie, alors qu'il avait perdu l'espoir...

« Vous ne ferez que le gêner, patron », supplia Miller.

Mallory le poussa, fit un pas vers la porte et leva le poing pour frapper, tandis que deux mains lui étreignaient l'avant-bras. Il réprima son geste juste à temps et regarda le visage anxieux de Louki.

« Miller a raison, dit le petit Grec. Il ne faut pas que vous y alliez.

Andrea a dit que vous deviez nous conduire au port.

— Allez-y tout seuls, dit Mallory. Vous connaissez le chemin ; vous connaissez le plan.

— Vous nous laisseriez tous...

— Je laisserais le monde entier aller à sa perte si je pouvais sauver Andrea. Lui ne me décevrait jamais.

— Mais vous le décevriez en ne faisant pas ce qu'il désire, capitaine Mallory. Il peut être blessé, voire tué, et si vous allez à son secours et que vous soyez tué vous aussi, tout aura été inutile. Il serait mort pour rien. Est-ce ainsi que vous témoigneriez votre reconnaissance à votre ami ?

— J'ai compris, j'ai compris, dit Mallory avec irritation. Vous l'emportez.

— C'est cela que souhaiterait Andrea, murmura Louki, toute autre conduite...

— Cessez de me prêcher ! C'est entendu, messieurs, mettons-nous en route. »

Il avait recouvré son équilibre et maîtrisé son instinctive envie de tuer.

« Nous passerons par les toits, dit-il. Prenez des cendres dans cette cuisinière et frottez-en vos visages et vos mains. Il faut ne rien laisser voir de blanc et, surtout, ne parlez pas ! »

Le trajet de cinq minutes le long du mur du port ne présenta aucun incident ; non seulement ils ne virent pas de soldats mais ils ne rencontrèrent absolument personne. Les habitants de Navarone observaient sagement le couvre-feu et les rues étaient tout à fait désertes. Andrea avait si bien retenu ceux qui auraient pu les poursuivre que Mallory commença à craindre qu'il n'ait été pris par les Allemands ; mais au moment où ils atteignaient le bord de l'eau, il entendit de nouveau tirer des mitrailleuses, beaucoup plus loin, cette fois, tout au nord-est de la ville, derrière la forteresse.

Debout sur le mur bas qui entourait le port, Mallory regarda ses compagnons et laissa errer ses yeux sur l'eau huileuse et sombre. À travers la pluie qui tombait toujours aussi fort, il distinguait tout juste les formes des caïques amarrés au quai par l'arrière ; au-delà d'eux, il ne voyait rien.

« Eh bien, je ne suppose pas que nous puissions nous mouiller davantage ; nous sommes tous trempés. »

Il se tourna vers Louki et, lui coupant la parole à l'instant où le

petit homme allait dire quelque chose au sujet d'Andrea, il lui demanda :

« Vous êtes sûr de pouvoir la trouver dans l'obscurité ? »

Il faisait allusion à la vedette personnelle du commandant allemand, un bateau de dix tonnes toujours amarré à une bouée, à trente mètres du rivage. Le mécanicien qui servait de gardien couchait à bord.

« C'est déjà fait, dit Louki. Vous pouvez me bander les yeux si vous voulez.

— C'est bon, c'est bon ; je vous crois sur parole. Prêtez-moi votre chapeau, voulez-vous, Casey ? »

Il fourra son revolver dans la calotte du chapeau, l'assujettit solidement sur sa tête, glissa doucement dans l'eau et s'avança à la nage à côté de Louki.

« Le mécanicien sera réveillé, je pense, dit Louki.

— Je le crois aussi », dit Mallory.

Puis, tandis que recommençaient à crépiter les fusils mitrailleurs accompagnés des coups cinglants d'un Mauser, il ajouta :

« À moins d'être sourds ou morts, tous les habitants de Navarone doivent être réveillés eux aussi. Attardez-vous derrière moi dès que nous verrons le bateau et ne venez que lorsque je vous appellerai. »

Au bout de quinze secondes, Louki toucha le bras de Mallory.

« Je le vois », murmura celui-ci.

La silhouette estompée de la vedette se dressait à moins de quinze mètres d'eux. Il s'en approcha silencieusement jusqu'à ce qu'il vît la forme vague d'un homme qui se tenait sur le pont, juste à l'arrière du panneau des machines. Il était immobile, regardant au loin, dans la direction de la forteresse et de la haute ville. Mallory fit lentement le tour de la poupe et s'arrêta de l'autre côté. Il enleva son chapeau, en sortit le revolver, saisit le plat-bord de sa main gauche. À la distance de deux mètres, il savait qu'il ne pouvait rater son coup, mais il ne devait pas tirer sur l'homme à ce moment-là. Le bastingage avait au plus quarante centimètres de hauteur, et le bruit du corps tombant à l'eau alerterait certainement les sentinelles de l'entrée du port.

« Si vous bougez, je vous tuerai », dit Mallory à voix basse, en allemand.

L'homme se raidit ; il avait une carabine à la main.

« Déposez votre arme et ne vous retournez pas », dit Mallory.

L'homme obéit de nouveau. En quelques secondes, Mallory était sur le pont, ses yeux et son revolver ne s'étant pas un instant détournés du dos de l'Allemand. Il s'avança sans bruit, frappa l'homme de la crosse de son revolver, l'attrapa avant qu'il pût tomber par-dessus bord et l'étendit sur le pont. Trois minutes plus tard, ses compagnons l'avaient rejoint à bord de la vedette.

Mallory suivit Brown dans le compartiment des moteurs, le regarda allumer sa lampe de poche et en braquer le rayon sur le grand Diesel dont luisaient les six cylindres.

« Ça, dit Brown avec respect, c'est un moteur. Quelle beauté ! Il fonctionne sur le nombre de cylindres qu'on veut. Je connais ce type de machine.

— Je n'en doute pas. Pouvez-vous la mettre en marche ?

— Une minute, que j'y jette un coup d'œil. »

Lentement, méthodiquement, avec la patience du mécanicien-né, Brown promena sa torche tout autour du local immaculé.

Il inspecta l'abri de navigation avec la même minutie, pendant que Mallory attendait impatiemment. Il pleuvait un peu moins fort, à présent, et il distinguait vaguement le contour de l'entrée du port. Pour la dixième fois, il se demanda si les sentinelles avaient été averties de la possibilité d'une tentative d'évasion par bateau. Cela semblait improbable : étant donné le boucan que faisait Andrea, les Allemands devaient se dire que la fuite était la dernière chose à laquelle pensaient leurs ennemis.

Il se pencha et toucha l'épaule de Brown.

« Onze heures vingt, Casey, dit-il. Si ces destroyers franchissent le détroit de bonne heure, nous sommes exposés à recevoir un millier de tonnes de pierre sur nos têtes.

— Je suis prêt, maintenant », annonça Brown.

Et, désignant d'un geste les multiples manettes du tableau de commande :

« Ce n'est rien, en réalité.

— Tant mieux, dit Mallory. Mettez le moteur en marche, alors. Lentement.

— Nous sommes toujours amarrés à la bouée, dit Brown. Il serait bon de commencer par vérifier où sont les mitrailleuses fixes, les projecteurs, les lampes de signalisation, les ceintures de sauvetage et les bouées. C'est utile de connaître remplacement de toutes ces choses-là. »

Mallory tapa sur l'épaule de Brown en riant.

« Vous feriez un grand diplomate, chef, dit-il, nous le vérifierons. »

Trois minutes plus tard, la vedette était à mi-chemin de l'entrée du port, ronronnant doucement sur deux cylindres, Mallory et Miller, toujours en uniforme allemand, étaient debout, sur le pont, à l'avant de l'abri de navigation dans lequel Louki se tenait accroupi. Soudain, à environ quatre-vingts mètres de distance, un fanal se mit à leur faire des signaux, son claquement pressant tout à fait perceptible dans le silence de la nuit.

« Miller va te faire voir comment on s'y prend, marmotta l'Américain en s'approchant davantage de la mitrailleuse de tribord. Avec mon petit canon, je vais... »

Il se tut brusquement, interrompu par le claquement d'un obturateur manié derrière lui, dans l'abri de navigation, par les doigts d'un professionnel. Brown avait passé la barre à Louki et répondait en morse aux signaux de l'entrée du port, tandis que la pluie froide transperçait de ses pâles lancettes les faisceaux clignotants de la lampe. Celle de l'Allemand qui s'était arrêtée recommença maintenant à clignoter.

« Ils ont vraiment beaucoup de choses à se dire ! s'exclama Miller avec admiration. Combien doit durer cet échange de politesses, patron ?

— Je pense qu'il est à peu près fini », répondit Mallory.

Il rentra dans l'abri. Brown avait dérouté l'ennemi et gagné de précieuses secondes, plus de temps que Mallory n'avait osé l'espérer. Mais ils n'étaient qu'à moins de trente mètres de l'entrée du port, et ce répit ne pouvait durer.

« Donnez toute la vitesse possible quand l'affaire se déclenchera », dit-il à Brown.

Deux secondes après, il avait repris position à tribord, le Schmeisser entre ses mains.

« C'est l'occasion de vous distinguer, Dusty. Ne laissez pas aux projecteurs une chance de nous saisir... ils vous aveugleront. »

Au moment même où Mallory parlait, la lampe du port se tut tout à coup, et deux éblouissants rayons blancs, émanant de chacun des côtés de la passe, transpercèrent l'obscurité et baignèrent toute son étendue de leur cruelle clarté ; pendant une brève seconde seulement, ce qui fit paraître d'autant, plus noire l'obscurité qui lui succéda, quand deux rafales de mitrailleuse fracassèrent les projecteurs qu'il aurait été presque impossible de ne pas atteindre d'aussi près.

« Tout le monde à plat ventre ! » cria Mallory.

Le bruit des mitrailleuses ne s'entendait presque plus lorsque Casey Brown fit donner les six cylindres du moteur, ouvrit toute grande l'alimentation et que le rugissement du gigantesque Diesel couvrit tout autre bruit. Dix secondes, et ils franchissaient l'entrée du port ; vingt secondes, et pas un coup n'avait été tiré sur eux ; une demi-minute, et ils voguaient, l'étrave haute au-dessus de l'eau, l'arrière profondément enfoncé traînant son long ruban d'une blancheur phosphorescente tandis que le moteur déployait le maximum bruyant de sa force, et que Brown faisait fortement évoluer le navire en direction des falaises escarpées qui le protégeraient.

« Une bataille désespérée, patron, mais les meilleurs l'ont gagnée, dit Miller qui s'était relevé et se cramponnait à un canon pour se maintenir d'aplomb sur le pont incliné. Mes petits-enfants en entendront parler.

— Les soldats sont sans doute tous occupés à fouiller la ville. À moins qu'il n'y ait eu de ces pauvres diables derrière les projecteurs. Peut-être les avons-nous simplement pris par surprise. En tout cas, croyez-moi, nous avons eu une sacrée veine », dit Mallory.

Il retourna dans l'abri de navigation. Brown tenait la barre ; Louki chantait presque de joie.

« Vous avez accompli un travail magnifique, Casey, dit Mallory avec sincérité. Arrêtez le moteur quand nous arriverons à l'extrémité des falaises. Je descends à terre.

— Vous n'en avez pas besoin, mon capitaine, dit Louki.

— Pourquoi donc ? demanda Mallory.

— J'ai essayé de vous le dire pendant que nous descendions vers le port mais vous n'avez pas cessé de m'imposer le silence », dit Louki d'un ton offensé.

Puis, s'adressant à Casey :

« Ralentissez, je vous prie. La dernière chose qu'Andrea m'a dite, mon capitaine, est que nous devons venir par ici. Pour quelle raison croyez-vous qu'il s'est laissé acculer aux falaises du côté nord au lieu de fuir dans la campagne où il se serait facilement caché ?

— Est-ce vrai, Casey ? demanda Mallory.

— Je n'en sais rien, répondit Brown. Ces deux-là se parlent toujours en grec.

— Évidemment, évidemment... »

Mallory regarda les falaises basses proches du travers de tribord, presque immobile maintenant que le moteur était complètement arrêté et se tournant de nouveau vers Louki :

« Êtes-vous absolument sûr... »

Il n'acheva pas sa phrase, bondit à travers la porte de l'abri. Il avait entendu devant lui l'eau jaillir en clapotant. Miller à son côté, il scruta l'obscurité et aperçut la forme sombre d'une tête à la surface de la mer à moins de six mètres du bateau ; il se pencha par-dessus bord en étendant un bras et, cinq secondes plus tard, Andrea était sur le pont, tout ruisselant, mais son grand visage de pleine lune rayonnant d'un large sourire. Mallory l'entraîna dans l'abri et alluma la lampe à abat-jour placée au-dessus de la table à cartes.

« C'est un miracle, Andrea, dit-il avec émotion, je pensais ne plus jamais vous revoir ! Comment cela s'est-il passé ?

— Je vous le raconterai, dit Andrea en riant. Tout de suite après...

— Mais vous avez été blessé ! s'écria Miller en l'interrompant. Votre épaule est transpercée ! »

Une tache rouge s'agrandissait, en effet, sur la veste trempée d'eau de mer.

« Eh bien, je crois que oui, maintenant, dit Andrea en affectant la surprise. Une simple égratignure, mon ami.

— Ah ! oui, bien sûr, une simple égratignure ! Vous diriez la même chose si votre bras avait été emporté ! Descendez dans la cabine... ce n'est qu'un exercice de jardin d'enfants pour un homme de ma compétence médicale !

— Mais le capitaine...

— Il attendra, et votre histoire aussi. Le vieux guérisseur n'admet pas qu'on l'empêche de soigner ses malades. Venez ! »

Docilement, Andrea suivit Miller et se laissa panser.

Brown lança de nouveau le moteur à toute puissance et dirigea la vedette vers le nord, presque jusqu'au cap Demirci pour éviter le risque peu probable d'un tir des batteries du port ; il bifurqua vers l'est pendant quelques milles, puis prit la direction du sud et s'engagea dans le détroit de Maidos. À côté de lui, Mallory parcourait du regard la noire étendue des flots. Soudain, il aperçut au loin une blancheur et, la désignant du doigt :

« Des brisants devant, je crois, Casey. Peut-être des récifs ? »

Casey regarda longuement le point indiqué, puis, secouant la tête,

il dit avec un calme parfait :

« Des lames d'étrave. Ce sont les destroyers qui arrivent. »

XVII

NUIT DU MERCREDI

Minuit.

Le capitaine de frégate Vincent Ryan, de la Marine royale, commandant du destroyer *Sirdar*, le plus récent des destroyers de Sa Majesté du type S, jeta un regard tout autour de l'étroite chambre des cartes et tira d'un air pensif sur sa magnifique barbe. Il se disait qu'à l'exception possible d'une bande de pirates qu'il avait aidé à capturer lorsqu'il était tout jeune officier subalterne, en Chine, il n'avait jamais vu un groupe d'hommes plus mal fichus, d'une plus sale mine, plus misérables d'aspect et ayant l'air aussi dangereux. Dangereux, extrêmement dangereux, songeât-il, mais sans comprendre pourquoi, c'était leur silence, leur tranquille vigilance qui lui inspirait un vague malaise. Jensen les avait appelés ses « hommes de main » ; le commandant Jensen savait bien choisir ses tueurs.

« Si vous désirez descendre, messieurs, suggéra-t-il. Vous trouverez en abondance de l'eau chaude, des vêtements secs, des couchettes confortables... Nous ne nous en servons pas cette nuit.

— Merci beaucoup, commandant », dit Mallory.

Puis, hésitant :

« Nous aimerions voir ce qui va se passer.

— Très bien, alors ce sera de la passerelle, dit Ryan avec gaieté. À vos risques, naturellement, ajouta-t-il tandis que le *Sirdar* augmentait de vitesse.

— Nous menons une existence enchantée, dit Miller. Rien ne nous arrive jamais. »

La pluie avait cessé et l'on voyait le froid scintillement des étoiles entre les nuages qui s'espaçaient. Mallory aperçut Maidos du côté de bâbord et la grande masse de Navarone qui s'enfuyait du côté de tribord. À l'arrière, environ à une encablure, il pouvait tout juste distinguer deux autres navires dont les hautes lames d'étrave se détachaient en blanc sur leurs sombres silhouettes. Se tournant vers Ryan, il demanda :

« Pas de transports, commandant ?

— Pas de transports. Rien que des destroyers. Cela va être une espèce de raid. Pas le temps de flâner, ce soir... Nous sommes déjà en retard sur notre horaire.

— Combien de temps pour évacuer les plages ?

— Une demi-heure.

— Comment ! Douze cents hommes ? fit Mallory avec incrédulité.

— Davantage, dit Ryan en soupirant. La moitié des habitants veulent être évacués eux aussi. Nous pourrions quand même le faire en une demi-heure, mais cela nous prendra probablement un peu plus. Nous embarquerons autant de matériel que possible. »

Mallory inclina la tête et ses yeux ayant parcouru l'étendue du *Sirdar* :

« Où allez-vous tous les mettre, commandant ? demanda-t-il.

— Une question judicieuse, reconnut Ryan. Le métro de Londres à cinq heures du soir ne sera rien comparé à cette petite foule. Mais nous nous arrangerons pour les caser tous. »

Mallory inclina de nouveau la tête et regarda Navarone au-delà de l'eau noire. Trois minutes au maximum, et la forteresse serait visible derrière ce promontoire. Il sentit une main lui toucher le bras et sourit au petit Grec aux yeux tristes.

« Plus longtemps, à présent, Louki, dit-il à voix basse.

— Mais les gens, mon capitaine, murmura Louki, les habitants de la ville, ne seront-ils pas en danger ?

— Non, ne craignez rien. Dusty affirme que la voûte de la grotte sautera en l'air et que la plus grande partie des débris tombera dans le port.

— Oui, mais les bateaux ?

— Ne vous tourmentez pas ainsi ! Il n'y aura personne à bord de ces bateaux ; vous savez bien qu'ils sont obligatoirement abandonnés à l'heure du couvre-feu.

— Capitaine Mallory, dit Ryan, je vous présente l'enseigne Beeston, mon officier canonnier. Beeston est très ennuyé. »

Une légère froideur du ton de Ryan fit supposer à Mallory qu'il n'aimait pas beaucoup son officier canonnier.

« En effet, je suis ennuyé, dit Beeston d'un ton froid, distant, avec quelque chose de condescendant. J'ai appris que vous avez conseillé au commandant de ne pas riposter ?

— Vous parlez comme un communiqué de la B. B. C, dit sèchement Mallory. Mais vous avez raison. Je le lui ai conseillé. Vous ne pourriez repérer l'emplacement des canons qu'en vous servant de projecteurs, et ce serait fatal. Il en serait de même si vous tiriez.

— Je crains de ne pas comprendre », dit l'enseigne.

On pouvait presque le voir lever les sourcils dans l'obscurité.

« Vous révéleriez votre position, dit patiemment Mallory. Ils vous atteindraient dès le premier coup ; et en tout cas au bout de deux minutes. J'ai de bonnes raisons de croire que la précision de leurs artilleurs est tout à fait fantastique.

— La Marine partage cette opinion, intervint Ryan. Leur troisième obus a atteint la soute arrière du *Sybaris*.

— Avez-vous une idée de ce qui explique cette précision, capitaine Mallory ? demanda Beeston, nullement convaincu.

— Des canons commandés au radar. Ils ont deux énormes antennes au sommet de la forteresse.

— Le *Sirdar* possède un radar depuis le mois dernier, dit Beeston. J'imagine que nous pourrions nous aussi enregistrer quelques coups au but si...

— Vous auriez de la peine à la rater, dit Miller de son accent le plus traînant. C'est une rudement grande île.

— Qui... qui êtes-vous ? dit Beeston, en perdant son sang-froid. Que diable voulez-vous dire ?

— Caporal Miller, dit l'Américain, nullement troublé. Ce doit être un instrument très sélectif, lieutenant, que celui qui peut repérer une casemate dans quinze cents kilomètres carrés de roche. »

Il y eut un moment de silence, puis Beeston marmotta quelques mots indistincts et s'éloigna.

« Vous avez offensé l'officier canonnier, caporal, murmura Ryan. Il a très envie de tenter l'attaque, mais nous nous abstiendrons de tirer... Combien de temps jusqu'à ce que nous doublions cette pointe, capitaine ?

— Je ne le sais pas au juste. Que croyez-vous, Casey ?

— Une minute, mon capitaine, pas davantage. »

Ryan inclina la tête sans rien dire. Le silence de la passerelle paraissait intensifié par le bruissement sifflant de l'eau et le cognement mystérieux de l'*Asdic*. Le ciel s'éclaircissait de plus en plus, et la lune cherchait à percer de sa pâle lueur une bande de nuages. Personne ne parlait ni ne bougeait. Mallory avait conscience de la présence d'Andrea à son côté et de celle de Miller, de Brown et de Louki derrière lui. Né au cœur du pays, élevé dans les contreforts des Alpes méridionales, Mallory était avant tout un terrien, étranger à la

mer et aux navires ; mais il ne s'était encore jamais senti autant chez lui qu'en cet instant, sur ce destroyer. Il était plus qu'heureux, il était satisfait. Il avait autour de lui Andrea et ses nouveaux amis, et ils avaient accompli l'impossible... Comment, dans de telles conditions, un homme ne serait-il pas content ? Ils n'allaient pas tous retrouver leur pays : Andy Stevens n'y était plus, mais, chose étrange, Mallory n'éprouvait à cette pensée qu'une douce mélancolie, pas de chagrin.. Comme s'il avait deviné ses pensées, Andrea s'inclina vers lui et murmura :

« Il devrait être ici, Andy Stevens... C'est à cela que vous songiez, n'est-ce pas ? »

Mallory hocha la tête, sourit et ne répondit rien.

« Cela n'a pas réellement d'importance, n'est-ce pas, mon Keith ? dit Andrea non en l'interrogeant, mais comme s'il affirmait un fait.

— Cela n'a aucune importance... »

À l'instant où il prononçait ces paroles, Mallory leva vivement les yeux. Une flamme orange venait de surgir de la muraille de la forteresse ; ils avaient doublé le promontoire sans qu'il l'eût remarqué. Il y eut un rugissement sifflant qui rappela à Mallory un train express émergeant d'un tunnel, et le gros obus s'écrasa dans la mer juste au-delà du destroyer. Mallory serra les lèvres et les poings. Il était facile de voir maintenant comment le *Sybaris* avait péri. Il entendit l'officier canonnier dire au commandant quelques mots qu'il ne saisit pas. Ils le regardaient et il les regardait, mais sans les voir. Étrangement détaché, il se demandait si un autre obus allait être tiré... À moins que... ? Il se revit dans la sombre soute enfouie dans le rocher ; mais maintenant, il y voyait aussi des hommes condamnés sans le savoir ; il voyait les grandes poulies monter les grands obus dans le monte-charge ; il voyait celui-ci redescendre lentement ; il voyait les fils électriques dénudés séparés par moins d'un centimètre qui attendaient ; il voyait la roue luisante glisser le long de la gouttière d'acier et heurter doucement...

Une colonne de flamme blanche s'éleva, haute de plus de cent mètres, dans le ciel nocturne, tandis que la formidable détonation arrachait le cœur de la grande forteresse de Navarone. Pas de volutes de fumée, pas d'autres flammes que cette unique aveuglante colonne blanche qui illumina toute la ville pendant un bref instant, monta incroyablement jusqu'à toucher les nuages et disparut comme si elle n'avait jamais existé. Ensuite vinrent le choc en retour, le coup de tonnerre unique de l'explosion, à vous faire chanceler, même à cette distance, et enfin l'effroyable grondement, le majestueux effondrement de milliers de tonnes de roche dans la mer..., de milliers de tonnes de

roches et des deux gros canons de Navarone.

Ils avaient encore dans les oreilles cette résonance d'apocalypse dont les échos se perdaient au loin, au-dessus de la mer Égée, quand les nuages se séparèrent et que la lune apparut, une pleine lune qui argenta les rides sombres de l'eau à tribord, visibles à travers la phosphorescence du bouillant sillage du *Sirdar*. Droit devant eux, baignée du laiteux clair de lune, mystérieuse et lointaine, l'île de Khéros dormait à la surface de la mer.

FIN